



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

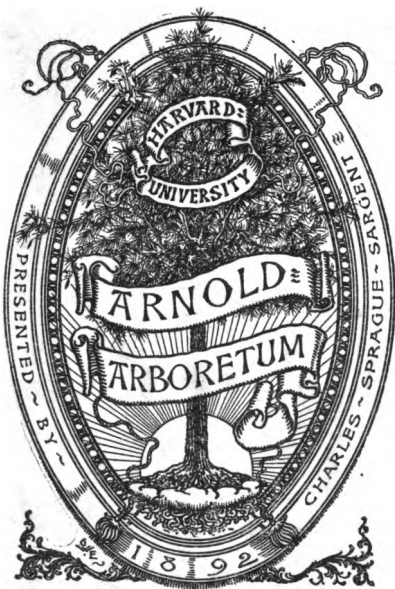
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



3 2044 107 252 850

V
R 38





Oswald Weigel
Leipzig, Hauptstr. 1.

PAR HISTOIRE

DU

TONQUIN.

TOME SECOND.

AMERICAN

TO

AMERICAN

AMERICAN

HISTOIRE NATURELLE, CIVILE ET POLITIQUE DU TONQUIN,

PAR M. l'Abbé RICHARD,
Chanoine de l'Eglise Royale de Vezelai.

TOME SECONDE.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur - Libraire
de la REINE, de MADAME, & de Madame la
Comtesse d'ARTOIS, Hôtel de Cluny, rue
des Mathurins.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME II.

Suite de la premiere Partie.

- CHAPITRE XII.** *Gouvernement du Tonquin ; révolutions ; partage de la puissance entre deux Souverains ,* pag. 1
- CHAP. XIII.** *Des forces du royaume ,* 48
- CHAP. XIV.** *Revenus & richesses au Tonquin ,* 65
- CHAP. XV.** *Digressions sur les Loix fondamentales de la Chine ; Des Loix civiles & criminelles , & de l'ordre judiciaire au Tonquin ,* 75
- CHAP. XVI.** *Conclusion de la premiere Partie ,* 109

Fin de la premiere partie.

Partie II.

a iiij

SECONDE PARTIE.

De l'état des Missions Chrétiennes dans le royaume du Tonquin , pag. 121.

CHAP. I. *Entrée des Missionnaires Jésuites au Tonquin ; leurs succès à la Cour ; cause de leurs premières disgraces , ibid.*

CHAP. II. *Vicaires Apostoliques envoyés au Tonquin ; sous quel titre ils s'y présentent ; partage de leur Jurisdiction ; ordre observé dans leur maison ; Edit de 1712 contre la Religion Chrétienne , & persécutions ; les Vicaires Apostoliques ont ordre de quitter le Tonquin ; comment l'un d'eux est déterminé à y rester ; la nation s'intéresse pour eux , 131*

CHAP. III. *Récompenses accordées aux délateurs des Chrétiens ; sous quelle dénomination la Religion Chrétienne est proscrire au Tonquin ; persécutions passagères ; suite de l'Edit de 1722 ; Mis-*

DES CHAPITRES. vij

tionnaires & Chrétiens arrêtés & condamnés au dernier supplice ; leur exécution ; autres peines infligées aux Chrétiens ; prison des éléphants , 149

CHAP. IV. *Persecutions locales ; résolution de quelques bourgs & villages Chrétiens ; peine de la cangue ; précautions à prendre pour la célébration des fêtes & des mysteres ; suite de la persécution de 1717 ; bourgs & villages entiers qui apostasient ; mort du Roi & de son Ministre ; les Missions jouissent de quelque tranquillité ,* 170

CHAP. V. *Recherches générales , contre les Chrétiens , suspendues ; effet des loix portées contre eux ; maniere de constater les accusations faites au Roi , ou à ses Officiers , & d'exécuter les ordres donnés en conséquence ; sort de ceux qui sont arrêtés ; guerres civiles dans le royaume ; état des Missions pendant ce temps ; événement qui donne aux Mis-*

missionnaires quelque espérance d'être autorisés , pag. 188.

CHAP. VI. *Missionnaires Européens & Prêtres Tonquinois ; éducation de la jeunesse Chrétienne ; ses premiers emplois ; Catéchistes ; leurs fonctions ; vertus des Prêtres Tonquinois ; jeunesse qu'ils élèvent ; état de la Mission conduite par les Prêtres du Séminaire des Missions Etrangères ; idée de leur gouvernement & de celui des Missionnaires des Ordres religieux ; pouvoirs qui leur sont accordés par le Saint Siège ; Bulle ex illa die ; comment les Jésuites gouvernent leurs Missions ,* 201

CHAP. VII. *Devoirs des Missionnaires ; idée de leurs premiers travaux ; conduite des Chrétiens envers les Idolâtres ; occasions favorables pour annoncer l'Evangile , & célébrer les Mystères ; précautions à garder avec les Infidèles qui se présentent pour être initiés ; ferveur admi-*

DES MATIERES. ix

nable des Néophytes ; travaux personnels des Missionnaires ; ordre de leur marche ; administration des Sacremens ; comment les procès se terminent entre les Chrétiens ; occupations des Missionnaires dans leurs courses ; registres d'administration envoyés chaque année aux Supérieurs , pag. 224

CHAP. VIII. *Chrétiens orientaux , comparés à ceux de l'Europe ; caractère & courage de ceux du Tonquin ; comment ils coopèrent à la conversion les uns des autres ; ils sont tous obligés à un travail habituel ; leur ferveur admirable ; empressement à recevoir les Sacremens ; tranquillité avec laquelle ils envisagent la mort ; solennité de la prière générale pour les morts ; idée que l'on a des Chrétiens à la Cour ; foiblesse & inconstance de quelques-uns d'entr'eux ; zèle des nouveaux Convertis ,* 247

CHAP. IX. *Caraçtère général des Tonquinois ; mœurs des Chrétiens ; leur*

bienfaisance ; ils sont recherchés à raison de leur fidélité ; défaut dominant de ces Chrétiens ; tolérance de l'Eglise à leur égard ; leur grande affection pour les Missionnaires ; respect & honneurs qu'ils leur rendent ; quelle doit être la prudence des Missionnaires dans ces occasions ,

pag. 276

CHAP. X. *Charité & bienfaisance des Chrétiens du Tonquin ; manière de vivre des Missionnaires ; aumônes & leur emploi ; en quoi elles consistent ; dépenses à la charge des Missionnaires ; singularité remarquable de la végétation ; charité des Missionnaires , comparée aux vexations des Mandarins ; comment les Chrétiens y répondent ; Sociétés Religieuses ; Filles de la Croix , leurs exercices & travaux ; principes de la ferveur des Chrétiens Orientaux ; vertus & courage admirable des Filles de la Croix ; causes de la propagation de la Foi ,*

293

DES CHAPITRES. xj

CHAP. XI. *Obstacles à la propagation de
la Foi au Tonquin : Edit donné à la
Cochinchine en faveur des Chrétiens ,*

325

Fin de la Table du Tome II.

ERRATA

DU TOME SECOND.

- P**AGE 18, ligne 9, au dessus, *lisez* au dessous.
 Page 57, ligne 1, atteignent, *lisez* atteignent.
 Page 62, ligne 2, au dessus, *lisez* au dessous.
Ibid. ligne 10, navigation, *lisez* où celle de la mer est bornée.
 Page 114, ligne 2, le fardeau, *lisez* le fardeau à la partie de la nation.
 Page 116, ligne troisieme est la ligne premiere de la page 117, & celle-ci doit être reportée à la ligne troisieme de la page 116.
 Page 118, ligne 7, censé. *lisez* sensé.
 Page 123, ligne 1, les, *lisez* ses.
 Page 570, ligne 8, chap. VI, *lisez* chap. IV.
 Page 277, ligne 15 (note), Laloubera, *lisez* Laloubere.

Nota, qu'au titre du second Tome, page premiere, au lieu de *seconde Partie*, il faut lire, *suite de la premiere Partie*; & au titre qui est à la page 121 du même Tome, après ces mots, *de l'état des Missions Chrétiennes dans le Royaume de Tonquin*, il faut ajouter *seconde Partie*.

HISTOIRE



HISTOIRE
NATURELLE,
CIVILE ET POLITIQUE
DU TONQUIN.

— ❖ —
SECONDE PARTIE.

— ❖ —
CHAPITRE XII.

*Gouvernement du Tonquin ; révolutions ;
partage de la puissance entre deux Sou-
verains.*

QUOIQUE le Tonquin ait fait an-
ciennement partie de l'Empire de la
Chine, & que l'on y trouve encore des
vestiges des villes & des tours que les
Souverains y avoient fait élever ; cepen-
Partie II. **A**

dant les Tonquinois ont toujours été regardés comme un peuple tout-à-fait distinct des Chinois, qui, même dans des temps plus reculés, les qualifioient de barbares : en effet, ils ressemblent beaucoup aux Indiens orientaux, tant par la conformation des traits, que par la manière de se nourrir, & de s'habiller ; par la coutume de teindre leurs dents en noir, & d'aller pieds nuds : ils ont même une conformité remarquable, avec les autres Indiens, dans la forme du gros orteil droit, qui s'écarte beaucoup des autres doigts du pied.

Il ne faut pas espérer de savoir rien de précis sur l'ancienne histoire du Tonquin & sur la manière dont il étoit gouverné, avant qu'il devînt une province de la Chine ; il est vraisemblable que les naturels du pays n'avoient alors aucun usage de l'écriture ; car on ne trouve à cet égard aucun monument instructif : ce que les Historiens modernes en ont écrit, ne doit être regardé que comme des fa-

bles , puisées dans une tradition populaire , trop absurde pour que l'on y ajoute aucune foi.

Cependant ce pays a employé depuis une longue suite de siècles, les caractères de l'écriture Chinoise, & adopté une partie des loix & des usages de cet Empire, qui y sont encore observés; ce qui prouve au moins qu'il y a eu une grande liaison entre les deux peuples voisins. Etoit-elle libre & volontaire, ou l'effet d'une conquête? C'est ce que l'on ignore. Si l'on s'en rapporte aux chroniques Chinoises, les bornes de ce vaste Empire ont été reculées autrefois jusqu'aux frontières du Royaume de Siam : dans cette supposition , le Tonquin en faisoit certainement partie; sa situation l'exposoit aux premiers efforts des Conquérans , & il dut être incorporé , dans ce temps , au reste de l'Empire. Mais ce ne fut pas pour long-temps. A peine les armées Chinoises se furent retirées, que les Tartares descendirent des montagnes & se rendirent

A ii

maîtres du Tonquin. Ils étoient commandés par un Chef qu'ils nomment Ding, qui, aidé de quelques vagabonds, prit la qualité de Roi, & s'en arrogea les prérogatives ; mais son Gouvernement fut si insupportable, que les naturels du pays se soulevèrent contre lui, & en vinrent à une révolte ouverte, dans laquelle il fut massacré.

Il y a toute apparence que cette révolution fut fomentée par les Chinois, & suivie de guerres civiles entre les différens partis qui s'élevèrent dans le Royaume, & qui fatiguèrent la Nation à un point, qu'elle résolut de se donner un Chef qui la soutînt & la rétablît. Elle déféra la puissance souveraine à un Seigneur, nommé *Lédayhang*, avec le titre de Roi.

Ce fut sous son regne, que les Chinois rentrèrent en force dans le Tonquin : il s'opposa vigoureusement à leurs entreprises, & mourut, les armes à la main. Son successeur, digne de lui, vainquit les Chinois en six ou sept batailles rangées.

gées, & rétablit la paix & l'abondance dans ses Etats : ce fut lui qui fit bâtir, dans le cours d'un regne heureux & tranquille, ce vaste & magnifique palais de marbre, dont il ne reste plus que les ruines.

Sa postérité régna tranquillement pendant cinq ou six générations, & s'éteignit en la personne d'une fille du dernier Prince de son Sang, héritière du Royaume. Elle épousa un puissant Seigneur de la famille *Tran*, qui fut vaincu par un autre Seigneur de la famille *Ho*. Le vainqueur, après avoir fait mourir la Princesse & le Roi son époux, s'empara du sceptre & monta sur le trône. Il ne jouit pas long-temps de ses succès; ses violences irritèrent ses nouveaux sujets, qui appelèrent les Chinois à leurs secours; ils vainquirent le Tyran, & le tuèrent dans une bataille. Le fruit de cette victoire fut pour les Tonquinois la perte de leur liberté : les Chinois se trouvant les plus forts, s'emparèrent de

nouveau d'un pays dont ils avoient été déjà les maîtres.

La forme de l'administration changea; le Tonquin ne fut plus gouverné par un Prince de sa nation; mais par des Viceroyes envoyés par l'Empereur de la Chine, qui y établirent les Loix, les Coutumes & les Sciences Chinoises: ces établissemens qui semblent faits pour occuper entièrement les peuples, & pour en régler les mœurs, en les assujettissant à un genre de vie uniforme, furent suivis d'une longue tranquillité qui leur donna le temps de prendre une consistance que l'on peut dire qu'ils conservent encore aujourd'hui, puisque les peuples du Tonquin se font une espèce de gloire d'observer en tout les usages & les Loix de la Chine; mais ils ne leur ôtèrent pas le souvenir de leur ancienne liberté, & le desir de la recouvrer.

Quelques Viceroyes abusèrent de leur puissance, & exercèrent de si grandes vexations, que toute la Nation secoua

le joug ; elle prit les armes sous la conduite d'un Général aussi prudent que brave , nommé *Li*. Les Chinois furent taillés en pièces ; & le Viceroi périt dans l'action.

La fortune continuant d'être favorable aux Tonquinois , ils repoussèrent les Chinois hors de leurs frontières , & même ils s'emparèrent d'une grande partie de la province de Canton : mais leur Général s'appercevant qu'ils se détruisoient par leurs propres succès , fit des propositions de paix , que les guerres civiles qui s'élevèrent à la Chine , obligèrent l'Empereur d'accepter. Il retira ses troupes à des conditions , qui , depuis cinq à six cents ans , sont fidèlement observées.

Elles les obligent d'envoyer , tous les trois ans , une ambassade extraordinaire à la Chine , avec des présens , en forme de tributs. Ces présens consistoient , ainsi que traité le portoit expressement , en un certain nombre de petites statues d'or , res

présentant des criminels qui demandent grace , & par là les Tonquinois se reconnoissoient tels , à l'égard des Chinois , pour avoir massacré un Viceroi de cette Nation. Cet usage ne subsiste plus ; au lieu de statues , l'Ambassadeur présente une certaine quantité de livres d'or. Les Rois du Tonquin reçoivent encore de L'Empereur de la Chine leur sceau , comme une marque de dépendance , & une confirmation de leur avènement au trône ; usage qui n'empêche pas que ces Rois ne soient absolument les maîtres dans leurs Etats.

Leurs Ambassadeurs sont reçus à la Chine avec autant de pompe que de magnificence , moins par attention ou attachement pour les Rois du Tonquin , que pour donner la plus haute idée de sa puissance , en relevant la grandeur de ses Vassaux. Quand l'Empereur de la Chine envoie un Ambassadeur au Tonquin , cet Ambassadeur soutient la fierté de sa Nation , par la pompe & le nombre de son

Civile & Politique du Tonquin.

cortége , & par la dignité qu'il garde même avec le Roi, ne traitant avec lui ou ses Ministres , que dans la maison où il a été reçu à Ka-cho , & ne lui rendant aucune visite. C'est à ce prix que la paix s'est maintenue entre les deux États, depuis la grande révolution qui chassa les Chinois du Tonquin.

Le Général *Li* en fut le Chef & l'instrument principal ; aussi les Tonquinois eurent pour lui toute la reconnoissance qu'exigeoit un service de cette importance : ils le reconnurent pour Roi , & ses descendans lui succédèrent , sans interruption , pendant plus de deux siècles. Au milieu de ces prospérités , lorsque la famille de *Li* se croyoit solidement établie sur le trône , & comptoit sur l'affection entière des peuples , un aventurier , nommé *Mack* , homme ambitieux & rusé , né au village de Batshia , situé à l'embouchure du fleuve , dans la mer , après avoir exercé la profession de pêcheur dans sa jeunesse , & s'être élevé

A w

par degrés à la dignité de grand Mandarin , ne vit plus que le trône qui pût satisfaire ses desirs ; & il s'en empara effectivement moins par force , que par adresse. Les Princes de la dynastie de *Li* , vivant dans la mollesse & l'inaction , ne firent attention à ses démarches audacieuses , que lorsqu'il étoit impossible d'en arrêter le progrès. L'usurpateur , aussitôt après s'être emparé du Sceptre , se hâta de fortifier Batska , & d'autres places , qui le missent en état de résister à des ennemis puissans , d'autant plus redoutables , que la plus grande partie de la Nation ne le voyoit qu'avec peine occuper le trône de ses anciens Rois. Le plus formidable de ces ennemis , étoit *Hoaving* , Gouverneur , ou grand Mandarin de la province de *Tenchoa* : il avoit marié sa fille à un aventurier , nommé *Tring* , d'une force & d'une valeur extraordinaires , qui avoit été quelque temps Chef de voleurs , état qui n'a rien de déshonorant dans les Indes orientales , puisqu'on ne le punit

pas de mort , & qu'au contraire , très-souvent il conduit à une fortune brillante. Hoaving donna le commandement de ses troupes à son gendre , & avant que de mourir , il le nomma tuteur de son fils unique , qu'il laissoit âgé de quatorze ou quinze ans.

Tring , maître de toutes les forces de son frère , & secondé de la plus grande partie de la Nation , fit une guerre ouverte à l'usurpateur Mack , qu'il vainquit. Après sa défaite , Mack se retira dans le pays de Kaobang , frontière de la Chine , où il se fit une espèce de souveraineté indépendante , qu'il laissa à sa postérité. Elle en a joui près de deux cents ans , sous la condition de payer un tribut annuel au Tonquin. Le dernier Prince de cette race fut dépouillé de ses Etats , par le Roi du Tonquin , il y a environ cent cinquante ans ; on ne dit pas qu'il ait laissé des héritiers de ses droits.

Les succès de Tring ne l'aveuglèrent pas assez , pour le porter à usurper ouver-

tement la puissance royale. Après s'être rendu maître de la capitale du Royaume, & avoir fait démolir les fortifications élevées par son ennemi, il fit publier, que l'héritier de la maison de *Ho-li* pouvoir reparoître ; qu'il n'avoit pris les armes que pour le rétablir sur le trône de ses ancêtres ; sur cette assurance, on lui amena un jeune Prince de cette famille, qui étoit déguisé dans les forêts. Il le reconnut effectivement pour son souverain ; mais il se réserva pour lui & ses descendans la dignité de Général de toutes les forces du Royaume, sous le nom de *Choya*.

Le jeune *Hoaving* souffrant impatiemment que toute la puissance de son pere n'eût été employée qu'à établir la fortune de son beau-frere, & à rappeler au trône un Prince dont il regardoit les droits comme anéantis, par la révolution dans laquelle le Prince son pere avoit succombé, refusa de rendre hommage au nouveau Roi, & de reconnoître *Tring* pour Général de la Couronne. La guerre civile s'alluma dans toutes les parties du

Royaume : le peuple fut accablé par les plus grands malheurs, sur-tout dans la province de Tenchoa, où Hoaving avoit établi le centre de ses opérations. Mais reconnoissant enfin qu'il étoit trop foible pour résister encore long-temps à Tring, il se retira dans la Cochinchine, qui étoit alors une province du Tonquin, où il se fit proclamer par ses troupes, Général du Royaume, aux mêmes droits que son beau-frere Tring, auquel il fit la guerre tant qu'il vécut. Les descendants de Tring & de Hoaving, héritèrent de la haine ainsi que des titres & des prétentions des deux beaux-freres; & c'est depuis ce temps qu'on a vu, pendant près de deux cent cinquante ans, deux Lieutenans généraux du Royaume, l'un résident à Kacho, l'autre dans la Cochinchine. Tous deux reconnoissoient l'autorité suprême du Roi du Tonquin, & ne s'entraisoient pas moins en ennemis mortels sans cesser de se faire la guerre, jusqu'à ce que le Général établi en Cochinchine se

trouvant pourvu de forces assez considérables , pour ne rien redouter du Général du Tonquin , d'ailleurs occupé à une autre guerre , prît le titre de Roi , & se déclarât indépendant du Tonquin. Dans cette révolution , le nouveau royaume de la Cochinchine s'est fort étendu ; plusieurs petits Souverains se sont rendus ses Tributaires ; ce qui le met en état de n'avoir rien à craindre du Roi du Tonquin , ni du grand Général , quoiqu'ils soient ses ennemis déclarés. Ce Royaume s'est également affranchi de toute dépendance de la Chine , & n'entre pour rien dans l'ambassade solennelle que les Tonquinois y envoient tous les trois ans.

On prétend que lors de ces différentes révolutions , & malgré les prétentions & les entreprises des deux Généraux , la partie occidentale du Tonquin étoit gouvernée par un Souverain dont la domination s'étendoit presque jusques aux portes de la ville royale. Ce pays

étoit alors très-peuplé ; mais son dernier Prince ayant épousé sa propre sœur , fut accusé de ce crime devant le Roi du Tonquin , qui , ne cherchant que l'occasion de détruire cette puissance , lui déclara la guerre. Ne pouvant le réduire par la force ouverte , il fit semblant d'accepter les propositions qui lui étoient faites de la part du Prince , & le fit assassiner dans une entrevue indiquée pour traiter de la paix. Ses Etats ruinés par une longue guerre , qui n'a été terminée que depuis cinquante ou soixante ans , furent réunis au Tonquin. On croit que les Princes qui régnoient dans ce pays étoient de la famille de Ho-li , & qu'ils ont encore un parti assez considérable qui n'attend que l'occasion de seconner le joug , & de rentrer dans leurs droits , usurpés par la force. On prétend qu'il tient des assemblées secrètes , & qu'il fait des magasins d'armes dans le pays des forêts , ce qui probablement occasionnera par la suite

quelque révolution, qui pourra changer entièrement la forme du Gouvernement actuel. Il ne manque peut-être qu'un Chef déterminé de voleurs, ou un Pêcheur intrépide & intelligent qui vienne se mettre à la tête du parti, & en commander les forces. Ce sont des gens de cette espèce qui, en Orient, jouent le plus grand rôle dans ces sortes d'entreprises, & qui deviennent toujours des personnages importants quand ils sont assez heureux pour réussir ; s'ils ont du dessous, ils sont regardés, & périssent comme des scélérats.

Il arrive quelquefois qu'ils sont plusieurs concurrens égaux en forces ; alors c'est le plus prudent qui l'emporte. Le pêcheur Mack fut assez audacieux pour s'élever par degrés, de son état abject, à la puissance souveraine ; il se plaça sur le trône : cette entreprise déplut au peuple, qui cependant seroit resté soumis à ses loix, si le voleur Tring, plus habile que Mack, n'eût pas porté

ses vues plus loin , & n'eût pas reconnu qu'il étoit possible de satisfaire la Nation , en rendant la Couronne à ses anciens maîtres , & en se réservant pour lui & sa famille , la puissance la plus absolue, sous le titre de Général des troupes de l'Etat. Il les avoit conduites avec assez de valeur & de succès , pour qu'on ne lui enviât point ce poste d'honneur. Il ne parut aux yeux de la Nation , qu'un guerrier que le Roi récompensoit de ses services , en lui accordant la première dignité du Royaume. Il fut assurer sa fortune sur les fondemens les plus solides, en écartant loin de lui l'odieuse qualité d'usurpateur , & il gagna la confiance des Grands & du peuple , au point qu'il établit , sans contradiction , cette forme de Gouvernement qui subsiste encore depuis près de trois siècles (1). Il n'y a qu'un seul Roi au Tonquin ,

(1) La puissance au Japon , est partagée comme au Tonquin , entre deux Souverains ,

connu sous le nom de *Doya* ; il en porte le titre ainsi que les ornemens

le *Dairo*, ou le Monarque Ecclésiastique, & l'Empereur séculier : celui-ci a toute l'autorité en partage, comme le *Chova* au Tonquin. L'origine de ce partage est à peu près la même dans les deux Etats. Au Japon, les Empereurs se croient descendus des Dieux du pays, & fiers de cette extraction, ils regardoient les détails du Gouvernement comme au dessus de leur majesté : ils les laissoient aux Princes & aux Grands de la Nation, qui, par la suite des temps, abusèrent de leur crédit, au point de vouloir se rendre indépendans de l'Empereur lui-même. Celui-ci s'aperçut, trop tard, des suites funestes de sa négligence : il voulut en vain faire rentrer les Grands dans le devoir, par la force des armes ; il échoua dans son entreprise. Les Grands n'en devinrent que plus audacieux, & les peuples n'espéroient plus de se soustraire à leur vexation, lorsque dans le douzième siècle, un Général de la Couronne, qui avoit des vues sur le trône, trouva le moyen d'anéantir les forces des Grands, en les engageant dans une guerre étrangère contre les Coréens ; il

distinctifs ; c'est en son nom que toutes les loix se promulguent : il est

la fit durer assez long-temps , pour réduire à rien leur puissance. Pendant leur absence , il gagna le peuple , & l'Empereur lui-même , qui lui donna toute sa confiance : les Gouverneurs des provinces furent réduits à la condition de sujets soumis , & le peuple ne fut plus la victime de leurs caprices & de leurs vexations. *Joritomo* qui avoit conduit cette révolution , s'empara de toute la puissance, en qualité de Général de la Couronne : on le regarde même comme le premier Empereur séculier du Japon ; mais ni lui , ni ses descendans , n'en prirent ouvertement le titre , pendant près de trois siècles , parce que les Grands ne cessèrent d'avoir les armes à la main , & d'exciter des révolutions dans les différentes parties de l'Empire : enfin dans le seizième siècle , un soldat de fortune , nommé *Taïco* , parvint au généralat , & fut assez heureux pour calmer tous les troubles de l'Etat , & pour prendre ouvertement la qualité d'Empereur , qu'il joignit à la puissance souveraine. Son titre actuel est le *Cubo*. Il a une autorité sans bornes dans toute l'étendue du Japon ; sa

censé tout ordonner ; mais dans la réalité, il n'a aucune part au Gouverne-

volonté est la seule loi que l'on y suive. Le Daïro est l'oracle de la Religion ; on lui fournit des revenus considérables , avec des femmes, autant qu'il en souhaite , & on lui rend tous les honneurs imaginables , accompagnés de tous les plaisirs des sens. Le Cubo maintient la tranquillité & la subordination par des loix de sang. Tout crime , au Japon , est puni de mort : le plus grand Seigneur de l'Etat seroit déshonoré , s'il refusoit de s'ôter la vie au premier ordre du Cubo : il en est de même du peuple ; on sait qu'un crime, d'une certaine gravité , est puni non seulement par la mort du coupable , mais par celle de toute sa famille ; un frère, un oncle, un cousin, à quelque degré éloigné de parenté qu'ils soient du criminel , sont obligés de s'immoler eux-mêmes. Ces usages atroces, & la loi rendue dans le dernier siècle , après la grande révolution qui anéantit, en 1638, la Religion Chrétienne , par le massacre général de tous ceux qui l'avoient embrassée , & qui fit fermer l'entrée du Royaume aux étrangers , semblent assurer la tranquillité de cet Etat pour toujours.

ment. Cet usage est fondé sur la conduite que Tring, le premier Général des troupes de l'Etat, tint assez constamment avec le Roi, qu'il rétablit sur le trône ; il ne se montra que comme le premier sujet & le Ministre de confiance du Monarque ; mais sous ce voile de respect & de dévouement, il fit attacher à sa place toutes les prérogatives de la puissance souveraine, par le Roi lui-

Les Hollandois & les Chinois ont seuls la permission d'y commercer ; mais ils y sont plutôt traités en esclaves qu'en nations libres. L'intérêt qui est le puissant mobile de ces peuples, les engage à supporter patiemment les plus grandes avanies, On peut s'en rapporter aux Relations des Hollandois, sur-tout à celle de Kempfer, qui nous représente le Japon comme un Etat riche en toutes sortes de productions, où le peuple même vit dans une heureuse abondance, mais soumis aux loix les plus sévères & les plus sanguinaires, & sans doute celles qui conviennent le mieux au génie de ce peuple, dont on peut dire que le naturel est atroce,

même, qui les rendit héréditaires dans sa famille, qui en jouit encore.

Ce simulacre de la Majesté royale vit enfermé dans son palais, n'ayant à ses ordres qu'un léger détachement de troupes qui lui servent d'espions. L'usage ne lui permet de sortir que deux ou trois fois par an, pour quelques cérémonies, qui regardent moins l'Etat que la Religion, & qui sont des restes des institutions Chinoises, telles que la bénédiction des terres, que le Prince fait solennellement, après des jeûnes & des prières générales, pendant laquelle il laboure la terre, comme l'Empereur de la Chine, pour mettre l'agriculture en honneur. C'est ce que l'on appelle le sacrifice du ciel, ou le *Canja*.

Les restes de l'ancienne puissance du Dova, ont toujours fait ombrage au Général des troupes : il a tenté quelquefois de faire le sacrifice du ciel ; mais les Mandarins qui l'accompagnoient, les troupes mêmes qui ne sont qu'à ses or-

dres, ne voulurent point se revêtir des habits de parade que l'on prend en cette occasion; & voyant tous les Ordres prêts à se soulever contre lui, il eut la confusion d'être obligé de faire recommencer le sacrifice par le Dova, au grand contentement de toute la Nation.

Une autre cérémonie solennelle, appelée le *Theckyda*, se renouvelle tous les ans, avec la plus grande pompe, & doit être faite par le Roi, à la tête de toutes les troupes. Elle a pour objet de purger les Etats du Tonquin de tous les esprits mal-faisans. Les Généraux ont mieux réussi à s'arroger le droit de célébrer eux-mêmes cette fête. Comme les troupes en font les fonctions principales, que la Nation s'y croit moins intéressée, & que c'est une sorte d'expédition militaire contre les esprits aériens, les Généraux se la sont réservée insensiblement. Ils ont craint que le Roi ne se ménageât sourdement un parti dans les troupes, & qu'il ne profitât un jour de

cette cérémonie pour se défaire du Général, & réunir sa puissance au Sceptre qu'il est censé porter.

Les expéditions des charges doivent aussi être scellées du sceau du Roi, sans quoi on ne seroit pas réputé les posséder légitimement. C'est à lui seul que l'Empereur de la Chine accorde le titre de Roi, ne reconnoissant en rien l'autorité du Général des troupes : il reçoit encore deux fois le mois, le premier & le quinzième jour de la lune, la visite de quelques Mandarins & d'un Prince du Sang, que le grand Général envoie pour lui faire la cour ; ils paroissent devant lui en robes bleues, avec des bonnets de coton fabriqués dans les Manufactures du pays.

A ces cérémonies près, le Roi ou l'Empereur du Tonquin, car c'est le titre que les Européens lui donnent, pour le distinguer du Chova, auquel ils accordent celui de Roi, est absolument ignoré de son peuple : il vit dans une retraite
absoluq

absolue, impénétrable aux regards de la Nation : il est probable qu'on l'endort dans les plaisirs & la mollesse ; que les tables sont très-somptueusement servies, & qu'il a part aux soins que l'on prend dans tout le Royaume , pour choisir dans les productions de la terre & de la mer , tout ce qu'il y a de plus délicat pour le service de la table du Roi ; que son ferrail est nombreux & peuplé de cette espèce de femmes, auxquelles, dans ce pays, on donne la préférence sur toutes les autres. On a moins égard , dans leur choix, à la beauté, qu'à leurs talens pour la danse , la musique , & pour tout ce qui peut contribuer à l'amusement ; aussi les prend-on souvent parmi celles qui exercent le métier de Comédiennes. Le Chova lui-même suit cet usage.

Le Dova a son quartier séparé dans l'enceinte du palais du Chova , qui occupe une partie de la ville royale. S'il lui arrive d'en sortir, il n'est pas permis au peuple seulement de le regarder. On

Partie II.

B

fait ordonner , dès la veille , à tous les habitans de la ville & de la campagne , de se retirer loin de la route que le Prince doit tenir : les femmes doivent rester enfermées dans l'intérieur de leurs maisons ; on ne peut se montrer , sous peine de la vie ; & ce terrible arrêt est mis à exécution sur le champ , si quelqu'un ne se soumet pas à l'ordre , quand même il l'ignoreroit : ainsi le Roi est invisible à tout autre qu'au nombreux détachement de troupes qui lui sert de garde , & à ses Officiers qui l'environnent.

Il n'y a point d'ordre réglé pour la succession au trône. Le Dova , ou l'Empereur lui-même , ignore souvent lequel de ses fils doit succéder , quoiqu'il l'ait désigné ; & quand même il n'auroit qu'un fils , il ne seroit pas plus assuré de lui laisser la Couronne & le titre de Roi , parce que le Chova ou Général des troupes seul en dispose , & qu'étant obligé de faire régner un Prince du sang Impérial , il favorise celui sur le-

quel il croit pouvoir le plus compter. En aucun temps, l'aîné des fils du Roi n'a un droit exclusif au trône ; au Tonquin comme à la Chine, on a toujours été dans l'usage de choisir le plus digne parmi les Princes du sang Royal : encore faut-il que l'élection, ou la prise de possession du trône soit confirmée par le souverain Tribunal : sans cette précaution, le Prince élu ne seroit point assuré de son état, sur-tout avec une Nation opiniâtement attachée à ses usages, qui fait approuver, en apparence, pour un temps, ce qu'elle songe secrètement à détruire, dès qu'elle en trouvera l'occasion favorable.

Quelque borné que soit le pouvoir d'un Roi du Tonquin, son éducation n'est jamais négligée. Il est exactement instruit de toutes les loix du pays & des rites qui y sont observés : sa jeunesse se passe avec des Maîtres qui lui font faire tous ses exercices d'études & de Religion.

Mais dès-lors on l'accoutume à la mollesse & au désœuvrement : le temps destiné à ses exercices, fini, il emploie le reste de sa vie dans des plaisirs qui se succèdent sans interruption ; on l'amuse de concerts, de spectacles & de danses ; on lui donne de bonne heure des femmes faites pour l'entretenir dans la dissipation : on sert sa table à sept fois différentes, tant le jour que la nuit, & l'étiquette est, qu'elle soit chargée de cent vingt mets différens.

La dignité de Général des forces du Royaume, est devenue héréditaire dans la famille de Tring, qui, en se l'appropriant, y attacha toute la puissance royale & son exercice : le Général qui commandoit, ou plutôt qui régnoit, il y a environ trente ans, étoit le septième descendant de Tring. Cette forme de Gouvernement, dont il semble que les Tonquinois aient pris le modèle au Japon, est si bien établie, & a paru jusqu'à présent être si généralement goûtée de la

Nation, que toutes les prérogatives royales sont le partage du Chova, ou Général.

C'est lui qui fait la guerre & la paix ; qui porte les loix, ou les abroge ; qui pardonne aux criminels, ou les condamne à la mort ; qui crée ou dépose les Officiers civils & militaires ; qui impose les tributs, qui perçoit tous les revenus de la Couronne, & en dispose à son gré.

La succession au généralat est devenue héréditaire au Tonquin, comme la succession à l'Empire ; elle est même plus réglée ; car c'est presque toujours l'aîné des fils du Chova qui lui succède. Cependant l'ambition a fait naître quelquefois des querelles fort vives entre les frères, & des guerres civiles très-préjudiciables à la Nation : ce qui a donné naissance au proverbe, *que la mort de mille Dovas n'est pas si dangereuse pour le Tonquin, que celle d'un seul Chova.* Aussi les frères & les oncles du Chova régnant, sont-ils à sa disposition ; & il est rare qu'il ne les tienne pas dans la

gène la plus étroite : souvent même il leur fait ôter la vie sur les plus légers soupçons. Les premiers descendans de Tring en usoient avec plus de générosité & de confiance ; ils partageoient avec leurs frères & leurs oncles le soin des affaires publiques ; ils les décoroient des titres les plus honorables , & leur confioient les emplois les plus importants. Mais depuis la fin du dernier siècle , & pendant le règne d'un Chova très-versé dans toutes les finesses de la politique orientale, défiant, soupçonneux & d'une mauvaise santé habituelle , ce qui augmentoit encore ses inquiétudes, l'usage d'éloigner des affaires tous ceux que leur naissance autoriseroit à prétendre à la puissance souveraine , a prévalu.

Le seul héritier présomptif du Général, qui porte dans le pays le nom de *Chura*, ou jeune Général, a quelque part aux affaires, & souvent est associé à l'administration par son père. Cet héritier présomptif de la première dignité du Ton-

quin, a une Cour séparée de celle de son père, & presque aussi brillante, avec ses Mandarins & ses Officiers aux mêmes titres; mais qui cèdent par-tout le pas aux Officiers du Chova régnant: à sa mort, ceux du Chura prennent leur place, à l'exception de quelques Ministres anciens, que leur sagesse & leur expérience font conserver dans leurs emplois.

La race actuelle du Chova est sujette à des accès de folie, qui la prive de l'usage de l'esprit & de la raison par intervalles: cette maladie paroît héréditaire dans cette famille, depuis celui qui parvint à la dignité du Généralat, vers 1682, & dont le père étoit lui-même attaqué d'accès de mélancolie, qui lui rendoient odieux même ses parens les plus proches. C'est dans un de ces intervalles de folie, qu'il fit mourir le Prince Chekening, son second frère, que sa valeur, sa justice & sa bonté avoient rendu l'idole de la Nation, qui

lui avoit donné le surnom de *l'éclair du Tonquin* , après une guerre glorieuse qu'il venoit de conduire contre la Cochinchine , & qu'il avoit terminée par la paix la plus avantageuse. La reconnaissance & l'attachement de la Nation ne firent qu'animer davantage la jalousie & la haine du Chova ; il rappela son frère dans la capitale. Ce Héros qui auroit pu le braver à la tête d'une armée victorieuse , n'hésita point d'obéir à ses ordres , quoiqu'il prévît le sort qui l'attendoit. La vertu qui l'avoit toujours guidé , le soutint dans cette circonstance , & le déterminà à donner un modèle éclatant de la soumission que tout sujet doit aux ordres du Souverain. Il fut jeté dans une prison obscure , où il languit long-temps , jusqu'à ce que les regrets que témoignoit la Nation , d'être privée du soutien & de l'exemple d'un si grand homme , réveillèrent la rage envenimée du Chova , qui le fit empoisonner : en recevant le poison , qui devoit lui ôter

la vie, il se tourna vers le palais; il marqua sa résignation par les témoignages de respect qui sont en usage au Tonquin: il avala la liqueur fatale, & il expira quelques heures après, avec toutes les apparences de la plus grande tranquillité d'ame.

La Cour du Chova est toujours pompeuse & brillante; tout s'y passe dans le plus bel ordre: sa garde très nombreuse, occupe les cours du palais; une multitude d'Eunuques, dispersés dans les appartemens, reçoivent les requêtes des Mandarins, & leur rapportent les ordres du Prince; les requêtes des principaux sont présentées à genoux. Le spectacle de la Cour de ce Prince est le tableau le plus frappant du despotisme oriental: on y voit rassemblés tous les Seigneurs les plus puissans du Royaume, qui ne sont occupés qu'à attirer sur eux les regards du Maître, par leur respect & leurs soumissions profondes. Ces sortes d'assemblées ont un air de majesté qui en imposeroit

même aux Européens , sans la loi servile qui oblige les Grands d'avoir les pieds nus pendant toute l'audience : mais c'est l'usage de la Cour , & il n'a rien d'humiliant pour ceux qui l'observent. Le Souverain les traite avec bonté , & on peut dire que son Gouvernement est fort doux , en comparaison de celui de beaucoup d'autres Cours de l'Orient : les plus grandes punitions qu'ils aient à redouter , sont les amendes ou le bannissement : il n'y a que le crime de trahison , vrai ou supposé , qui les expose au dernier supplice.

On commence à s'assembler chez le Chova à la première heure du jour , c'est-à-dire , environ six heures du matin , selon notre manière de compter : l'audience finit à huit heures : il ne reste , avec le Chova , que le Capitaine de ses Gardes , & ses Officiers domestiques , dont la plupart sont Eunuques , au moins ceux qui entrent dans l'appartement des femmes : ils sont en grand nombre , quelques-uns même fort jeunes , & qui

sont si fiers & si impérieux, qu'ils sont détestés de toute la Nation. Cependant ils ont grande part à la confiance du Chova dans les affaires du Gouvernement, comme dans ses occupations domestiques; & après sept ou huit ans de service dans l'intérieur du palais, ils parviennent aux charges publiques, & s'élèvent par degrés aux principales dignités du Royaume, tandis que les Lettrés les plus célèbres restent souvent dans l'oubli (1). Mais c'est presque toujours l'in-

(1). Les Eunuques paroissent nécessaires aux Gouvernemens orientaux : ils sont une suite inévitable & presque toujours la cause des abus, qui ne manquent jamais de s'y introduire, après les réformes qui accompagnent les révolutions. En divers temps, il y a eu des loix à la Chine pour exclure les Eunuques des emplois civils & militaires, & toujours ils y reviennent. Cet usage, qu'il plut cet abus y est très-ancien. La Relation d'un voyage fait à la Chine par deux Arabes, dès le neuvième siècle, ne désigne le Gouverneur d'une ville, que sous le nom de l'Eunuque.

térêt du Chova , qui élève les Eunuques , & non leurs talens , ou l'estime qu'il fait de leurs personnes. Lorsqu'ils meurent , les richesses qu'ils ont accumulées par routes sortes de bassesses & d'injustices , reviennent au Souverain , qui n'accorde de leurs successions aux parens ; que ce qu'il juge à propos. Ces Eunuques , quoique absolument mutilés , ne laissent pas d'avoir des ferrails nombreux , & comme leur état est une voie sûre pour s'avancer dans les charges , on voit des personnes d'un rang distingué , dans la maturité de l'âge , & pères de plusieurs enfans , se faire Eunuques , pour approcher de la personne du Prince , gagner sa confiance , & arriver , par ce moyen , aux premières dignités du Royaume : très-peu meurent des suites de cette opération douloureuse. Cependant il s'est trouvé dans cette espèce , si vile & si dégradée , quelques personnages du mérite le plus éclatant , soit dans le ministère , soit dans le commandement des armées ; mais on a observé

que ces Eunuques avoient perdu la virilité en bas âge & par accident, ce que l'on regarde au Tonquin comme le présage du mérite & de la grandeur (1).

Ong-ja tu-lea, Gouverneur de la province de Hienquang, Amiral & Ministre des affaires étrangères dans le dernier siècle, étoit un Eunuque de cette espèce : Juge incorruptible, vaillant Capitaine, aussi sage qu'heureux, il étoit regardé, par toute la Nation, comme l'honneur & la source de la félicité du Tonquin, qui ne cessoit d'exalter l'excellence de son esprit & de ses qualités admirables. Le Chova qui régnoit alors, ayant besoin d'un Ministre habile qui le soulageât dans

(1) Ces accidens arrivent dans ce pays par les morsures des chiens, & sur-tout des cochons, qui étant très-communs au Tonquin, & nourris dans l'intérieur des maisons, mutilent souvent des enfans qui sont nus jusqu'à l'âge de sept ans, & au delà.

les soins & les peines du Gouvernement, auxquels sa foible santé l'empêchoit de se livrer assiduellement, se crut inspiré en songe, d'élever à ce poste éminent le premier homme qui se présenteroit à lui le lendemain ; & par le même jeu de son imagination, il se persuada qu'il avoit vu la figure de celui qu'il desiroit de rencontrer. S'étant éveillé, plein de cette idée, il fut surpris de trouver exactement dans le premier homme que ses affaires amenoient au palais, une parfaite ressemblance avec celui dont sa mémoire lui retraçoit l'image. Il le fit approcher de sa personne, avec aussi peu de défiance que s'il l'eût connu depuis long-temps ; & dans un long entretien qu'il eut avec lui, il lui trouva tant d'esprit & de lumières, qu'il ne balançoit point à le revêtir d'une autorité presque égale à la sienne : les emplois, les dignités dont il le combla, ne firent que justifier son choix. Mais des bienfaits excessifs, un

pouvoir presque sans bornes , firent-ils oublier au favori ce qu'il devoit à son Maître ? ou la jalousie du Chova , qui avoit fait périr si cruellement le Prince son frère , fut-elle cause de la malheureuse fin d'Ong-ja-tu-léa , encore célèbre au Tonquin , par la singularité de sa grande fortune & par sa mort cruelle ? Quoi qu'il en soit , sous le prétexte , vrai ou faux , d'une conspiration contre l'Etat , l'infortuné Ministre fut condamné à perdre la vie , par le plus horrible de tous les supplices : il fut déchiré par quatre chevaux ; ses membres furent hachés en pièces , brûlés , & ses cendres jetées dans le fleuve.

Au commencement de chaque année , les Mandarins & les Officiers militaires renouvellent au Chova leur serment de fidélité : ceux-ci reçoivent ensuite le même serment de leurs femmes , de leurs enfans , de leurs domestiques , & de tous ceux qui sont dans leur dépen-

dance. Cet usage vient des anciennes institutions Chinoises, qui donnent le Gouvernement du père de famille & son autorité, comme le modèle & le fondement de tout autre Gouvernement.

La résidence du Chova est toujours à Ka-cho, dans un vaste palais, fermé de murs, situé au centre de la ville : il est environné d'un grand nombre de petites maisons, pour le logement des soldats; ses édifices intérieurs ont deux étages, avec des ouvertures ou portiques, pour laisser un libre passage à l'air. Les portes en sont hautes & majestueuses. Les appartemens du Prince & ceux de ses femmes sont décorés avec toute la magnificence & le luxe du pays, c'est-à-dire qu'ils sont enrichis de beaucoup de dorures & des plus beaux vernis : on y voit toutes les richesses & les raretés, que des Souverains puissans & absolus y ont rassemblées pendant une longue suite d'années.

Dans la première cour , sont les écuries des plus beaux chevaux , & des plus gros éléphants : derrière le palais , sont les jardins divisés en allées & en bosquets , où l'on trouve de grandes pièces d'eau , & tout ce qui peut servir à l'amusement d'un Prince qui quitte rarement sa demeure.

Le ferrail est rempli de femmes de toutes sortes d'états , qui s'offrent elles-mêmes pour y demeurer , ou que l'on choisit à raison de leurs talens & des dispositions qui peuvent contribuer aux plaisirs du Prince : il y a sur-tout un grand nombre de Comédiennes. Le Chova qui régnoit au commencement de ce siècle , étoit fils d'une femme de cet ordre. Ces femmes, ou concubines, sont au moins au nombre de quatre cents ; mais il n'y en a qu'un très-petit nombre auxquelles le Chova accorde ses faveurs , & qu'il enrichisse. Celle qui lui donne le premier fils , reçoit des honneurs dis-

tingués. Les autres concubines , qui ont des enfans de lui , prennent le nom de *Duéba* , ou d'excellente femme. Tous les enfans mâles , à l'exception de l'aîné , qui a le titre de *Chura* , sont qualifiés de *Ducong* , ou excellent homme , & les filles , de *Batua* , ou de Princesses. Le reste des femmes qui n'approchent pas du lit du Général , & qui ne sont au ferrail que pour y faire nombre , parce qu'il est de la dignité qu'il y en ait beaucoup , n'ont qu'un entretien médiocre pendant la vie du Chova : aussitôt qu'il est mort , on les chasse du palais , & il ne leur est permis d'épouser que des hommes sans grade , ou tout-à-fait de la lie du peuple.

Si le Général se marie solennellement , suivant les loix du pays , ce qui n'arrive guères que pendant les dernières années de sa vie , & lorsqu'il n'a plus d'espérance d'avoir des enfans , la femme qu'il épouse est toujours d'ex-

traction royale, & jouit de tous les honneurs de son rang : elle est qualifiée de mère du Royaume. Le Prince l'achete en quelque manière, par le tribut qu'il paie à la province de *Than-hoa*, ou *Tenchoa*, d'où elle est ordinairement originaire.

Il ne manque rien à l'état d'opulence & de distinction des enfans du Chova, tant que leur père vit. Après sa mort, son successeur ne donne à ses frères & sœurs que le revenu qu'il juge à propos de leur accorder, qui diminue à proportion qu'ils s'éloignent du trône. Au cinquième ou sixième degré, ils ne reçoivent plus rien des pensions qui leur étoient assignées. Comme ces Princes se marient tous, & qu'ils ont des enfans, ils ne peuvent, à la longue, qu'être réduits à une grande pauvreté : la plupart ne vivent que de rapines, & tombent par degrés dans un état d'autant plus méprisable, qu'ils ne peuvent être revêtus d'aucune charge, ni parvenir à aucun emploi

militaire. On en a vu dans les marchés publics faire le métier de portefaix, & affecter de se servir de crochets teints d'une couleur qui annonçoit leur origine.

Il est vrai que lorsque le Général parvient au souverain commandement, il prend des précautions, pour que ses frères ne laissent pas une postérité nombreuse : s'ils lui donnent quelques sujets de défiance, il fait s'en débarrasser, sous des prétextes qui sont toujours approuvés : les autres sont tenus dans une gêne qui ressemble fort à l'esclavage : nés avec les plus belles dispositions, quelques-uns n'ont conservé la vie, qu'en contrefaisant les fous : en ce cas, on les met dans une sorte de prison où ils n'ont que les aïssances de la vie. On a pour cet état une sorte de respect : il semble annoncer la légitimité de la descendance de la famille royale, dans laquelle la folie est une maladie héréditaire.

Le Dova , ou légitime Roi du Tonquin , n'étant qu'un personnage de représentation, sans aucune puissance réelle, il suffit d'en avoir parlé en peu de mots, pour en donner une idée : il vit renfermé dans son palais , situé dans l'enceinte de celui du Chova , où il passe ses jours dans la mollesse & les plaisirs qu'il peut trouver dans son ferrail : il n'y auroit aucune sûreté , pour lui , à revendiquer les prérogatives de sa naissance & de son état. Cependant il y a environ trente-cinq ans que la famille du Dova fut au moment de reprendre l'autorité qui lui appartient. Le Chova qui régnoit alors & qui n'avoit point d'enfans , avoit donné toute sa confiance à un Eunuque ambitieux , qui gouvernoit absolument sous son nom , & qui forma le noir projet de s'emparer de l'autorité souveraine , en assassinant son maître , ce qu'il exécuta secrètement. Il lui fut aisé de cacher quelque temps son crime dans

un palais où tout obéissoit à ses ordres, & dont le Souverain est ordinairement invisible à tout autre qu'à quelques-uns de ses favoris. L'Eunuque continuoit de donner des ordres sous le nom du Chova, disant qu'il étoit malade, & que, jusqu'à son parfait rétablissement, il ne vouloit voir personne. Les frères & les neveux du Chova qui prétendoient également au droit de lui succéder, ne le voyant point paroître, soupçonnèrent sa fin tragique, & à force de recherches, ils parvinrent à constater le crime de l'Eunuque. Il se forma une multitude de partis dans le Royaume qui prirent les armes de différens côtés, chacun attirant dans son parti les bourgs & les villages sur lesquels il avoit le plus d'autorité : tout le pays fut ravagé par la guerre : les terres restèrent incultes, la peste se joignit aux horreurs de la famine & de la guerre ; une moitié des habitans du Royaume périt, dans l'espace de huit années que dura cette guerre civile. Le Souverain légitime sortit enfin

de son assoupissement ; il quitta le palais où il étoit né, & où il avoit été renfermé jusqu'à ce moment : il essaya de réduire les différens partis rebelles sous son autorité : plusieurs se joignirent à lui sans grands succès , parce que ceux qui prétendoient à l'autorité souveraine & au droit de remplacer le Chova , dès qu'ils avoient du dessous dans leurs entreprises, se retiroient dans les lieux inaccessibles des montagnes & des forêts , d'où ils sortoient quand l'occasion en étoit favorable. Enfin le Roi s'étant emparé, en 1748, de l'Arsenal de la province de *Tan-hoa* , où il trouva des armes & des munitions , soumit les Rebelles & les désarma. L'ancienne forme du Gouvernement fut rétablie, c'est-à-dire que le Deva rentra dans son palais , & qu'il se choisit lui-même un Chova ou Général des troupes, dépositaire de l'autorité souveraine, qui paroît n'exécuter que ses ordres ; mais qui , tôt ou tard , reprendra

insensiblement le pouvoir absolu & indépendant, dont jouissoient ses prédécesseurs.



CHAPITRE XII.

Des forces du Royaume.

LE Tonquin n'a point de places fortifiées : il se glorifie de n'avoir pas d'autres remparts que ses troupes : ses forces seroient effectivement formidables, si la valeur des soldats répondoit à leur nombre. On compte cent quarante mille hommes, dont huit ou dix mille de cavalerie : on peut mettre aussi au rang de l'appareil militaire trois cent cinquante éléphants (1) desti-

(1) Les éléphants ont fait autrefois une partie considérable des forces des Souverains orientaux ; mais aujourd'hui ils ne sont plus d'un si grand usage. On a reconnu, par expérience, que, quoiqu'il soit aisé de disci-

ner

à servir, en cas de besoin : mais cette multitude n'est, pour la plupart, commandée que par des Eunuques, qui, en général, ne sont pas braves, qualité si nécessaire aux Officiers, & ont rarement quelques connoissances de l'Art militaire : tous achètent l'emploi dont ils jouissent.

Les Officiers sont, l'Enseigne, qui commande dix hommes ; le Capitaine cent, & le Colonel cinq cents. Il n'y a

pliner ces animaux & de les accoutumer au commandement, il n'est guère possible de les employer dans une action, depuis que l'usage des armes à feu est devenu commun par-tout ; leur masse les expose à tous les coups auxquels ils ne peuvent échapper : une fois blessés, la douleur de leurs plaies les rend furieux ; dans cet état, ils causent les plus grands ravages dans les armées dont ils font partie, parce qu'en fuyant les endroits d'où ils ont vu partir le feu, ils écrasent les corps de troupes, à la tête desquels ils étoient placés.

Partie II.

C

point d'Officiers généraux qui aient à leurs ordres des divisions plus considérables, si ce n'est en temps de guerre. Depuis la révolution, arrivée dans la Cochinchine, où le Chova s'est rendu indépendant du Tonquin, & a pris le titre de Roi, on entretient sur la frontière un corps de dix mille hommes, commandé par un Officier général qui est chargé de la garde du Royaume de ce côté, & d'observer les mouvemens des troupes d'un Souverain, que l'on regarde comme ennemi. Chaque Gouverneur de province a, sous ses ordres, sept cents hommes avec un éléphant : ces détachemens sont destinés à maintenir la police, & à faire exécuter les ordres du Chova.

Tout le reste des forces militaires est rassemblé dans la ville royale, ou dans le camp qui la joint ; & n'est pas composé de moins de cent mille hommes. C'est dans cette armée que le Chova met toute sa confiance : par ce moyen

il est assuré de contenir la Nation dans le respect & l'obéissance, sans avoir besoin de places fortifiées, qui pourroient autant servir contre lui, par l'infidélité des Commandans, que contribuer à sa défense (1).

(1) Dans un Etat despotique, les places fortes, loin d'être utiles à la sûreté du Despote, ne peuvent que lui donner des sujets de crainte légitimes. A qui en confieroit-il la garde ? Il n'aime personne, & il ne peut compter sur la fidélité & l'attachement d'aucun de ses esclaves. Sa sûreté, s'il peut en avoir de réelle, ne peut consister qu'en un corps d'armée toujours assemblé auprès de lui, & dont il dispose à son gré : c'est la coutume de tous les Souverains despotiques. En Turquie, à la Chine, au Japon, chez le Mogol, comme au Tonquin, il y a toujours un corps de troupes aux ordres du Sultan, & prêt à se transporter par-tout où l'on tenteroit quelque entreprise contre lui ; par ce moyen, il les rend presque toujours inutiles. Il n'est embarrassé, que lorsque la révolte se déclare aux différentes parties opposées : dans ce cas,

Ainsi , quoique le Tonquin soit un pays ouvert de tous côtés , il a peu à redouter des entreprises de ses voisins.

il peut se regarder comme déchu du trône , parce qu'il est presque impossible qu'il compte sur une fidélité égale dans tous ceux auxquels il est obligé de confier sa défense. Pendant plus d'un siècle , le Tonquin a tenu sur les frontières de la Cochinchine une armée d'observation ; espérant de forcer le Général , qui s'y étoit retiré , à se soumettre à son obéissance ; mais depuis qu'il a pris le titre de Roi , du consentement de son armée & des peuples , le Chova du Tonquin ne paroît plus penser aux droits qu'il a sur la Cochinchine , dont le Gouvernement actuel est regardé comme un des plus doux & un des plus heureux de l'Orient , parce que le Souverain pense moins à faire des conquêtes , qu'à procurer à ses sujets toutes les douceurs de la paix. Le Général du Tonquin ne conserve plus que quelques troupes sur cette frontière , pour maintenir l'ancien usage , & elles ne sont pas assez nombreuses pour lui donner quelque inquiétude sur leur fidélité. Voyez *l'Esprit des Loix* , Liv. 9 , ch. 5 & 6.

Tout ce qui l'environne est trop foible pour l'attaquer : le Royaume de Laos est son Tributaire. La Cochinchine, dans son état actuel, n'ose entreprendre d'y faire des conquêtes ; elle est observée par un corps d'armée toujours subsistant : le goût & la politique des Empereurs de la Chine ne les portent pas à conquérir ; & ils perdroient plus, en déclarant la guerre au Tonquin, qu'en conservant la paix avec lui ; ils en tirent beaucoup, tant par le commerce que par le tribut qu'ils en reçoivent : d'ailleurs ils savent, par expérience, qu'ils n'ont jamais pu conserver ce Royaume sous leur domination, même après en avoir été les maîtres absolus pendant long-temps. Le Tonquin est également en sûreté du côté de la mer, qui n'est abordable d'aucune part, pour une flotte ennemie. On a vu que les embouchures des rivières ont si peu de profondeur, que ce n'est qu'avec des précautions extrêmes que les grands

vaisseaux peuvent y entrer : la Baie du Tonquin, quoique fort vaste, défend les côtes par où l'on pourroit aborder, par les bas-fonds qui les environnent à plus de deux lieues en mer. On prétend qu'il y a une rivière peu large, mais très-profonde, par laquelle les vaisseaux pourroient, à l'aide de bons Pilotes, remonter jusqu'à la ville royale : mais cette route est encore inconnue, & ne sera pas tentée par les Navigateurs Indiens : il n'y auroit qu'une flotte Européenne capable de hazarder une pareille entreprise ; encore le succès en seroit-il fort douteux. La résistance que l'on auroit à craindre des troupes de terre qui bordent cette rivière, suffiroit pour empêcher l'entrée des vaisseaux qui essayeroient ce passage, & il seroit aisé d'y mettre le feu, sur-tout dans un pays où l'usage des feux d'artifice est commun, comme la Chine, dont tous les Arts ont passé au Tonquin.

Il se fait tous les ans , dans la cinquième lune , une revue générale des troupes , sous les yeux & les ordres du Chova qui y préside , & leur fait faire l'exercice : cette revue est accompagnée de trois décharges de la grosse artillerie & de la mousqueterie : il suffit qu'un soldat ait quelque degré de littérature, ou un métier , pour être exempt d'y paroître. On y exerce les éléphants, destinés au service militaire , de même que les hommes : une fois dressés , ils sont attentifs au commandement , & font les évolutions avec une précision admirable.

Les armes des Tonquinois sont le fusil à mèche ; il n'ont pas encore l'usage des platines à ressort ; l'arc , la flèche , le sabre , la pique , la demi-pique & le bouclier : les soldats , ainsi que les Officiers, ne portent leurs armes que dans le temps des exercices , ou pour quelques expéditions ; hors de-là, elles sont renfermées dans les Arsenaux. Les troupes destinées à la garde des provinces , sont la

même revue annuelle , en présence des Mandarins , ou Gouverneurs ; chacun d'eux ayant un camp près de sa résidence , à l'imitation de celui de la ville royale. Toutes ces troupes n'ont point d'uniforme réglé ; chaque soldat connoît son Chef & sa division , ce qui suffit à l'ordre qu'il observe : il est habillé de même que le peuple , sinon que la forme de son habit est moins longue & moins embarrassante que celle des habillemens ordinaires , pour qu'il puisse manier ses armes plus commodément , & n'être pas embarrassé dans les marches. Ceux qui font le service de la Maison du Roi , sont vêtus d'étoffes bleues ou rouges , & surtout de draps de l'Europe , quand on peut les en fournir : c'est une distinction qui leur est réservée.

Il n'y a point de soldats , en Orient , plus exercés au maniement des armes , que ceux du Tonquin : ils font l'exercice sur terre & sur les Galères , tant avec le mousquet , qu'avec le canon : ceux qui

tirent le mieux & qui atteignent le but , sont récompensés ; de même que ceux qui le manquent plusieurs fois de suite , sont punis. Il y a parmi eux une épreuve de bravoure assez singulière , dont le Roi est le juge , à moins qu'il ne se fasse remplacer par un de ses Officiers principaux : elle consiste à recevoir une certaine quantité de coups d'un sabre de bois sur la tête & sur le reste du corps : il faut que le champion les souffre constamment , sans chercher à les éviter ; s'il succombe sous les coups , il ne perd pas pour cela le prix proposé à sa constance ; le plus brave est celui qui , dans cet exercice , ne pâlit même pas ; après avoir été le patient , il devient l'agresseur à son tour (1).

(1) Les Mandarins d'armes , subilloient au Tonquin , ainsi qu'à la Chine , lorsque la discipline militaire y étoit en quelque vigueur , des examens , où l'on éprouvoit leurs talens & leurs qualités , relatifs à l'art de la guerre. Ils devoient donner des preuves d'habileté à tirer de l'arc , à monter à cheval , & de force

On dit qu'un Roi du Tonquin , pour éprouver jusqu'où pouvoit aller la valeur la plus déterminée de ses soldats , & le mépris de la mort , fit creuser une fosse profonde , hérissée d'épées & de piques , & proposa , pour récompense , une charge considérable à celui qui seroit assez hardi pour s'y jeter : un seul soldat parut assez téméraire pour sauter dans la fosse : les épées qui n'étoient soutenues que par un

à lever de grosses pierres, ou à porter de pesans fardeaux. Comme il y a des livres qui traitent du métier des armes , & qui sont uniquement destinés à l'instruction des gens de guerre , qu'ils devoient avoir étudiés , on leur proposoit des questions à résoudre sur les campemens , les marches & les ruses militaires : mais comme dans l'état actuel des choses , la plupart des Officiers sont Eunuques , presque tous sont dépourvus des qualités requises pour ces épreuves , alors ils achètent leurs places , ou la faveur les leur accorde ; ainsi la discipline militaire , de même que la valeur , sont peu connues parmi des Officiers de cette espèce.

gazon très-léger , s'affaîsèrent sous le poids de son corps , & ne lui firent aucun mal : il convint , après l'épreuve , que ce qui l'avoit déterminé , c'est qu'il avoit réfléchi que la promesse de la récompense eût été inutile , s'il eût dû être percé par les armes , qui paroïssent le menacer.

Quelque soin que l'on prenne d'exercer ces soldats , ils n'en sont pas plus braves & plus attachés à leur profession : ils ne la suivent que parce qu'ils y sont contraints. L'armée est composée des hommes , que chaque Aldée du Royaume doit fournir , à proportion de sa grandeur & du nombre de ses habitans : il y en a , dont la plupart sont soldats de père en fils , c'est-à dire , qu'ils passent une vie triste , dans un état gênant & pénible , sans avoir aucune espérance de s'élever au dessus de leur condition actuelle. La valeur même , dans ceux qui peuvent avoir quelque occasion de se distinguer , ne change rien à leur fortune , au moins les exemples en sont si rares , qu'ils ne peu-

vent donner aucune émulation au soldat : l'argent ou la faveur de quelque Mandarin du premier ordre , en conduisent quelques-uns aux distinctions : ces voies de réussir , fermées au plus grand nombre , sont ce qui les décourage.

Aussi lorsqu'ils sont obligés de marcher à l'ennemi , toutes leurs expéditions consistent , pour l'ordinaire , en un grand appareil de bagages & de bruit militaire. Autrefois ils se présentoient souvent en forces sur les frontières de la Cochinchine , lorsqu'il y avoit un second Chova , toujours armé contre celui du Tonquin ; mais leurs entreprises se bornoient à considérer les murailles de quelques villes , & à camper sur le bord des rivières. Si le mouvement extraordinaire , ou l'intempérie de l'air caufoient quelques maladies dans le camp , qui emportaient seulement une centaine de soldats , ils s'écrioient aussitôt , que la guerre étoit cruelle & meurtrière ; Officiers & soldats s'empressoient de gagner leur pays.

Ils n'ont montré de la constance & de la bravoure , que lorsqu'ils combattoient pour leur liberté contre les Chinois. Les guerres civiles qui sont survenues depuis ; ont été terminées, plutôt par l'adresse des Généraux & du Chova lui-même, que par la force des armes : ils ne sont pas délicats sur les moyens de réussir en ce genre : la perfidie & la trahison sont pour eux des voies aussi légitimes , que la bravoure , pourvu qu'ils viennent à bout de leurs desseins.

Les soldats , soit ceux qui occupent le camp de la ville royale , soit ceux qui font de service au camp des Mandarins , ou qui sont dispersés dans les Aldées , à la charge de se rassembler pour le temps des exercices , sous les ordres des Mandarins , reçoivent par jour une certaine quantité de riz pour leur nourriture : leur paye, au delà, ne peut pas être estimée plus de quinze ou vingt francs de notre monnoie ; mais ils sont exempts de toutes sortes de taxes ; & s'ils n'étoient pas des,

tinés à rester constamment dans le même état , leur sort ne seroit pas au dessus de celui de la plus grande partie du peuple. La qualité qui les distingue le plus , est la taille ; ceux de la plus haute taille , sont réservés pour la garde du Chova.

Dans un pays où la navigation n'est autorisée que dans l'intérieur du Royaume , c'est-à-dire , sur le fleuve , les rivières & les canaux , navigation bornée aux seules pêches de poisson , qui se font dans le golfe du Tonquin , il ne peut pas y avoir une marine de quelque considération. Elle se borne à deux ou trois cents Galères de différentes grandeurs , plus propres à la navigation des rivières qu'à tenir la mer ; elles sont sans mâts & sans voile , & ne vont qu'à la rame : les Rameurs sont à découvert , exposés à la mousqueterie , & à l'effet de toutes les armes offensives que l'on peut faire agir contre eux : aussi ces bâtimens sont plus souvent employés aux fêtes & aux exercices d'amusement ,

qu'aux expéditions militaires : ils sont armés à leur proue d'un canon de quatre livres de balle. Indépendamment de cette flotte , la Cour entretient quatre ou cinq cents barques qui vont légèrement à la voile , & sont très-propres aux transports des troupes & des munitions ; mais trop foibles pour la guerre. Tous ces bâtimens , grands & petits , sont conservés dans de vastes magasins , d'où il est aisé de les lancer à l'eau , lorsque les affaires l'exigent.

Il y a dans le palais du Roi , dans les environs de la ville royale , & dans les provinces , différens Arsenaux , remplis d'armes & de munitions de guerre : le plus considérable est , dit-on , dans le Thang-hoa , d'où les Princes régnans sont originaires. On prétend qu'il y a dans cette province un terrein assez vaste , environné de hautes montagnes , & tellement fortifié par la nature , qu'il est inaccessible de toutes parts , à l'exception d'une très-petite entrée : c'est-là où est le

principal amas de munitions de guerre de canons & d'armes de toute espèce : on assure encore que c'est là où le Chovà tient enfermés ses trésors les plus précieux ; il regarde cet endroit comme une place de sûreté , où il pourroit se retirer en cas d'une révolution imprévue : il a même fait pratiquer par les forêts , un chemin très-court pour y aller de la ville royale , & qui est défendu à tout autre qu'à ceux que le Roi juge à propos d'y envoyer : ce chemin n'est que d'une journée , au lieu que la route ordinaire de la capitale à la province de *Thang-hoa* , est de plusieurs jours. On prétend que le Prince défiant & soupçonneux qui régnoit au Tonquin en 1685 , a fait construire un souterrain qui conduit de son palais à cette retraite.



C H A P I T R E X I V.

Revenus & richesses du Roi du Tonquin.

LE Roi du Tonquin est l'un des plus riches Princes de l'Orient : il a des trésors de la plus grande valeur , & des revenus fixes très-considérables , qui consistent dans le produit de ses domaines , dans les différens impôts & la vente de toutes les charges. Le grain qui se recueille dans les terres appartenantes au Roi , est transporté dans ses magasins : il y en a un d'une immense étendue dans la province du Midi ; on assure que son emplacement occupe près d'une lieue quarrée. On y conserve les grains de trente ou quarante récoltes ; car le riz est, de toutes les productions de ce genre , celle qui se garde le plus long-temps sans s'altérer. On n'ouvre ces magasins que dans le cas d'une disette extraordinaire , lorsque les peuples sont exposés à mourir de faim ,

ou quand il est question de faire des approvisionnemens de vivres sur la frontière , en temps de guerre.

Les impôts consistent en une taille réelle & la capitation ; la taille réelle est de nouvelle invention, & ne s'impose sur les terres que depuis cinquante ou soixante ans ; si dans la déclaration des terres, on n'en cachoit pas une grande partie , les peuples ne pourroient pas la payer sans être ruinés. La capitation est ancienne ; elle étoit autrefois très-légère : mais comme on a représenté au Roi qu'il étoit impossible de savoir au juste le nombre de ses sujets , elle a été fort augmentée. Cet impôt se leve avec une exactitude si sévère , que les Contribuables seroient obligés d'abandonner leur patrie , s'ils payoient exactement ce qu'ils sont censés devoir. Mais comme il s'en faut beaucoup que la science des Financiers du Tonquin , soit aussi perfectionnée qu'elle l'est dans la plupart des Etats de l'Europe, & que le dénombrement d'un peuple

très-nombreux leur paroît une opération impossible, l'imposition s'asseoit sur chaque Aldée ou Communauté, prise en gros, & la répartition s'en fait ensuite par tête, par les principaux habitans de chaque lieu. Les mâles seuls payent, dès qu'ils ont atteint l'âge de vingt ans : les soldats, les gardiens des Temples, les Bonzes en sont exempts, ainsi que toutes les filles les femmes, & les vieillards au dessus de soixante ans.

Ces tributs se levent en monnoie courante du pays, c'est-à-dire, en deniers de cuivre, en denrées & en marchandises de toutes espèces; en barres d'or & d'argent (1). La distribution qui s'en fait

(1) Ces tributs sont sur les fruits de la terre, sur les têtes, sur les marchandises : les impôts en denrées sont réglés, relativement au produit de chaque année : quant aux taxes en argent, tous les sujets étant censés égaux, elles sont fixées, de manière que les plus pauvres les puissent payer de même que les plus riches. Au premier coup-d'œil, c'est un inconvénient pour le fisc ; mais cette ma-

après la perception , n'a pu être imaginée
que par les Ministres d'un Despote orien-

nière ôte tout l'arbitraire , & feroit le bonheur de la Nation sous une autre domination. Ces tributs sont faciles à percevoir , & si clairement désignés , qu'ils ne peuvent être augmentés par ceux qui les lèvent. Cette régularité de perception est la seule douceur dont les sujets jouissent , sous un Gouvernement , où tout ce qu'ils payent ne reflue jamais dans le gros de la Nation. Où en seroient-ils , s'ils avoient encore à se défendre des entreprises & des subtilités des Préposés à la recette des impôts ? Au Tonquin , il n'y a point de fermes générales ; le peuple lui-même fait la régie sous l'inspection des Mandarins : chaque Chef de Communauté impose & lève le tribut , conformément à la taxe qui lui a été envoyée ; il le porte à un Receveur général ; ainsi un homme dans chaque province suffit pour percevoir les droits dus au Souverain. Quant à l'usage de soumettre les garçons au paiement de la capitation , dès qu'ils ont l'âge de vingt ans , il n'a rien de trop sévère pour un Etat tel que le Tonquin. C'est bien pis dans la nouvelle Espagne & dans le Mexique ; les Es-

tal, qui ne regarde ses sujets que comme autant d'esclaves, uniquement destinés à satisfaire ses fantaisies, & dont le bien-être n'est d'aucune considération pour lui. S'il y a quelque ordre dans l'emploi des denrées & des sommes qui proviennent des impôts, il n'est qu'à l'avantage du Roi, sans qu'il en résulte rien pour le bien de la Nation.

pagnols y obligent tous les Naturels du pays à se marier dès qu'ils ont quinze ans, parce qu'ils commencent, de ce moment, à payer la capitation; & comme ils prétendent que chez ces peuples la malice supplée à l'âge, ils n'attendent pas les quinze ans révolus; ils ont fixé le temps pour les garçons à quatorze ans faits, ou quinze ans commencés; & pour les filles à treize accomplis, ou quatorze ans commencés. Voyez *les Voyages de Thomas Gage, Dominicain Anglois, Amst. 1721....* Ce Voyageur judicieux, dont la bonne-foi & la franchise passent pour certaines, étoit parti pour les Missions des Philippines en 1625, d'où il passa en Amérique, où il resta fort long-temps.

Le premier partage des revenus du Royaume se fait entre le Roi & ceux qui sont à son service; ses femmes, ses enfans, les Eunuques, les Mandarins de la Maison, & ses troupes.

La portion qui appartient à la personne du Roi, est portée dans son palais, & distribuée en différens dépôts. On verse l'or & l'argent dans des salles revêtues du haut en bas du bois le plus dur, & qui n'ont qu'une ouverture; les autres métaux sont resserrés dans des souterrains pratiqués sous les appartemens du Roi. Il croit qu'il est de sa grandeur de fouler aux pieds des trésors immenses, & d'en être entouré de toutes parts. Ainsi ce qui sort des mains du peuple n'y rentre jamais; il est totalement perdu pour lui. Il en est de même des deniers de cuivre, dont on fait des amas immenses. Comme à la longue, les plus grands magasins ne suffiroient pas pour les resserrer, on a imaginé de creuser en différentes provinces, des résér-

Civile & Politique du Tonquin. 71

voirs revêtus de planches de tous les côtés, dans lesquels on jette ces deniers; on tient registre de la quantité que l'on y ajoute, de temps en temps, & on les couvre d'eau à une assez grande hauteur, pour qu'on ne puisse pas les enlever.

Quant aux toiles, à la soie crue, ou travaillée en étoffes, que l'on paye pour tribut, il y en a des magasins prodigieux dans le palais, où on les laisse pourrir, plutôt que d'en faire des libéralités au peuple: il en est de même des bois que les provinces doivent fournir pour l'entretien des palais du Roi; comme les livraisons sont toujours plus considérables qu'il n'en est besoin, pour les ouvrages à faire, il s'en pourrit la meilleure partie.

Ainsi toute la dépense du Roi & de sa Maison, celle du Dova, ou Empereur régnant, qui est regardée comme faisant partie de la Maison du Chova, les Officiers, les troupes, sont payés sans qu'il soit obligé de toucher à ses trésors; il y a même une portion des impôts destinée uniquement à les augmenter.

Il n'est donc pas étonnant que dans un pays aussi riche par lui-même, que l'est le Tonquin, les peuples soient, en général, pauvres & misérables, au point d'avoir à peine de quoi subvenir aux besoins de première nécessité. Tout ce qu'ils payent au Souverain, ne sort jamais de ses trésors; la circulation des richesses, si nécessaire à l'aisance générale, & même à la splendeur des Etats, y est arrêtée dans sa source : si la fortune de quelque particulier s'augmente, ce ne peut être que par une très-grande industrie, & toujours aux dépens des misérables, dont il met à profit les travaux.

Cependant les trésors du Roi n'absorbent pas, à beaucoup près, le produit des impôts; comme ils lui appartiennent en entier, il en distribue certaines parties à des Officiers, à des femmes, même à ses enfans, ce qui fait un objet très-considérable : il leur accorde le revenu d'un ou plusieurs bourgs, & tant qu'ils en jouissent, ils en sont censés les Seigneurs,

gneurs , & représentent le Roi dans la perception des tributs. Il y a aussi certains villages affectés pour la paye des soldats , qui en jouissent au même droit. Ces Seigneurs à temps , sont des tyrans , dont les exactions sont encore plus onéreuses au peuple , que celles des Officiers publics ; à moins que , ce qui est très-rare , il ne s'en trouve quelqu'un parmi eux qui aient des sentimens d'humanité ; encore est-il dangereux de se concilier l'affection du peuple par des bienfaits , quelque désintéressés qu'ils soient ; on est aussitôt soupçonné d'avoir des desseins contraires à la tranquillité de l'Etat & aux intérêts du Despotisme régnant.

Indépendamment des impôts , le Roi a quantité d'autres moyens de tirer des sommes considérables de ses sujets , & qu'il ne néglige pas ; tels sont la vente des charges & des mandarinats honoraires qu'il crée de temps en temps , & que les plus riches des Eunuques & des autres sujets sont obligés d'acheter ; l'ar-

gënt qui se leve pour les réparations des chemins, que les peuples sont obligés de faire par corvées, les douanes établies sur les rivières; car il n'y en a point à l'entrée des villes, ni sur les routes par terre. Chaque bateau paye quinze sols au passage d'une province dans une autre, & ce tribut n'a d'autre destination que de tourner au profit de quelque Favori du Prince. Dans chaque province, il y a une douane où l'on perçoit le dixième de toutes les marchandises qui s'y transportent. Nous avons parlé plus haut, (chap. 1.) de celle de l'isle *Twon-Bene*, qui leve un droit sur tous les bâtimens étrangers que le commerce amène par mer au Tonquin. Tous ces revenus multipliés doivent rendre des sommes immenses au Roi; mais jamais on ne les calcule; il est défendu, sous des peines très-rigoureuses, de pénétrer ce secret de l'Etat. Il n'est pas permis, même aux Financiers préposés à la perception des deniers publics, de rien savoir en ce genre, au-

delà de ce qu'ils doivent payer personnellement, ni de comparer leurs recettes à celle qu'un autre préposé aura faite : chacun doit se tenir renfermé dans sa sphère ; sans aucune communication.



CHAPITRE XV.

Digression sur les Loix fondamentales de la Chine ; des Loix civiles & criminelles, & de l'ordre judiciaire au Tonquin.

Les loix du Tonquin sont originai-
rement tirées de celles de la Chine ; c'est
la même police générale dans les deux
Etats ; ainsi en donnant une idée des loix
constitutionnelles de la Chine, on connoi-
tra quel est le principe fondamental du
Gouvernement du Tonquin.

Les loix du vaste Empire de la Chine
dérivent toutes des devoirs mutuels des
pères & des enfans, comme d'une source
pure, que les institutions humaines peu-
vent quelquefois altérer, mais jamais

D ij

corrompre. L'Empereur est qualifié de père de l'Empire : le Viceroy est le père de la province où il commande : le Mandarin, le père de la Ville qu'il gouverne : les premiers Sages de la nation Chinoise, dont l'antiquité remonte au delà de trois mille cinq cents ans, étoient persuadés qu'un profond sentiment de respect dans les enfans pour leurs pères, les entretenoit dans une disposition parfaite à l'obéissance civile ; que cette soumission conservant la paix dans les familles, produisoit la tranquillité dans tous les ordres de l'Etat (1). Ces sages

(1) Les rites de la Chine, que l'on regarde comme la base de la tranquillité générale & du bon ordre, y sont observés d'autant plus soigneusement, que l'on croit que le maintien de la constitution & le bonheur de l'Empire en dépendent ; c'est pour cela qu'il n'est pas indifférent qu'une belle-fille s'acquitte tous les jours de certains devoirs de politesse envers sa belle-mère, auxquels les rites la sou-

maximes tirent leur origine des premières idées qu'ont dû avoir les hommes de la perfection de la société, lorsque les familles, en s'agrandissant, formèrent des corps séparés qui donnèrent naissance aux différens états : elles sont si conformes aux loix invariables de la Nature, que ceux qui les suivent exactement, sont encore par-tout les meilleurs sujets.

Mais d'un autre côté, la Nation ayant pour son Chef une soumission filiale, elle s'attend à en être traitée avec une affection paternelle, qui la protège contre l'injustice & l'oppression ; qui la juge avec une impartiale équité, qui la console & la soutienne dans ses disgraces.

Voilà ce que la Nation a droit d'es-

mettent ; elle ne l'en aime pas davantage ; mais si elle les négligeoit, elle seroit punie, parce qu'elle porteroit atteinte, autant qu'il est en elle, au principe fondamental de la constitution de l'Etat. Voyez *l'Esprit des Loix*, Liv. 19, ch. 19.

pérer de son Roi , pour qu'il puisse répondre à ses vœux. Parmi les qualités que Confucius dit qu'un Prince vertueux doit avoir , il met au premier rang le soin de se perfectionner soi-même , & de se gouverner si bien , qu'il puisse servir d'exemple & de guide à tous ses sujets : il doit honorer & chérir les gens vertueux & les savans , aimer ses parens , marquer de la considération à la noblesse , s'incorporer , en quelque sorte , avec le reste de ses sujets , pour mettre entre leur cœur & le sien toute l'équité & l'union possible ; les regarder en un mot comme une partie de lui-même , & les traiter en conséquence. C'est par ces moyens , disent les Moralistes , qui sont regardés comme les Législateurs de la Chine , qu'un Souverain acquiert un nom illustre , & répond à la fin de son élévation ; aussi pensent-ils , avec raison , que l'on ne peut apporter trop de soins à former l'esprit & le caractère des jeunes Princes qui sont destinés au trône.

Les anciens Législateurs ont toujours eu à cœur les intérêts du peuple : les Constitutions fondamentales portent que l'administration de la Justice doit être tout-à-fait gratuite : l'office de Juge ne coûtant rien à celui qui le possède , ses appointemens étant payés par l'Etat , il lui est défendu de rien exiger des parties ; ainsi les plus pauvres Plaideurs sont censés être à portée de faire valoir la justice de leurs prétentions , sans devoir craindre d'être opprimés par le crédit & l'opulence de leurs adversaires. Les Visiteurs , ou Inquisiteurs d'Etat , établis de toute antiquité dans l'Empire , pour veiller sur la conduite des différens ordres de Magistrats ; les loix formelles portées contre les Concussionnaires sont encore la preuve la moins équivoque de l'attention des Empereurs , à ce que les peuples soient régis conformément aux loix primordiales.

Telle est la Constitution du Gouvernement Chinois. Les Ecrivains de cette

Nation prétendent que dès son origine ; elle a eu toute la perfection qu'on lui connoît à présent. Si l'on s'en rapporte au calcul de Fourmont, ce Gouvernement est établi dès l'an 3982, c'est-à-dire, plus de deux mille ans avant l'ère Chrétienne (1). Or pendant cette longue suite de siècles, il y a eu vingt-deux dynasties ou races royales de différentes origines : ces changemens ont occasionné des révolutions qui ont bouleversé, pendant quelque temps, l'ordre établi dans l'Etat : les dernières invasions des Tartares ont donné les plus grandes secousses à la Constitution primordiale ; mais elles n'en ont pas ébranlé les fondemens : les anciens usages se sont promptement rétablis ; aucun des Conquérans n'a songé à faire des loix nouvelles, & à changer les mœurs de la Nation, en lui donnant d'autres principes de conduite ; la Conf-

(1) *Réflexions critiques sur l'Histoire des anciens peuples.*

titution ancienne a repris le dessus. Ce qui prouve sa perfection , c'est que , s'il lui arrive quelque espèce d'altération , elle a dans elle-même de quoi se renouveler ; il ne faut que revenir à ses principes , & rappeler le Prince & la Nation à leurs devoirs réciproques.

Quand on a vu dans ce vaste Empire les loix méprisées , & jusqu'à dix mille Eunuques employés dans le Ministère , & remplir toutes les places , on a dû s'attendre à de grandes révolutions , ce qui est presque toujours arrivé. Le sceptre a été arraché des mains indignes de le porter ; les Conquérans , ou les Usurpateurs du trône n'ont légitimé leur conduite qu'en rendant aux anciennes loix leur vigueur , en faisant jouir la Nation d'une liberté raisonnable , & en mettant les personnes & les propriétés à couvert de la violence & de l'oppression des Ministres de la Couronne. La Monarchie est absolue ; si elle dégénère en despotisme arbitraire , elle prépare elle-même sa ruine.

D v

Mais dans l'état actuel des choses , l'honnêteté que respire la Constitution fondamentale de cet Empire est-elle le principe de la conduite particulière des sujets , quelque rang qu'ils occupent ? On peut répondre à cette question , que le respect pour les parens , est si bien établi , que l'on n'ose s'en écarter : mais les abus les plus vicieux semblent s'être tournés en coutumes nationales , & avoir changé les inclinations & les mœurs de la plus grande partie de la Nation , au point que les loix primordiales ne jouissant plus que d'un respect extérieur & de convention : l'Empereur doit être regardé comme la seule personne dans ses Etats qui ait à cœur l'intérêt public ; tous les autres n'ayant en vue que leur intérêt particulier.

L'habitude des concussions est si bien établie parmi eux , que l'on peut assurer, qu'à compter de la place de premier Mandarin de la Cour , jusqu'à celle du

Ministre le plus subalterne de la Justice, placé dans le fond d'une province, on n'arrive à rien qu'à force d'argent : il en coûte d'ordinaire à un Officier pourvu d'un poste important, vingt ou trente mille écus avant que de parvenir à faire sceller sa commission : un Viceroi, ou Gouverneur de province, paye au moins le double : chacun commence par dépenser à proportion des émolumens qu'il espère tirer de la place à laquelle il est élevé. Le Souverain ignore toutes ces manœuvres iniques : ses Ministres qui en retirent le profit, sont intéressés, sous peine de la vie, à les lui cacher, & ils y réussissent toujours ; mais les personnes instruites, ne voient jamais, sans effroi, l'Empereur créer de nouveaux Mandarins pour le Gouvernement ; ils ne peuvent les regarder que comme autant de tyrans inexorables, armés de l'autorité du Prince, en apparence pour protéger la Nation, & qui, dans la réalité, ne s'occupent qu'à imaginer des prétextes pour

la ruiner, à force de vexations. Aussi ne voit-on point de Gouverneur de province, qui, après ses trois ans d'exercice, ne revienne avec des millions, qu'il a tirés des Officiers qui lui sont subordonnés, ou des Grands & des riches de la Nation qui ont eu des affaires portées à son Tribunal : tandis que la populace est, en quelque sorte, abandonnée à l'avidité des Ministres inférieurs. Les Inquisiteurs d'Etat, dont les fonctions redoutables font trembler tous les Tribunaux de Justice, ne sont à craindre qu'à raison du prix énorme auquel il faut acheter leur silence : quiconque est assez riche pour le payer, passe pour s'être bien conduit ; il n'y a que les malheureux Officiers, hors d'état de satisfaire leur cupidité, qui servent d'exemples ; le peu que l'on en fait, contente le peuple, & lui fait espérer le rétablissement des loix, qu'il voit que l'on n'a pas tout-à-fait mises en oubli.

Si nous jurons les yeux sur la conduite du peuple, nous ne la trouverons pas

meux réglée dans les actions les plus importantes. L'usage d'exposer les garçons, de vendre les filles & même d'étouffer les enfans qui annoncent quelque difformité, ou des infirmités naturelles, prouve que la police & les mœurs des Chinois ne répondent pas à l'excellence de leur morale & à la sagesse de leurs loix, quoique l'on prétende que cet usage soit la source de l'immense population du pays, parce que tout homme y est marié à vingt ans, au plus tard, quel que soit son état & sa fortune; ce qu'il ne feroit pas si légèrement, sans la confiance que lui donne une manière si aisée de se débarrasser du trop grand nombre d'enfans qu'il peut avoir, la pluralité des femmes étant permise. Ajoutons qu'aucune Nation sur la terre n'est plus fourbe, plus intéressée, plus livrée à ses passions, plus impétueuse dans moyens de les satisfaire, quoique sous les apparences de la tranquillité & de la modération, que les Chinois (1); ils sont

(1) Il n'y a point de peuple qui ait les pas-

continuellement occupés à se tromper les uns les autres ; il n'y a aucune sûreté

sions aussi vives & qui soit plus ingénieux à trouver les moyens de les satisfaire que les Chinois : comme ces passions sont toujours concentrées par les rites , elles n'en sont que plus violentes. C'est sur-tout dans l'intérieur des familles , entre parens & personnes qui se voient habituellement , qu'elles se développent , souvent avec une fureur que l'on croiroit tout-à-fait hors de leur caractère , si on les connoissoit moins. Si un Chinois devient amoureux d'une de ses parentes , ou d'une de ses voisines , il n'y a finesse , fourberies , cruautés même , qu'il n'emploie pour se satisfaire. S'il perd toute espérance d'en venir à bout sans éclat , il trouve les moyens de faire servir les Magistrats à ses desseins , en suscitant quelque affaire capitale à ceux qui lui font obstacle. Les frères se sacrifient les uns les autres dans ces circonstances , & toute leur conduite devient un tissu d'horreurs & de violences qui font frémir. Rien ne fera mieux connoître à quels excès ils sont capables de se porter , que la lecture d'un livre intitulé : *Hau , Kiou , Choaan , Histoire Chi-*

pour les étrangers qui ont à traiter avec eux , que dans la plus grande défiance :

noise, trad. de l'Anglois, à Lyon, chez Benoist Duplein, 1766, 3 tom. in-12. On croit que l'Auteur est un de ces enfans que les Jésuites emmenaient à la Chine, pour les attacher aux Missions. Celui-ci n'entra pas dans la société ; mais resta libre à la Chine pendant cinquante ans ; il y vécut en Chinois, & , à la figure près, il avoit pris toutes les habitudes des Naturels du pays : enfin, il revint en Europe, & sans doute à Londres, où il composa le Roman dont je parle, - dont on assure que toutes les aventures sont vraies : ce livre m'a paru très-curieux. On m'a dit encore que l'Auteur avoit continué de vivre en Europe de même qu'à Pékin, toujours à la manière Chinoise.

Quant au commerce avec les étrangers, il est constaté actuellement qu'ils sont les plus fourbes de tous les hommes, & que cependant ils mettent tout en œuvre pour donner une bonne idée de leur honnêteté. Voici ce qui arriva à la Barbinais le Gentil, (én 1716). Un Chinois de l'isse d'Emouy, dans la province de Fokien, qui vouloit engager ce

mais ce désordre général est toujours couvert du voile de l'honnêteté & du respect pour les loix : la politesse se soutient , les rites s'observent , tout paroît ,

voyageur à faire avec lui quelque liaison , le pressa un jour de l'aller voir , & lui montra une attestation d'un Ministre Anglois , qu'il crut très-propre à lui donner de la confiance en sa bonne foi. Elle étoit en langue latine , & pour recommandation , elle contenoit que , si quelque malheureux Européen étoit forcé par son mauvais sort , de venir dans le port d'Emouy , il l'avertissoit que le Chinois Hia-Cua , porteur de cet écrit , étoit le plus grand frippon d'une ville , dont tous les habitants étoient d'infâmes voleurs. On ne peut pas dire que le procédé de l'Anglois fut franc ; mais la Barbinais avoit déjà des preuves de la vérité de ce qui étoit contenu dans l'attestation , & il cite deux Missionnaires Jésuites accrédités , dont l'un nommé le P. Lauréati , jouissoit des honneurs du Mandarinat , qui l'assurèrent qu'en général le caractère des Chinois étoit tel , qu'il étoit annoncé dans le certificat de l'Anglois. *Histoire générale des voyages , tom. 11 , pag. 579.*

à l'extérieur , être dans l'ordre le plus exact ; & les coutumes anciennes encore suivies sont faites pour le persuader. Un Capitaine du Guet , ou Officier de partrouille , établi dans toutes les villes & bourgs , est obligé de parcourir les rues chaque nuit , & de répéter sans cesse , à très-haute voix , une espèce de chanson , dont le sens est : *Obéissez à vos parens ; respectez les vieillards , & vos supérieurs ; vivez dans l'union ; instruisez vos enfans ; ne commettez point d'injustice.* C'est rappeler , en peu de mots , la substance des loix les plus sages , & de la meilleure police ; & l'on ne peut pas dire que les précautions soient absolument inutiles , puisque l'on peut citer quelques Chinois , dans tous les ordres , qui mettent leur bonheur à vivre conformément à la morale annoncée dans cette instruction journalière. Pour vanter l'heureux gouvernement de quelques uns de leurs Princes , ils disent que sous leur règne , la Justice étoit si respectée , que personne

ne touchoit à ce qu'il trouvoit d'égaré dans un grand chemin (1). Ils peuvent encore citer des exemples de cette probité si rare, même parmi des gens obligés à un travail journalier pour se procurer leur subsistance (2).

(1) Une des loix de Platon, connue dans les termes suivans : « *Ce que tu n'as pas mis quelque part, ne l'ôte point* » n'est que l'expression de la même loi observée à la Chine, bien avant qu'elle n'eût été annoncée aux Grecs.

(2) Gemilli Carreri, allant de Nankin à Pekin, s'aperçut qu'en changeant de barque, il avoit perdu la cassette dans laquelle il avoit enfermé cent pièces de huit, elle étoit de planches couvertes de peaux, de la forme de celles qui servent, aux Chinois, d'oreillers pour dormir, & de porte-feuilles pour renfermer leurs papiers. Cette perte auroit arrêté son voyage, si les conducteurs de la barque qu'il avoit quittée, n'eussent eu l'honnêteté de forcer de rames pour le rejoindre, & lui restituer un meuble si précieux, & si nécessaire; ils refusèrent ce que le Voyageur offrit pour reconnoissance. *Histoire générale des voyages, tom. 5, pag. 484.*

Indépendamment des loix générales , qui , comme nous l'avons dit , sont établies sur les mêmes principes au Tonquin qu'à la Chine , il y a dans ce Royaume des coutumes particulières , & chaque lieu a certains usages qui dérogent souvent aux loix reçues ; mais qui n'ont lieu qu'entre particuliers & dans des territoires très-bornés ; car si les affaires sont portées aux premiers Tribunaux des provinces , ils n'ont aucun égard aux coutumes locales , ils jugent , suivant les loix admises dans tout le Royaume.

Les ressorts des villes sont encore établis de même qu'à la Chine , & répondent au rang que tiennent les villes dans l'ordre civil. Chaque province a sa capitale , puis ensuite viennent la ville du premier ordre , qualifiée de *Fou* : celle du second ordre , ou *Cheu* : celle du troisième ordre , ou *Huien* , qualifications qui s'ajoutent à la suite du nom distinctif des villes.

Nous avons parlé des Officiers , ou Mandarins des armées ; il nous reste à parler de ceux de justice & de police , & nous devons avertir que le nom de Mandarin a été donné aux différens Magistrats par les Européens , & qu'il dérive du mot *Portugais* *Mandar* , qui signifie ordonner , ou commander. Le mot Mandarin n'existe point dans les langues Chinoise & Tonquinoise : dans les deux langues, un Magistrat se nomme *Quan*. L'importance des places décide de la dignité des *Quans* , à peu près comme la charge de Président à Mortier , est distinguée parmi nous , des charges de Président des Jurisdictions inférieures , par l'illustration & les honneurs qui y sont attachés.

Les ressorts des Tribunaux ne sont établis que pour les affaires civiles : il y a donc ville & ressort ; Mandarins , ou *Quan* , du premier , du second , du troisième ordre , qui ressortissent les uns aux autres ; le troisième au second ; le se-

cond au premier. De plus, il y a dans chaque province, le Tribunal des violences, celui où tout National a droit d'accuser le Mandarin, qu'il croit lui avoir fait injustice. Ce Tribunal est le premier de la province, & ressortit immédiatement au Tribunal Souverain de Kacho. Le Gouverneur a aussi son Tribunal particulier, composé de deux Juges, c'est-à-dire, de sa personne & d'un Mandarin lettré qui partage avec lui les soins de l'administration civile, & qui veille au maintien des loix. La connoissance des affaires criminelles, appartient uniquement au Gouverneur ; il punit sur-le-champ toutes les fautes légères : quant à celles qui méritent la mort, la Sentence doit être envoyée au Chova, qui la confirme, ou en suspend l'exécution.

Chaque Tribunal a plusieurs Juges, qui décident chacun à leur tour ; il a ses Officiers publics, ou espèce d'Huissiers qui vont sommer les parties de paraître.

en jugement. Tout Accusé, justement ou à tort , doit consigner certaine somme, proportionnée à la dignité du Tribunal où il sera jugé : cette somme ne lui est pas rendue, quand même l'accusation seroit injuste : sans doute que l'on oblige l'Accusateur à indemniser l'Accusé, & que la somme consignée tient lieu d'émolumens aux Juges.

: Après les Tribunaux du troisième ordre, sont les Juges subalternes. Chaque bourg, qui a le titre de *Xa*, avec droit de Justice sur un territoire, dont les bornes sont marquées, doit être muni d'un tableau exposé à la vue du public ; sur lequel est écrit en caractères Tonquinois, l'arrêt du Roi, qui lui accorde ce privilège. Cet arrêt se renouvelle à chaque avènement d'un nouveau Chova ; ce qui produit de grandes sommes à la Couronne.

Chaque *Xa* se divise en villages ; chaque village en quartiers ; & si l'endroit est considérable, il se fait d'autres subdi-

visions, & chacune a son Chef. Le *Xa* en a trois, qui convoquent les assemblées au son d'un tambour qui reste toujours chez le premier Chef. Ils président aux assemblées, & font la police.

C'est au premier d'entr'eux que sont adressés nommément tous les ordres des Mandarins, & même ceux de la Cour, qui, sans cette formalité, seroient regardés comme subreptices. En l'absence du premier Chef, le second, ou le troisième, tient sa place. Ils ont droit d'imposer des amendes, & même de faire frapper de verges, pour certains crimes : ce sont eux qui, dans les assemblées, font, de concert avec les Lettrés, la répartition des impôts.

Ces Chefs sont choisis à la pluralité des voix ; ils restent en place pendant dix ans : le premier est exempt, pour toute sa vie, des charges publiques : on fait remise aux autres de la moitié des impôts, pour un certain nombre d'années, & de toute

charge pendant leur exercice. On peut dire que ces places s'achètent en quelque manière , puisque ceux qui y sont élevés doivent donner des repas à toute leur Jurisdiction , dont les frais leur seroient très-onéreux , s'ils ne savoient pas s'en dédommager par les concussions qu'ils exercent sur leurs Justiciables.

Trois villages composent ordinairement un *Xa* , & trois *Xa* un *Tong* , dont le Chef est élu à la pluralité des voix des *Xa* : enfin dans chaque *Tong* il y a un Chef supérieur , sans fonctions , que l'on qualifie de Quan , ou Mandarin honoraire. Tous ces Chefs reçoivent leur confirmation du Mandarin de la province du troisième rang. Cette disposition étant la même dans tout le Royaume , l'ordre y est par-tout uniforme. Chaque *Xa* doit être considéré comme une espèce de République populaire , au gouvernement de laquelle les femmes n'ont aucune part , non plus que les jeunes hommes ,

mes au dessous de vingt ans : c'est à cet âge qu'ils ont voix & droit de suffrage dans les assemblées ; c'est alors aussi qu'ils deviennent sujets aux charges publiques, dont les femmes sont exemptes, ainsi que les hommes âgés de soixante ans & au dessus ; mais ceux-ci continuent de tenir, pendant toute leur vie, le premier rang dans les assemblées & les festins. Il y a dans chaque bourg ou *Xa*, une ou plusieurs maisons uniquement destinées à cet usage ; à moins qu'elles ne soient en même temps employées aux exercices religieux, ou au culte des Génies & des Idoles.

Au dessus de tous les Tribunaux, est le Conseil souverain établi dans la capitale, auquel on appelle de tous les jugemens rendus, dans chaque province, par les Mandarins, même du premier rang. Les affaires qui y sont jugées seroient censées finies, si on en appelloit à la personne même du Roi ; ou, ce qu'on appelle en France le Conseil privé ;

Partie II.

E

comme il n'y a aucune sentence qui ne soit sujette à révision, les procès que les Mandarins, en crédit, ont intérêt à prolonger, ne finissent jamais.

Les affaires ou querelles des Grands, sont jugées dans la capitale par divers Tribunaux, dont les rangs & les noms répondent à leurs fonctions différentes. L'un juge des crimes d'Etat, l'autre des meurtres; un autre des difficultés qui s'élèvent au sujet des terres, un autre de celles qui regardent les maisons, les droits d'hérédité. Outre les loix Chinoises, qui forment le Corps de Droit du pays, il y a quantité d'édits & de constitutions particulières, anciennes & nouvelles, de décisions authentiques rédigées en plusieurs livres, dont l'autorité l'emporte presque toujours sur les loix de la Chine. Plusieurs de ces constitutions propres au Tonquin, respirent plus la justice, l'humanité, l'esprit de bienfaisance que les loix de la Chine : telle est celle qui défend d'exposer les enfans,

ou de les étouffer, quelque difformes qu'ils soient ; tandis qu'à la Chine cet usage barbare, non-seulement est toléré, mais même prescrit par une ancienne loi, & cependant la population n'est pas moins forte au Tonquin qu'à la Chine.

Mais c'est en vain que ces loix paroissent dictées par l'équité, & faites pour assurer le bonheur de la Nation. Il s'est glissé une si grande corruption dans tous les Tribunaux, qu'il n'y a point de crimes dont on ne soit sûr de se faire absoudre à prix d'argent, point de procès dont on ne puisse acheter la décision telle qu'on la desire : ainsi les Juges prononcent toujours en faveur du plus riche, ou du plus puissant : les exceptions à cet usage, sont si rares, que l'on ne doit point y compter.

Il ne faut pas s'en étonner, si l'on a pris une idée juste du caractère de la Nation, d'après ce que nous en avons rapporté : toutes les charges de judicature & militaires sont vénales ; celles des Let-

trés ne font que pour un temps : ce sont eux qui occupent les Tribunaux ; ils ont payé au Roi, ou à ses Favoris, de grosses sommes, qu'ils retirent ensuite des habitans des villes & des bourgs de leur dépendance ; soit par les présens fixes que l'on est obligé de leur faire, lorsqu'ils prennent possession de leurs offices ; soit par les concussions qu'ils exercent pendant qu'ils sont en place. Il n'y a pas plus d'un siècle que les habitans du Tonquin vivoient dans une heureuse abondance ; les loix du pays étoient fidelement observées, les impôts étoient légers ; la corruption des Tribunaux n'étoit pas publiquement tolérée : mais un Chova qui régnoit, il y a soixante-dix ou quatre-vingt ans, changea, en quelque sorte, la forme du Gouvernement : il augmenta prodigieusement les impôts ; dans ses accès de folie, il accabloit le peuple de travaux extraordinaires, faisant élever des montagnes dans des plaines, ou applanir des terrains montueux, sans

autre utilité que celle de satisfaire ses fantaisies ; il multiplia cette foule d'Eunuques qui réduisent la Nation à la misère , par leur pouvoir sans bornes ; il fit quantité d'établissmens onéreux , qui subsistent encore , à quelques travaux près , qui ne sont pas fixés , parce qu'ils dépendent du caprice du Souverain.

Malgré tous ces abus , on ne peut pas dire que le despotisme du Tonquin soit absolu , & le Gouvernement tout-à-fait arbitraire , quoiqu'à raison des taxes & des corvées , les sujets soient soumis à une espèce de servitude réelle. Cependant ils ne naissent pas esclaves : ils possèdent leurs biens en propre ; les successions passent des pères aux enfans , & même aux collatéraux ; ainsi la propriété y est respectée , & le Prince n'a vraiment droit sur la vie de ses sujets , qu'autant qu'ils ont transgressé les loix qui prononcent la peine de mort ; mais la tache du despotisme est imprimée sur toute la Nation en général , parce qu'il n'y a point de

loi qui ne cède à la volonté du Prince , & qu'il est entouré d'une foule de Ministres plus terribles encore pour le peuple , à raison de leur avidité , de leurs injustices , & de leurs concussions : ils achètent très-cher le droit de gouverner & de juger les procès , & ce droit devient pour eux un privilège qui les autorise dans toutes les vexations. De-là , les craintes , les défiances , le défaut d'émulation qui étouffent les talens , & l'industrie , qui énervent les esprits , abattent le courage , & sont cause que la Nation en général fait son unique occupation de se procurer une subsistance journalière , sans porter ses vues plus loin.

Les affaires criminelles sont jugées en dernier ressort par le Roi seul , ainsi que nous l'avons déjà dit ; & comme en général les Tonquinois n'ont pas le caractère sanguinaire , on prononce rarement la peine de mort contre les criminels. Toutes les exécutions se font à la ville royale & en si petit nombre , que l'on

n'en compte pas plus de vingt à trente par, année, dans toute l'étendue du Royaume. Le supplice ordinaire est de perdre la tête, ce qui est regardé comme la plus grande ignominie. On n'accorde qu'aux Princes & aux grands Seigneurs, qui sont condamnés à mort, la grâce d'être étranglés. Les rebelles contre l'État & ceux qui ont attenté à la vie du Roi, sont renoués & tirés à quatre chevaux. Le supplice des femmes criminelles, est d'être attachées à un poteau vacillant, & d'être livrées dans cette situation à un éléphant, qui saisit la coupable avec sa trompe, la jette en l'air, la reçoit sur ses défenses, dont il la perce, & finit par la fouler aux pieds. C'est d'un semblable supplice que sont punis les adultères; ils sont écrasés par des éléphants dressés à ce cruel exercice. L'état de Bourreau n'est point déshonorant; c'est une charge qui s'exerce de père en fils, par une race originaire de la Cochinchine.

Les autres espèces de punitions cor-

porelles qui s'infligent sur le jugement seul des Mandarins, sont l'exil, loin ou près, & souvent jusqu'aux confins du Royaume; la prison perpétuelle, ou, ce qui est la même chose, le soin des éléphants. Ceux qui sont condamnés à ces deux peines, sont morts civilement; de sorte qu'ils n'ont plus de voix dans les assemblées du lieu de leur origine, ou de leur résidence, & ils ne sont plus sujets aux charges publiques. Comme elles sont fort onéreuses, plusieurs coupables, sur-tout du petit peuple, ne regrettent pas d'être exilés : il est vrai qu'ils sont à la merci des Mandarins, dans le ressort desquels ils sont confinés, & qu'ils ont à essuyer de leur part toutes sortes d'ignominies, dont la plus outrageante pour eux, est de voir que leurs femmes sont à la discrétion de ces Officiers, qui très-souvent en abusent : ils se consolent, à la longue de cet affront, par la tranquillité dont ils jouissent.

Un autre genre de punition, est de

recevoir la houpade sur les cuisses, avec des verges grosses comme le pouce ; ou d'être condamné à un certain nombre de coups de marteaux de bois sur les genoux. Pour n'en point briser les os, on les enveloppe avec des cercles de bambous. La manière de donner la question, est douloureuse, sans avoir rien de dangereux ni d'effrayant. On serre fortement contre la cheville du pied, un canon de fusil sur lequel on frappe avec une baguette de rambour. Ces peines n'ont que la douleur & la honte du moment : elles ne privent pas des droits de la société ceux qui y sont exposés. C'est ainsi que l'on punit ordinairement les voleurs, à moins que leurs délits ne soient jugés dignes du dernier supplice, ce qui est très-rare. La peine de mort n'est pas portée contre le vol simple, s'il n'est accompagné du meurtre. On croit que la vie d'un homme est plus estimable que tous les biens que les voleurs peuvent enlever : aussi les châtimens prononcés par

les loix contre le vol, loin d'en détourner, multiplient les voleurs.

Ce qu'ils redoutent le plus, est d'être mutilés d'un doigt, ou d'une oreille : comme ils ne peuvent pas cacher cette marque infamante ; ordinairement à la quatrième rechûte , prouvée par les doigts, ou les oreilles qui leur manquent, ils sont condamnés à perdre la tête, & cela, pour délivrer la société d'un membre incommode & incorrigible (1).

La loi du Taillon, exactement observée au Tonquin, y maintient une sorte

(1) Le peu de sévérité des peines au Tonquin, est une singularité qui ne donne pas une idée défavorable du Gouvernement, ou plutôt du caractère de la Nation, puisque dans un Etat despotique, le Gouvernement doit être regardé comme nul, la volonté d'un seul étant la loi suprême. On est étonné de voir que l'on y ait imaginé que les sujets seroient assez sensibles à la honte de porter une stérilisation visible & infamante, pour craindre de s'abandonner au crime qui l'attire.

d'équité dans toutes les actions qui s'intendent en justice : le Délateur , s'il ne peut convaincre l'Accusé , subit la peine qu'auroit encourue celui qu'il a calomnié.

Les prisons du Tonquin sont beaucoup plus à redouter que les peines que l'on y attend : c'est vraiment un lieu de supplice continu. Ces maisons de force n'ont que la terre humide pour pavé , qui sert de lit de douleur aux misérables qui y sont enfermés : les hommes & les femmes y sont confondus , & couchés dans l'obscurité , la sauge & l'ordure ; & il arrive souvent que les vivans sont pêle mêle avec des cadavres à demi corrompus. La nuit , on met leurs pieds dans une longue pièce de bois faite en forme de tenailles , dont l'extrémité est fermée avec un cademat. Le Roi ne donne rien aux prisonniers pour leur subsistance , & leurs gardes sont assez avides pour leur enlever ce que la charité du public leur accorde , ou ce que des pa-

rens leur fournissent : ils leur font payer le triste droit de porter des fers , ou s'ils n'ont pas de quoi , ils leur font souffrir une sorte de torture , en les brûlant petit à petit. Les moins mal traités sont ceux qui sont assez riches pour adoucir ces barbares , à force de présents. C'est avec raison que les Geoliers sont regardés au Tonquin , comme l'espèce d'hommes la plus odieuse & la plus cruelle , & comme autant de bourreaux inhumains. Ce vil emploi y est cependant très-recherché ; on ne l'obtient que par la protection des Mandarins , qui récompensent leurs domestiques avec cette place , dans laquelle ils s'enrichissent de la misère des criminels , par leurs cruautés.



CHAPITRE XVI.

APRÈS tout ce que nous avons rapporté des usages du Tonquin, on voit combien le despotisme absolu est opposé au bonheur réel des Nations, à la perfection de leurs connoissances & à toute entreprise, qui tourneroit à l'avantage général du Royaume, en même temps qu'elle assureroit la fortune des particuliers. Les droits de la naissance ne donnent presque aucune considération au Tonquin, ainsi que dans le reste de l'Orient: à la longue, les descendans même des Souverains se trouvent réduits à l'état le plus vil: les titres de noblesse & les chimères généalogiques n'occupent personne. L'ambition de se distinguer par des qualités éminentes, & une grande réputation, est réputée criminelle dans tout Etat despotique, sur-tout de l'espèce de celui dont nous parlons, où

l'autorité partagée entre deux Souverains, ne peut qu'augmenter sans cesse l'iniquité de celui qui l'a usurpée toute entière, ne laissant à l'autre que de vains titres honorifiques sans aucune puissance. D'ailleurs des sentimens généreux peuvent-ils entrer dans le cœur d'hommes dégradés & avilis, de ces Eunuques revêtus de toutes les dignités, occupant toutes les places, dont les richesses sont la principale idole, & ne regardant le crédit des charges que comme des moyens d'amasser des trésors? la corruption la plus criante, l'esprit d'iniquité & de rapine semblent être les principes ordinaires de leur conduite. Le commerce ne peut pas fleurir sous de pareils Ministres : le Négociant heureux, qui, par son industrie & ses travaux parviendrait à une fortune distinguée, seroit exposé à mille vexations de la part des Mandarins. Ils étouffent tous les talens, & jusqu'au germe de l'émulation. Si quelques Manufactures, quelques arts

& l'agriculture y conservent encore quelque vigueur, c'est relativement aux besoins les plus indispensables d'une population très-nombreuse; la nécessité est le seul encouragement qui les soutienne: le Gouvernement ne s'y intéresse qu'autant qu'ils doivent fournir aux taxes. Un Despote oriental semble attacher sa tranquillité & la soumission de ses sujets à la misère dans laquelle il les tient: cette idée est la suite de la manière dont les Ministres qui ne sont attachés qu'à l'intérêt du moment, considèrent les choses. Le Despote enseveli dans la mollesse, ne voit rien par lui-même, ne pense à rien: s'il sort de cet état de langueur; c'est alors un furieux qui s'éveille, & qui par sa conduite insensée, ignorant la vraie cause du mal, lui donne une nouvelle activité, au lieu d'en arrêter les progrès. Il accable le peuple, le réduit au désespoir, & ne lui laisse plus d'autre espérance que dans une révolution, qui précipite le tyran de

son trône , & entraîne dans sa chute les instrumens de ses vexations. Une Nation qui n'a plus rien à perdre, n'a rien à redouter des mouvemens les plus violens. Elle ne voit qu'une guerre civile & toutes ses horreurs , qui puissent la tirer d'oppression , espérant qu'une révolution subite brisera ses fers & ramènera un gouvernement plus doux & plus humain , sous lequel elle jouira tranquillement du fruit de ses travaux. Telle est en effet la perspective que présentent toujours les chefs des grandes révolutions à un peuple opprimé & qui se lasse enfin de l'être.

Le courage , l'activité des Européens , l'idée que l'on a prise en Orient de leurs forces , d'après les invasions qu'ils y ont faites , à main armée , engageront toujours les Ministres des Etats , dont la puissance est respectable , à ne leur pas permettre d'y faire des établissemens solides , & sur-tout d'y exercer leur industrie , & d'y associer les peuples avec

lesquels ils commerçoient. Ils ne portent pas leurs vues assez loin pour reconnoître que ce seroit pour eux un moyen d'augmenter leur puissance en rendant leurs sujets plus riches & plus heureux, parce que le Souverain peut toujours faire tourner à l'avantage du bien public & au sien propre une portion considérable du produit de l'industrie. Mais tout ce qui étendrait les connoissances de la Nation, ou développeroit ses forces & ses ressources, & les lui feroit connoître, paroît dangereux à des maîtres qui se croient intéressés à la retenir sous le joug le plus accablant : les choses resteront toujours dans cet état au Tonquin, ainsi que dans la plus grande partie de l'Orient, tant que toutes les richesses seront dans la main du Souverain ou dans celle de ses Ministres ; encore ceux-ci ne peuvent s'en regarder que comme les dépositaires, pour le temps seulement qu'il plaira au Despote de leur en laisser la jouissance ; mais ils ne

s'accordent pas moins les uns & les autres, à faire porter tout le fardeau de la Nation la plus utile; ainsi l'indigence générale est la suite naturelle de tout Gouvernement oriental (1).

Il est vrai encore que ce qui entretien-

(1) Il n'y a que la bonté du Gouvernement qui soit capable de procurer une prospérité générale. Au Tonquin, la Nation est pauvre, & la pauvreté de chaque sujet dérive de la misère de tous, & en compose la masse. C'est un cercle de maux hors duquel le Despote se place imaginaiement, & qu'il fait mouvoir, par ses esclaves principaux, qui ne sont pas plus à ses yeux que le dernier de ses sujets, parce que toutes les fortunes étant précaires, les dignités du moment, l'industrie & l'activité ne sont pas sûres de garantir de la misère commune. Le but d'une Nation qui est dans la servitude, est plutôt de conserver que d'acquérir : elle n'a aucune idée de la prospérité que peut procurer la protection bienfaisante d'un Souverain, elle ne connoît que ses caprices ; & dès lors, elle n'ose rien entreprendre, rien risquer pour acquérir plus qu'elle ne possède.

dra toujours au Tonquin , plus que dans le reste de l'Orient , l'avilissement où la Nation est réduite , c'est sa position même sur le globe , la chaleur toujours égale du climat & la fertilité presque certaine des terres. Le peu de denrées qu'il faut au peuple pour subsister , se vêtir & se loger , ne lui fait jamais sentir bien vivement l'aiguillon de la nécessité , qui excite si puissamment les habitants des climats tempérés, où l'inconstance des saisons , l'incertitude des récoltes & les besoins de la vie les tiennent dans une activité continuelle , & les obligent à chercher des ressources dans l'industrie. Cette activité engage les uns dans le commerce, les autres dans les manufactures ; un travail constant & opiniâtre , force la terre la plus ingrate à devenir fertile : les arts se perfectionnent , les forces des Etats se développent , & prennent une consistance qu'on ignore dans les climats , où la nature présente aux hommes toutes les commodités qu'elle n'ac-

corde ailletrs qu'à force de travaux (1).

On ne peut pas dire que le culte re-
flue en rien sur la conduite ou les mœurs

(1) Les Indiens orientaux sont , en général ,
ce qu'ils ont toujours été : ils ont leurs ma-
nières de vivre , leurs richesses , leurs besoins ,
qui ne ressemblent en rien aux nôtres. Ils vont
presque nus ; le peu qu'il leur faut d'habille-
mens , le pays le leur fournit à peu de frais ;
leurs alimens ne sont pas les nôtres ; ils ne
s'y accoutumeroient pas : ils ne sont curieux
que des métaux que nous leur portons. Ainsi
l'or , que l'on a tant de peine à tirer des mines
de l'Amérique , passe par les mains des Euro-
péens , pour aller se perdre aux Indes orien-
tales , d'où il ne sort plus. Les Naturels de ce
pays savent que l'or est le premier signe ré-
présentatif des richesses ; ils en accumulent
autant qu'ils peuvent , & il est très-probable
qu'ils l'enfouissent , pour le soustraire à l'avidité
du Despote , ou des Ministres , qui ne le laisse-
roient pas long-temps entre les mains de l'ou-
vrier industriel , ou de l'heureux Négociant ;
ce précieux métal retourne à la terre , d'où il
est sorti. Ce doit être la pratique commune
des Indiens ; sans cela , que deviendrait cette
quantité énorme d'or , que les Européens n'ont

ligieux, ou l'idolâtrie du Tonquin, n'in-
de ceux qui la professent : ils y sont at-

cessé d'y porter depuis tant de siècles : l'or
devroit être plus commun dans l'Inde, que le
cuivre ne l'est en Europe ; car dans aucun
temps, on n'a acquis ses diamans, ses toiles,
ses soies & ses autres marchandises qu'à prix
d'argent, dont rien n'a reflué en Europe, que
par des aventures si rares, qu'elles doivent
être comptées pour rien. Mais toujours la ty-
rannie, & la méfiance ont porté à cacher l'or
& l'argent dans la terre. Dans les pays, tels
qu'Alger, où le despotisme est toujours fu-
rieux, il est d'usage que chaque père de fa-
mille ait un trésor en terre. Dans les temps
de troubles, lorsque l'agitation de l'Etat rend
les Propriétaires inquiets sur leurs possessions,
ils s'attachent à rassembler le plus qu'ils peu-
vent d'espèces d'or & d'argent, & ils les en-
fouissent : c'est ce qui est arrivé, en France,
lors de l'invasion des Anglois, sous Charles VI;
pendant les horreurs de la ligue, & même
dans le temps du système de Law, lorsque l'on
étoit forcé de porter son argent aux Hôtels
des monnoies, pour le changer contre des bil-
lets de banque.

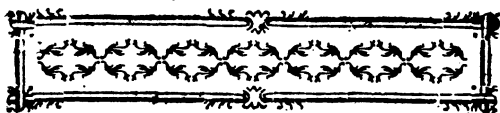
attachés, plus par habitude, que par sentiment (1); elle ne leur présente rien qui fasse naître en eux des espérances pour l'avenir, elle ne leur donne l'exemple d'aucune vertu; elle les abandonne aux inclinations de la nature; & cependant le peuple est bon & censé. S'il étoit plus instruit, s'il étoit gouverné par des Princes plus humains, il se perfectionneroit bientôt; l'exercice des vertus les plus utiles à la société ne lui coûteroit rien. On en jugera par la conduite de la partie de la Nation qui a embrassé le Christianisme. On sera étonné du changement merveilleux qu'a opéré en elle la morale évangélique : c'est ce que nous

(1) Cela ne peut pas être autrement, les mauvais Génies y ont seuls des autels & des sacrifices qu'ils ne doivent qu'à la crainte. On n'attend d'eux aucune faveur; mais on les redoute, parce qu'on leur croit le pouvoir de nuire, & on s'efforce de les apaiser. Le Despote est la représentation au vrai de ces Divinités.

allons développer avec quelque étendue , en parlant de l'établissement des Missions Chrétiennes au Tonquin , & des révolutions auxquelles elles ont été exposées, Nous aurons plus d'une occasion de donner de nouvelles connoissances sur le génie & le caractère de la nation Tonquinoise, sur son inclination au bien , son courage & ses ressources, si elle étoit éclairée par les lumières de la Religion, & secondée par un Gouvernement plus instruit sur ses véritables intérêts.



DE



DE L'ÉTAT
DES
MISSIONS CHRÉTIENNES (1)
DANS LE ROYAUME
DU TONQUIN.



CHAPITRE PREMIER.

Entrée des Missionnaires Jésuites au Tonquin ; leurs succès à la Cour ; cause de leur première disgrâce.

LES Missionnaires Chrétiens pénétrèrent au Tonquin , au commencement du dix-septième siècle : ils y furent amenés

(1) Les détails dans lesquels nous allons entrer sur l'état des Missions Chrétiennes au Tonquin , doivent être regardés comme une suite nécessaire de l'Histoire civile & politi-

Partie II.

F

de Macao , ville de la Chine , par des Marchands Portugais, dans le temps que tous les étrangers eurent ordre de quitter le Japon , & que la Religion Chrétienne y fut proscrite. Mais comme ils ne fa-voient pas la langue du pays , ils n'y firent aucun progrès , & ils retournèrent à Macao , où les Jésuites avoient une Maison depuis trente ou quarante ans. Le P. Baldinoti , Jésuite , étoit resté seul de sa Compagnie , avec les Portugais , qui essayoient d'établir un commerce réglé avec les Tonquinois : il obtint de ses Supérieurs d'avoir pour associé , dans

que de ce Royaume : ils acheveront la peinture des usages & des mœurs de cette Nation , de la forme de son Gouvernement , des variations qu'il a éprouvées depuis plus d'un siècle ; ils rendront notre ouvrage d'autant plus intéressant , qu'ils contribueront à donner une idée juste & vraie d'un peuple peu connu jusqu'à présent , qui cependant est très-nombreux & assez puissant pour tenir un rang distingué , non-seulement dans l'Histoire de l'Asie , mais même dans celle du monde.

les travaux apostoliques , le P. Alexandre de Rhodes, qui ayant déjà exercé son zèle dans les Missions de la Cochinchine , pendant près de deux ans , favoit, par ce moyen , la langue du Tonquin , & étoit plus en état qu'aucun autre Missionnaire d'y annoncer l'Evangile. Il y arriva en 1627 , & débarqua au port de Choaban , dans la province de Sin-ou. Il avoit fait la traversée sur un vaisseau Portugais , chargé de marchandises d'Europe , qui attirèrent une multitude de curieux. Il crut l'instant favorable pour se faire connoître , & il n'hésita point de donner les premières idées de la Religion de Jésus-Christ , à ce peuple qui lui parut docile & bon : il prétend que dans l'espace de deux jours qu'il resta dans ce port , il fut assez heureux pour faire quelques conversions : c'est pour cela que tous les Missionnaires s'accordent à le regarder comme celui qui a fait leur premier établissement au Tonquin.

Le Chova régnant étoit pour lors oc-

F ij

cupé à une guerre contre la Cochinchine, qui, suivant l'usage, ne fut pas de longue durée, & se termina en moins de deux mois, quoique l'appareil en fût grand : l'armée de terre étoit de cent vingt mille hommes, soutenus par une flotte de cinq cents, tant galères, que grandes barques de transport.

Le Roi, à son retour dans la capitale, reçut les complimens du Missionnaire avec bonté, & s'occupa beaucoup d'une horloge à roue, & d'un sable qu'il lui présenta, ainsi que d'un livre d'Astronomie, imprimé en langue Chinoise. Le P. de Rhodes profita de la circonstance, pour parler au Roi de l'Être suprême, qui dirige le cours des astres. Le présent & l'explication plurent également au Prince, qui fit l'honneur au Missionnaire de l'admettre à sa table. Peu de jours après, il le fit appeler de nouveau à la Cour, pour apprendre de lui l'usage de l'horloge à roue, & du sable. Le P. de Rhodes monta l'horloge, & fit sonner les heures;

en même temps il tourna le sable , & dit au Roi que l'horloge recommenceroit à sonner , aussi-tôt que tout le sable auroit coulé ; ce qui arriva effectivement , & causa la plus grande admiration au Roi & à toute la Cour. On peut juger de là, combien les arts de l'Europe étoient inconnus dans ce pays. Cette petite expérience , toute simple qu'elle étoit , mit le P. de Rhodes dans la plus haute considération. On bâtit pour lui une maison dans la capitale , où il fit venir d'autres Missionnaires Jésuites , sous prétexte de leur habileté dans les sciences Mathématiques : ils furent également présentés au Chova , qui prenoit tant de plaisir à leur conversation , & à s'entretenir avec eux de divers objets, ayant rapport aux Sciences cultivées en Europe , qu'il les avoit continuellement auprès de sa personne. On prétend que des raisons d'intérêt l'engageoient à les favoriser : il espéroit d'obtenir , par leur crédit , le secours des Portugais contre le Chova , ou Géné-

ral, alors établi dans la Cochinchine.

Ainsi la Mission du Tonquin commença par s'établir dans la paix, & eut d'abord d'assez grands succès. On venoit en foule aux instructions des nouveaux Prédicateurs de l'Evangile : le peuple, les Lettrés, les Mandarins, les Officiers des troupes, les Grands du Royaume, les Princes même & les femmes de la Cour, goûtèrent en assez grand nombre les vérités de la Religion Chrétienne, & l'embrasèrent solennellement.

Les mœurs de ces nouveaux Chrétiens devinrent la censure de celle des Idolâtres, & excitèrent leur jalousie : l'imposture & un faux zèle pour l'ancien culte du pays, ne tardèrent pas d'exciter les persécutions ; on calomnia les Néophytes & les Missionnaires ; on rendit leur fidélité suspecte au Roi & à ses Ministres : ce Prince n'avoit point accordé une permission expresse d'annoncer l'Evangile ; mais gagné par les talens des Missionnaires, par la régularité de leur

conduite, & plus encore, par le compte qu'on lui rendoit de la sagesse de la doctrine qu'ils enseignoient, il les laissoit agir avec une sorte de liberté qui équivaloit à une permission.

Mais on représenta au Prince, que la Religion nouvelle défendant la pluralité des femmes, elle étoit nuisible à l'Etat & au Souverain, en ce qu'elle empêchoit la multiplication des sujets, & qu'elle tendoit à diminuer de beaucoup le produit des impôts : plusieurs personnes de marque moururent peu après leur baptême ; on attribua ces morts inopinées à la vengeance des Dieux du pays, que l'on n'y considère que comme mal-faisans.

Un événement auquel les Missionnaires ni leurs Profélites, n'avoient aucune part, ébranla, jusques dans ses fondemens, l'Eglise naissante du Tonquin. Une nouvelle guerre s'éleva entre ce Royaume & la Cochinchine, dans laquelle les Cochinchinois, quoique inférieurs en

nombre, eurent d'abord le dessus, parce qu'ils sont meilleurs soldats & plus braves que les Tonquinois : ils furent ensuite repoussés jusqu'au delà de leurs frontières. Mais au moment où les Tonquinois, ayant assiégé une des places frontières fortifiées de leurs ennemis, étoient sur le point de s'en rendre maîtres, les Cochinchinois, pour dernière ressource, s'avisèrent de donner des habits Portugais à la première ligne de leurs troupes. Il n'en fallut pas davantage pour épouvanter les Tonquinois, qui avoient alors la plus grande idée de la valeur des Européens ; ils cessèrent leurs attaques, & se retirèrent chez eux, avec la plus grande précipitation. Le Chova, instruit de cette déroute, fut persuadé que les Portugais, qui avoient refusé de lui donner du secours contre le Roi de la Cochinchine, leur allié, avoient pris les armes en sa faveur ; ce qui l'irrita au point qu'il retira ses bontés aux Missionnaires, & donna quelque attention aux calomnies qu'on répandoit contre eux.

Ils s'apperçurent bientôt du refroidissement du Roi ; ils firent des efforts pour regagner sa confiance par des présents & des services : mais le respect humain , la crainte du plus grand nombre de ses sujets absolument soulevés contre la nouvelle doctrine , lui fit défendre la Religion Chrétienne , d'abord sous des peines très-légères : il se contenta de faire mettre aux arrêts les Missionnaires. Ce fut pendant cette espèce de prison qu'ils composèrent pour les nouveaux Fideles , les meilleurs livres qui soient encore aujourd'hui entre les mains de leurs descendants.

Les vaisseaux Portugais étant arrivés pendant ce temps, on y fit conduire les Jésuites Missionnaires , sous bonne escorte , & ils furent renvoyés à Macao. Ces Pères avoient déjà formé des Catéchistes, qu'ils avoient distribués avec beaucoup d'ordre dans tout le Royaume : quelques-uns même s'étoient attachés à la Foi Chrétienne, au point de lui avoir sacrifié

leur vie ; car des Mandarins idolâtres , sous de fausses accusations , en avoient fait périr plusieurs dans les supplices.

Jusqu'alors , cette mission avoit joui d'une paix domestique , que rien n'avoit altérée : il n'y avoit point d'autres ouvriers Evangéliques que des Pères de la Société de Jésus , auxquels on n'a jamais reproché de ne pas agir de concert les uns avec les autres : on ne connoissoit dans ce Royaume , ni Evêques , ni Vicaires-Apostoliques. Les Jésuites en avoient sans doute reçu les pouvoirs immédiatement du Saint Siège , ou ils les exerçoient au nom des Evêques de Macao , ou de Goa. Ce que l'on peut assurer , d'après le témoignage des Chrétiens & des Catéchistes du Tonquin , c'est qu'avant l'arrivée des Religieux des autres Ordres , ou des Missionnaires séculiers , la Chrétienté du Tonquin étoit de deux à trois cent mille ames , nombre qui n'a rien d'étonnant, pour un pays aussi peuplé.

CHAPITRE II.

Vicaires-Apostoliques envoyés au Tonquin; sous quel titre ils s'y présentent; partage de leur Jurisdiction; ordre observé dans leur Maison; Edit de 1712 contre la Religion Chrétienne, & persécution; Les Vicaires-Apostoliques ont ordre de quitter le Tonquin; comment l'un d'eux est déterminé à y rester; la Nation s'intéresse pour eux.

LES choses étoient en cet état, lorsque le zèle de Louis XIV, pour la propagation de la Foi & la gloire de sa Couronne, le détermina à prendre des arrangemens avec le Souverain Pontife, pour envoyer, de concert avec lui, à la Chine & à Siam, des Vicaires-Apostoliques tirés du Séminaire des Missions Étrangères de Paris, qui auroient Jurisdiction sur les Chrétiens des Royaumes voisins.

M. Didier, Prêtre de ce Séminaire, arriva le premier, au Tonquin, avec la qualité de Vicaire général du Vicaire-Apostolique de Siam. Il fut bien reçu par les Catéchistes formés par les Jésuites : ces Pères même lui procurèrent la connoissance d'un Chrétien établi dans la ville Royale, qui pouvoit lui faciliter les moyens de réussir dans son entreprise. Il se conduisit de façon à gagner la confiance & l'amitié des Tonquinois : il donna aux Catéchistes la première connoissance des lettres latines, & leur apprit à lire cette langue : il les instruisit, & en disposa quelques-uns à recevoir les saints Ordres de la main de l'Evêque, Vicaire - Apostolique, qui arriva peu après. Les Catéchistes se soumirent à sa Jurisdiction, ainsi que la plus grande partie des Chrétiens qu'ils gouvernoient.

La tranquillité dont jouissoit la Mission, engagea les Jésuites Portugais à rentrer au Tonquin : ils trouvèrent mauvais que d'autres ouvriers Evangéliques

se fussent emparés du gouvernement spirituel qu'ils avoient établi les premiers : ils appelèrent au Saint Siège de l'entreprise faite sur leurs droits , & protestèrent de nullité, contre tout ce que pourroient tenter , à leur préjudice , les Vicaires-Apostoliques François, qui, sans écouter les protestations , firent venir des Dominicains des isles Manilles, pour les employer à la Mission , dont ils se regardoient comme les seuls Chefs autorisés. Cette conduite ferme , mit tant de division entr'eux & les Jésuites , que ceux-ci reçurent ordre du Pape de sortir du Tonquin , jusqu'à ce que l'on eût prononcé à Rome sur leurs prétentions.

Pour concilier les différens intérêts , Louis XIV fit quelques instances auprès du Pape , afin que la Mission du Tonquin fût accordée aux Jésuites François, de préférence aux Portugais , qui seuls l'avoient occupée jusqu'alors , sans cependant les en exclure : l'intention du

Roi étoit aussi , que les Vicaires-Apostoliques fussent François : il comptoit que , par ce moyen , les Ecclésiastiques du Séminaire des Missions Etrangères & les Jésuites ayant pour Supérieur un Prélat de leur Nation , ils vivoient d'accord ensemble , reconnoïtroient unanimement sa Jurisdiction , & travailleroient de concert à la propagation de la Foi.

Les choses prirent en conséquence une nouvelle forme : un vaisseau François passa de la côte de Coromandel au Tonquin ; il étoit chargé de présens pour le Roi , auquel ils furent présentés par les Vicaires-Apostoliques , qui prirent , dans cette occasion , le titre de Directeurs du Comptoir des François : ils obtinrent la permission de bâtir une maison dans la capitale de la province du Midi , & tous les ans ils alloient à la Cour rendre leurs hommages au Souverain , & lui offrir de nouveaux présens. Le secret de leur destination ne fut pas long-temps

ignoré ; on fut , à n'en pouvoir douter , qu'ils étoient Chefs & Supérieurs de la Mission Chrétienne établie dans le Royaume ; mais les présens qu'ils continuoient de faire au Choua & aux principaux Seigneurs de la Cour , les y firent long-temps recevoir , sous le titre de Oû-Ta'i , ou de Directeurs des Comptoirs (1).

(1) A la Chine , au Tonquin , chez le Mogol , dans la Tartarie , les Princes sont volontiers tolérans , parce qu'ils croient toutes les Religions indifférentes ; ce n'est que comme nouveauté , dans le Gouvernement , qu'ils craignent l'établissement d'une autre Religion. D'abord ils souffrent des étrangers , dont la conduite & la doctrine ne leur donnent aucuns soupçons ; ils ne font attention qu'à leurs talens. Mais dès qu'ils ont des succès & des partisans assez nombreux pour donner de l'ombrage aux Ministres , les motifs qui les avoient fait tolérer , s'évanouissent. Le Despote craint , avec raison , le moindre trouble qui peut le renverser , il proscriit la doctrine nouvelle , & ceux qui

Les affaires de l'Europe ne permirent pas au Roi de France de continuer ses soins & sa protection à cet établissement. On n'envoya plus de vaisseaux François au Tonquin ; les Missionnaires ne conservèrent leur correspondance que par le moyen des Anglois & des Hollandois, qui faisoient quelque commerce dans le pays ; ils persuadèrent, pendant long-temps, aux Ministres, que les guerres que le Roi avoit à soutenir en Europe, l'empêchoient d'envoyer des vaisseaux aux Indes orientales.

Les deux Vicaires-Apostoliques habitoient ensemble la maison qu'ils avoient fait bâtir dans la capitale de la province du Midi. C'est - là qu'ils partagèrent

l'annoncent. Le comble du malheur, dans ces circonstances, sont les disputes entre les Missionnaires. On a éprouvé, sur-tout à la Chine, combien on nuisoit à l'avancement & au soutien de la Religion, en ne convenant pas de la manière dont les nouveaux Chrétiens devoient en observer les préceptes.

leur Jurisdiction, & qu'ils firent, relativement aux intérêts de la Religion, la division du Tonquin, en deux Vicariats, séparés par le grand fleuve du Royaume, dont l'un s'étendoit sur toute la partie orientale, & l'autre sur l'occidentale; de sorte que les bords du fleuve de chaque côté en étoient les bornes, ainsi que celles des deux Juridictions.

Ces Prélats jouissoient d'une assez grande liberté dans l'intérieur de leurs Maisons; mais ils en avoient peu au dehors: ils savoient que toutes leurs démarches étoient observées. Les Chrétiens & les Catéchistes de toutes les provinces du Royaume, qui avoient à les consulter, venoient les trouver à leur résidence; & comme la ville qu'ils habitoient est très-peuplée & d'un grand commerce, ils n'étoient pas soupçonnés de venir pour les affaires de la Religion: les Chrétiens passaient le jour dans la ville où ils avoient leur logement; la nuit ils venoient chez les Evêques, qui exerçoient alors leur

ministère. Leur maison étoit vaste , les jardins étoient spacieux ; ils avoient apporté de grandes sommes de France , les Néophites , qui la plupart étoient riches , faisoient des aumônes considérables ; ce qui les mettoit en état d'élever une nombreuse jeunesse , dont ils formoient des Catéchistes , & des Prêtres choisis , parmi les Catéchistes les plus zélés & les mieux instruits : cette famille étoit composée de plus de soixante personnes. Si les Vicaires-Apostoliques faisoient quelques courses relatives à leur état , ce n'étoit que dans leurs bateaux , & toujours au risque d'être découverts , & soumis à la rigueur des loix. Car leur qualité publique de Directeurs des Comptoirs n'empêchoit pas alors qu'ils ne fussent persécutés , & souvent mis en prison ; ce qui ne doit pas étonner , puisque l'on traitoit de même les Chefs des comptoirs Anglois & Hollandois , qui ne prenoient aucun intérêt aux Missions. Cette égalité de traitement les unissoit aux Evê-

ques François , auxquels ils ont rendu beaucoup de services en différentes occasions.

Un Apostat , nommé Léon , les accusa de conspiration contre l'Etat , disant qu'ils projettoient une révolution ; que les Prêtres Tonquinois leur serviroient de Capitaines , & les Chrétiens de Soldats. Les Evêques furent arrêtés ; on donna la question à leurs Catéchistes ; ils la souffrirent courageusement. Un d'eux , nommé Marc , qui fut depuis ordonné Prêtre , vivoit encore en 1738. Le lendemain , le délateur alla rétracter son accusation , malgré le danger auquel il s'exposoit par cette contradiction avec lui-même. Le Mandarin irrité , & qui soupçonnoit qu'il avoit été gagné , se préparoit à lui faire donner la torture la plus cruelle , avec des focs de charrue rougis au feu , que l'on applique aux parties naturelles ; mais par un bonheur inespéré , ce même Mandarin , ennemi de la Religion Chrétienne , fut révo-

qué, dans la nuit qui précéda le jour où il devoit faire cette exécution. Son successeur assoupit cette affaire, l'une des plus dangereuses qui ait été suscitée contre la Mission.

Le Vicaire-Apostolique de la partie orientale du Tonquin étant mort, le Pape lui donna pour successeur un Dominicain Espagnol, homme de mérite, très-zélé pour son état, qui mit beaucoup d'ordre dans la Mission des Pères de son Ordre, auquel il étoit fort attaché. Pendant son gouvernement, deux Franciscains Espagnols vinrent travailler aux Missions du Tonquin; on leur donna un district dans la partie orientale. On ne sait pas ce qui les obligea à contracter des dettes; mais l'un d'eux étant allé faire une quête aux Manilles pour les payer, & ayant envoyé à son compagnon l'argent nécessaire, celui-ci ne les eut pas plutôt acquittées, qu'il fut tué par des voleurs: l'autre ne reparut pas, & le district de ces Franciscains fut donné

à des Petits-Augustins Italiens , envoyés par la Congrégation de la Propagande , qui y travaillent encore.

Le Prélat Dominicain étant mort, eut pour successeur M. de Nice , Napolitain , fort attaché à la Propagande , partisan déclaré des Missionnaires François ; par cette raison , peu aimé des Italiens & des Portugais de son Ordre. Cet homme , d'une santé vigoureuse , mourut avancé en âge , empoisonné par des fruits achetés au marché par ses domestiques , dans le temps des fêtes du nouvel an. Ce crime est un de ceux que les Tonquinois idolâtres commettent avec d'autant plus d'inclination , qu'ils regardent son succès comme une source de bonheur pour eux (1).

Le Vicariat Apostolique de la partie occidentale du Tonquin , a toujours été gouverné par des Evêques François , tirés du Séminaire des Missions Etran-

(1) Voyez le Chap. V de la première Partie.

gères. On peut dire qu'ils se sont maintenus dans cet état par leur constance & leur zèle seul. Comme il ne venoit point de vaisseaux de leur nation au Tonquin, il étoit difficile qu'ils soutinssent à la Cour la qualité de Directeurs des Comptoirs François ; plus difficile encore qu'ils y conservassent leur crédit à force de présens , qu'ils étoient dans l'habitude de faire au Roi , à ses principaux Officiers , à ses femmes : il leur fut impossible de les satisfaire tous. Il y eut des mécontents ; & quelques uns des Seigneurs qui avoient été négligés dans la distribution, représentèrent fortement au Roi que les François n'étoient pas des Marchands ; mais les Chefs de la Religion Chrétienne. On n'avoit à la Cour aucune preuve convaincante de cette accusation ; mais le Chova régnant alors , très-attaché au culte des Idoles , auquel on avoit représenté les Chrétiens comme des sujets dangereux , résolut , avec son Conseil , de faire arrêter

les François lorsqu'ils viendroient , selon leur coutume , à la ville Royale. Il y eut en conséquence un Edit rendu , par lequel il étoit défendu aux étrangers , sous peine de la vie , de prêcher la Religion Chrétienne dans le Royaume , & aux sujets de la professer , sous d'autres peines spécifiées. Tout cela se passoit en 1712.

Quelque secretaire qu'eût été la délibération de la Cour , M. de Basilée , Vicaire-Apostolique François , en fut averti ; mais il ne prit aucune précaution pour en éviter l'effet ; ainsi lorsqu'il y pensoit le moins , il fut arrêté & renfermé avec son Collègue. En même temps le Gouverneur de la province fit investir leur maison par ses soldats ; ce qui n'empêcha pas que les Catéchistes ne trouvassent le moyen d'enlever l'or & l'argent qui étoit chez eux , les meubles d'autel , & tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Ainsi l'avidité du Gouverneur fut frustrée en partie , & les Ministres

ne trouvèrent aucune preuve de conviction à opposer aux Evêques François. Cependant on leur signifia, de la part du Roi, qu'ils eussent à sortir de ses Etats. On leur rendit leurs livres, la plupart de leurs effets saisis; il fut même dit, qu'on leur rembourseroit le prix des fonds qu'ils avoient acquis, & on leur donna le temps nécessaire pour se préparer à leur départ. Ils achetèrent une de ces grandes barques Tonquinoises, qui peuvent servir à de courtes navigations sur mer. Ils se dispoisoient en effet à partir pour Siam, où l'on peut aller dans un trajet de quinze jours; & comme on ne doutoit pas qu'ils ne se soumissent aux ordres du Roi, on leur avoit laissé la liberté de recevoir les adieux des personnes qui leur étoient attachées, & qui toutes témoignèrent le plus grand regret de les perdre.

Ces Vicaires-Apostoliques avoient établi au Tonquin différentes Communautés de Religieuses, sous le nom de Filles de

de la Croix. On ne dit pas si elles faisoient quelques vœux solennels : mais une de ces Filles , Supérieure d'une des Communautés , venant faire ses adieux aux Vicaires-Apostoliques , leur proposa le projet qu'elle avoit formé de les retenir au Tonquin , malgré les ordres du Roi , & la manière de l'exécuter. M. de Basilée & M. d'Auren en délibérèrent mûrement, & voyant combien ce projet étoit utile à la chrétienté du pays , ils le regardèrent comme inspiré à cette Fille vertueuse , & résolurent en conséquence de s'y conformer. Ils convinrent seulement que M. d'Auren , alors âgé de plus de quatre-vingts ans, passeroit à Siam avec quelques-uns de ses gens ; ce qu'il fit , sur un navire Anglois , qui , venant de Madras , avoit échoué sur les côtes du Tonquin. Quant à M. de Basilée, qui avoit avec lui un Prêtre du Séminaire des Missions étrangères, nommé M. Guizain, il se confia entièrement à la conduite de la Supérieure des Filles de la Croix, qui

Partie II.

G

fit charger un grand bateau de tous les effets , livres & meubles d'autel , appartenans à la Mission Françoisse , & ensuite couvrit le tout de riz. Le Vicaire-Apostolique se retira dans l'intérieur du bateau , abandonnant sa vie & celle de ses conducteurs , aux soins de la Providence.

Le bateau sortit heureusement du port avec un vent favorable. Il y a un trajet de mer de la province du Midi à celle de Nghéam , où ils se retiroient , & au milieu de ce trajet , une douane rigoureuse , où la coutume des Commis. est d'examiner , avec la sonde , s'il n'y a point dans les bateaux d'autres marchandises cachées sous celles que l'on déclare : ils demandèrent de quoi étoit chargé le bateau , la Religieuse répondit avec fermeté , qu'il l'étoit de riz : les Douaniers le laissèrent passer sans l'examiner davantage. La vie des Missionnaires couroit de grands risques dans cette circonstance ; aussi M. de Basilée qui étoit vêtu de blanc , suivant l'usage du pays ,

étoit déterminé à se livrer aux Infidèles, au péril de perdre la tête.

Cette difficulté, heureusement franchie, le bateau entra dans la province intérieure; l'Evêque & ses gens se retirèrent dans un village peuplé de Chrétiens, où les Prêtres & les Catéchistes du pays lui avoient ménagé une retraite. On peut dire que cet événement fut très-favorable à l'exercice des fonctions de son ministère; il ne fut plus obligé de rester attaché au même endroit comme auparavant; & dans la suite, n'étant pas observé comme personne publique, sous le titre de Directeur de Comptoir, il alla librement dans tout le Royaume, par-tout où son zèle & le besoin des Chrétiens l'appeloient. Il est vrai que toutes les courses de ce genre sont secrètes, & ne réussissent qu'autant qu'elles sont favorisées par les gens du pays, qui se prêtent volontiers à cacher les entreprises des Missionnaires, quand

aucun intérêt particulier ne les engage à les déférer aux Mandarins.

Les persécutions auxquelles ils sont exposés de temps en temps, semblent inspirer plus d'intérêt pour eux au gros de la Nation. Tout ce qu'elle voit des mœurs & des actions des Chrétiens, ne peut que l'édifier ; elle ne soupçonne rien de dangereux dans leurs prétentions ; aussi, peu s'en faut qu'elle ne les regarde tous comme des personnes particulièrement favorisées du ciel. Une disette générale, dont le Royaume fut affligé peu après l'Edit de 1712, qui en bannissoit les Chrétiens, fit dire, par-tout, que c'étoit un châtiment du Dieu du ciel, qui punissoit le Royaume, toutes les fois que l'on persécutoit les Chrétiens ; idée qui procure du repos aux Néophytes, dès qu'elle prend quelque consistance dans l'esprit de la Nation.



CHAPITRE III.

Récompenses accordées aux Délateurs des Chrétiens ; sous quelle dénomination la Religion Chrétienne est proscrite au Tonquin ; persécutions passagères ; suites de l'Edit de 1722 ; Missionnaires & Chrétiens arrêtés & condamnés au dernier supplice ; leur exécution ; autres peines infligées aux Chrétiens ; prison des éléphants.

CE que l'Edit de 1712, qui bannissoit la Religion Chrétienne du Tonquin, portoit de plus funeste à la Mission, c'est que les Chrétiens dénoncés, étoient obligés de payer par tête soixante taëls (1) aux Délateurs, récompense qui ne pou-

(1) Taël en Portugais, ou Léam en Chinois ; pièce qui revient à quatre livres deux sols deux deniers de notre monnoie, suivant l'estimation du P. le Comte.

voit que rendre très-attentifs les Tonquinois idolâtres, naturellement avides & intéressés, à observer les démarches de tous ceux qu'ils pouvoient soupçonner d'être Chrétiens, & à trouver des preuves convaincantes de leur créance. On prétend que cet Edit fut rendu sur les instances de la mère du Roi, femme fort attachée au culte des Idoles, & à la sollicitation de différens Mandarins, qui espéroient profiter de la confiscation des biens des Chrétiens. Le Gouverneur de la province du Midi, & le premier Mandarin de la ville de Hien, y contribuèrent beaucoup. Le premier devoit sept cents taëls aux Vicaires-Apostoliques, & se trouva quitte de la dette en les dénonçant : le second obtint la confiscation de la maison, des étangs & jardins qu'ils avoient à Hien, pour récompense de la charge qui lui avoit été donnée de les faire conduire hors du Royaume. Dans les différens Edits, qui se renouveloient de temps en temps

contre la Religion , les Vicaires-Apostoliques n'y avoient jamais été compris nommément ; dans celui-ci , ils furent désignés expressément , & la persécution fut plus cruelle qu'elle ne l'avoit été depuis long-temps. Plusieurs Catéchistes furent arrêtés & punis de divers supplices, tels que la houpade , & les coups de masses de bois sur les genoux ; quelques-uns même furent condamnés à une prison perpétuelle , peine qui seroit plus cruelle que la mort , si l'on n'avoit l'espérance de gagner les Mandarins à force d'argent , & d'être mis en liberté par ce moyen.

Tous les Edits qui ont pros crit le Christianisme au Tonquin , ne l'ont jamais désigné comme la loi de Dieu , ou du Maître du Ciel ; ils ne l'ont défendu que sous le nom de loi *Hoalang* , ou Religion Portugaise ; distinction que les Mandarins savent faire adroitement , quand ils ont dessein de favoriser quelque Chrétien. C'est ce dont l'un d'eux

donna une' preuve remarquable , peu après l'Edit dont nous venons de parler. Une Dame fort riche , ayant assemblé plus de deux cents Chrétiens , pour accompagner le corps de sa mère au lieu de sa sépulture , le Chef de l'Aldée alla aussi-tôt la dénoncer au Gouverneur de la province , comme ayant embrassé & suivant la loi *Hoalang* , que le Roi venoit de défendre. Cette Dame fut citée au Tribunal , & répondit qu'on ne prouveroit jamais qu'elle eût suivi d'autre loi que celle du Dieu du Ciel : le Gouverneur se contenta de cette réponse , & fit donner la houpade à l'accusateur , qui ne pouvoit donner aucune preuve que l'accusée eût embrassé la loi *Hoalang*. Mais la plupart des Mandarins ne reçoivent pas cette distinction , qu'ils regardent comme une subtilité dont on se sert , pour éluder l'Edit du Roi. Il y a grande apparence que le Gouverneur , dans la circonstance dont nous parlons , avoit été gagné secrètement. Les ri-

chesses si puissantes par-tout ailleurs , ne le sont pas moins au Tonquin.

Malgré tous ces adoucissmens , on ne peut pas dire que la Religion Chrétienne ait jamais été ouvertement tolérée au Tonquin. Quelques Princes, plus éclairés que les autres, qui aimoient les arts, & qui trouvoient, dans la plupart des Missionnaires, des connoissances qu'ils auroient inutilement cherchées dans leurs sujets, l'ont favorisée, en considération du mérite personnel de ceux qui l'annonçoient, & des choses rares & curieuses qu'ils apportoitent de l'Europe, dont ils faisoient présent au Roi & aux Grands de sa Cour. Mais les Vicaires-Apostoliques eux-mêmes n'ont jamais été soufferts qu'à titre de Directeurs, ou de Facteurs des Compagnies du commerce François. On n'igneroit pas quelle étoit leur véritable destination, & on les toléroit, parce que dans des momens de tranquillité & de lumière, on rendoit justice à la perfection

de la morale Chrétienne , & aux avantages qui en résultent pour la société.

Mais cet état de paix n'a jamais été constant ; les changemens de regnes ont presque toujours été funestes à la Chrétienté du Tonquin. En 1722, la persécution devint générale ; les Eglises furent abattues, les Catéchistes maltraités ; les Missionnaires obligés de fuir & de se cacher dans les forêts ; on força tous ceux que l'on soupçonna d'être Chrétiens , d'adorer les Idoles. Le Vicaire-Apostolique, que l'on vouloit arrêter , n'échappa aux satellites qui le poursuivoient , que par un moyen assez singulier : il étoit retiré chez un Chrétien , lorsqu'on l'avertit que des soldats venoient s'emparer de sa personne : sur le champ , il ordonna au Néophyte de mettre le feu à la maison ; le Prélat fut obéi , & il s'échappa à la faveur du tumulte que causa l'incendie.

Heureusement ces sortes de persécutions durent peu ; elles ressemblent

aux ouragans qui ravagent , par intervalles , les campagnes dans ce pays , & qui sont suivis d'un calme de quelques années. Le zèle des Missionnaires leur fait imaginer mille moyens de rentrer au Tonquin , & d'avoir une sorte de permission d'y rester. La religion envers les morts leur a servi quelquefois de prétexte : les Chinois qu'ils gagnent par argent , les secondent. Un Missionnaire Jésuite , par le crédit du Vice-Roi, de la province de Canton , & par ses présens , obtint du Roi la permission d'entretenir un gardien auprès du tombeau d'un Missionnaire, autrefois enterré avec une sorte de considération, par ordre même du Prince : ce n'étoit que pour assurer une retraite à un Missionnaire, qui pouvoit alors rester dans le pays, sans être inquiété, soutenir la foi des Chrétiens du canton qu'ils habitoient , & ménager les occasions d'en attirer d'autres. Mais le moindre prétexte, le plus léger intérêt, la dénonciation même d'une personne infâme suffisent pour

renverser tous ces projets , & renouveler la persécution. Celle de 1722 fut suscitée par une fille débauchée , qui entretenoit un jeune Chrétien , fils d'un riche Marchand. Le Missionnaire gagna sur ce jeune homme qu'il renverroit sa concubine : celle-ci alla accuser le Père d'avoir chez lui des marchandises de contrebande. On y fit la visite, on y trouva non-seulement les marchandises défendues, mais des meubles d'autel & d'autres effets propres aux Chrétiens. La confiscation parut plus avantageuse au Mandarin , que les offres qu'on pouvoit lui faire d'ailleurs. Il dénonça les Chrétiens , dont il exagéra le nombre & la puissance , ainsi que le danger de leur correspondance avec les Européens. Il n'en fallut pas davantage pour épouvanter la Cour , & déterminer le Roi à rendre un Edit funeste aux progrès de la Religion Chrétienne.

Cet Edit eut les suites les plus fatales. La plupart des Missionnaires Européens

furent obligés de quitter le Royaume : ceux qui y restèrent , n'échappèrent aux recherches des Satellites envoyés contre eux , que par le zèle & l'industrie des Chrétiens Tonquinois.

La petite ville de Késat , toute composée de Chrétiens , fut investie par ordre du Roi avec le plus grand secret , & quoiqu'il y eût alors des Missionnaires & quantité de meubles servant aux mystères & aux cérémonies de la Religion , que l'on n'avoit pas eu le temps de cacher , cependant il n'y eut ni Missionnaires arrêtés , ni aucun de ces meubles découverts : les Chrétiens eurent assez d'adresse , pour les faire passer d'une maison à une autre , & pour les soustraire à la rigueur de la perquisition.

Toute la violence de l'orage éclata sur deux Jésuites Missionnaires & quelques Chrétiens , arrêtés avec eux , dans une de leurs Maisons , située sur les frontières du Tonquin & de la Chine , où ils se croyoient en sûreté , attendu que

cet endroit étoit limitrophe , & qu'il n'étoit pas déterminé à quel Royaume il appartenoit.

Le Mandarin d'armes , le plus voisin de la frontière , en ayant eu avis , fit prendre les armes à ses soldats , & à quelques autres Tonquinois , & vint arrêter les Missionnaires & les Chrétiens qui les accompagnoient. Ceux ci auroient pu se mettre en défense , à raison du territoire où ils se trouvoient , & repousser la force par la force ; mais ils ne permirent pas à leurs partisans de faire de la résistance ; ils souffrirent qu'on les mît aux fers , & ils furent conduits en bateau à la ville Royale ; ils furent enfermés chacun dans une loge séparée , ou espèce de cage semblable à celle où l'on resserre les rebelles à l'autorité Royale. Le Roi avoit soin d'envoyer pour leur nourriture du riz de première qualité : c'est une attention qu'il a pour les Etrangers : le Geolier le leur enlevoit , & ne leur donnoit que le plus mauvais , qu'ils

étoient obligés de faire cuire eux-mêmes. L'un d'eux succomba à la misère de son état , & mourut dans la prison , après avoir confessé deux fois avec courage la religion qu'il professoit. L'un & l'autre ne donnèrent jamais la moindre marque de foiblesse : on voulut les obliger de se découvrir la tête devant les Juges, ce qu'ils refusèrent, parce qu'on ne le fait que lorsqu'on se reconnoît coupable : ils ne voulurent pas se prosterner devant les Mandarins , suivant l'usage , parce qu'ayant été arrêtés sur les terres de la Chine , ils ne se regardoient pas comme justiciables du Roi du Tonquin , ni de ses Ministres : on leur présenta des images , leur ordonnant de les frapper en signe de mépris ; ils leur témoignèrent , au contraire , le plus grand respect , & leur rendirent le culte que leur situation permettoit. Le Mandarin croyant les tenter davantage , fit apporter un Crucifix, dont il fit frapper les genoux à coups de marteau, disant

aux Missionnaires s'ils n'avoient pas compassion de leur Dieu , qu'ils exposoient , par leur opiniâtreté , à un nouveau supplice aussi déshonorant : ils lui répondirent que le Dieu qu'ils adoroient étoit impassible , & que celui qui prétendoit lui faire outrage , étoit seul digne de compassion , puisqu'il s'exposoit à ses vengeances. Après ces différentes épreuves , les deux Missionnaires furent ramenés à leur prison : l'un d'eux , désigné dans la relation , qui me sert de guide , sous le nom de P. Jean , mourut dans sa prison , au grand regret de la Cour , qui l'avoit condamné à la mort , aussi bien que le P. Denis, son compagnon. Le corps du premier resta quelques jours sans sépulture , parce que l'usage est de brûler les pieds , à tous les criminels qui meurent en prison , pour s'assurer s'ils sont réellement morts ; ce que l'on ne peut faire que par un ordre du Roi , que l'on n'obtient pas au premier moment. Après cette épreuve faite , on enlève le cada-

vre , auquel on accorde les honneurs de la sépulture : il n'y a que les rebelles reconnus & déclarés tels , auxquels on refuse ce dernier devoir : on les coupe en quartiers , & on les jette dans la campagne , où ils sont abandonnés aux bêtes féroces.

L'arrêt qui condamnoit à mort les Missionnaires & neuf Chrétiens , choisis parmi ceux qui avoient été arrêtés sur les frontières de la Chine , ne fut exécuté que long - temps après. La Cour sembloit avoir de la peine à se déterminer à faire périr des innocens ; car elle regardoit les Missionnaires & les Chrétiens comme tels. Elle avoit à redouter que l'Empereur de la Chine ne trouvât mauvais que l'on eût condamné à mort , des gens qui disoient avoir été arrêtés sur ses terres ; & on voulut savoir si l'on n'avoit rien à craindre de ce côté. Peut-être avoit-on peur que les Chrétiens ne se soulevassent , ou que la Nation ne fût affligée de quelque châ-

timent de la part du Dieu du ciel. Les Ministres de l'idolatrie mirent en usage mille pratiques superstitieuses , autant pour se faire valoir , que pour trouver un jour favorable à l'exécution de l'arrêt du Roi. Enfin ils crurent l'avoir rencontré : on fit sortir de prison le Missionnaire & les Chrétiens, on leur lut l'arrêt qui les condamnoit à mort ; le premier , pour être venu dans le Royaume prêcher la loi Portugaise contre la défense du Roi ; les autres, pour l'avoir professée. Tous allèrent généreusement au supplice, récitant à haute voix les prières de l'Eglise. Le P. Denis ne put les suivre , il étoit si exténué des travaux de son état , & des rigueurs de la prison , que le Mandarin fut obligé de le faire porter par ses soldats. Etant arrivés au lieu du supplice, ils se mirent à genoux, & firent leurs prières en commun. Le P. Denis donna ensuite la bénédiction aux Chrétiens , après quoi , ils s'assirent chacun contre un poteau, qui leur venoit à la

hauteur du col ; ils y furent attachés , & on leur coupa la tête. Ce n'est pas la coutume dans ce pays de couvrir les yeux des criminels : Un soldat s'occupe devant chacun d'eux à espadonner avec un sabre nu , dans l'intention de les distraire , pendant que le Bourreau , placé derrière le criminel , saisit l'instant favorable pour lui couper la tête ; ce qu'il fait d'ordinaire du premier coup ; car celui qui ne réussit pas , est puni après l'exécution. Il y a autant de Bourreaux que de têtes à couper ; ainsi , quelque nombreux que soient les suppliciés , ils sont tous exécutés en même temps.

Ces victimes seules tombèrent sous le glaive de la persécution , & répandirent leur sang avec autant de courage que d'édification pour le reste des Chrétiens. Mais quantité d'autres moururent dans les fers , exténués par la faim , accablés par les maladies , & toutes les incommodités auxquelles on est exposé dans les prisons du Tonquin : le nombre en fut

grand , parce que la volonté du Roi & le dessein des Ministres , étoit d'exterminer la Religion Chrétienne , & d'intimider , par ces exemples , tous ceux qui y étoient attachés. Ils furent exposés à tous les supplices , excepté la mort , & sur-tout condamnés aux service des éléphants , les uns pour un temps déterminé , les autres pour toute leur vie. Ceux dont on ne pouvoit tirer aucun parti , étoient reconduits dans les prisons , où ils devoient passer leurs jours , punition plus redoutable au Tonquin , que la mort même. Quelques Chrétiens , foibles dans leur foi , intimidés par l'appareil des supplices , craignant de retourner dans les prisons d'où ils sortoient , renoncèrent , en apparence , à leur Religion , disant qu'ils n'étoient pas Chrétiens ; mais la plupart ne furent pas moins maltraités : ils furent condamnés à de grosses amendes , & devinrent un objet de mépris , même pour les Tonquinois idolâtres , à raison de leur lâ-

cheté ; car ils sont persuadés qu'un homme une fois Chrétien , ne renonce jamais de cœur à sa croyance , & qu'il y retourne dès qu'il est hors du danger qui l'effraye.

Les femmes Chrétiennes ne furent pas épargnées dans cette persécution ; mais ne pouvant pas être condamnés à mort , pour un crime d'Etat de cette espèce , ni être employées au service des éléphants , elles ne reçurent que la bastonnade dessus les cuisses , supplice très-cruel , s'il est infligé à la rigueur : il s'exécute de manière à ce que la pudeur n'en souffre point , par le soin que les femmes prennent elles-mêmes de se couvrir , sans se soustraire pour cela à la rigueur de l'exécution : il s'en faut beaucoup que dans les prisons où elles sont pêle mêle avec les hommes , les loix de l'honnêteté soient aussi exactement observées.

La prison des éléphants est le supplice

ordinaire auquel sont condamnés les Chrétiens. Il emporte avec lui la mort civile ; il consiste à servir ces animaux pendant un certain nombre d'années , ou toute la vie. Ce service est pénible , dangereux & infamant ; le travail y est continuel ; par les soins multipliés qu'exigent ces animaux , soit pour leur nourriture , soit pour tenir leurs écuries propres , & transporter le fumier dans les jardins du Roi. Cette servitude est d'autant plus cruelle , que les prisonniers y exposent souvent leur vie , à cause de la férocité de plusieurs de ces éléphants , & qu'ils sont surveillés par des Inspecteurs barbares & intéressés , qui n'accordent quelque repos aux malheureux prisonniers , qu'autant qu'ils sont en état d'acheter cette faveur.

Le Roi ne nourrit pas les criminels de cet ordre : s'ils n'ont ni parens ni amis qui puissent fournir à leur subsistance, ils sont obligés de demander l'aumône,

ou d'employer le peu de temps qu'ils ont libre , à d'autres travaux qui leur procurent la nourriture ; encore sont-ils , pour la plupart forcés , sur leur propre subsistance , de ménager de quoi faire des présens aux Gouverneurs des écuries,

Les Prisonniers qui sont en état de leur payer trois ou quatre écus par mois, sont traités fort humainement. Plusieurs obtiennent la permission de passer une partie de l'année dans leur famille , parce qu'il est sans exemple que le Chrétien , même le plus pauvre , ait jamais manqué à sa parole , & ne se soit pas représenté dans le temps où il devoit le faire. Ceux d'entr'eux qui sont riches, payent un homme à leur place , font des présens aux Mandarins , & n'ont d'autre peine , que celle de paroître aux écuries quelques jours de l'année. Lorsque le temps de leur condamnation est expiré , ils se retirent & vivent dans une sorte de liberté qui les

exempte de toute charge publique, même du danger de la persécution. La note infamante qu'imprime la condamnation sur le coupable , le fait regarder comme exclus de la société ; il ne jouit plus d'autre droit que de celui d'une existence libre ; aussi ne l'inquiète-t-on plus , à raison du Christianisme qu'il professe.

Car l'intention du Roi & de ses Ministres , est non - seulement d'accabler de peines les Chrétiens ; mais de les déshonorer , en les soumettant à la même infamie que les criminels , tels que les voleurs & tous les autres scélérats & malfaiteurs , que leurs crimes ont rendu infâmes , & ont fait retrancher de l'ordre commun des citoyens & des sujets du Roi. Mais jusqu'à présent , cette intention de la Cour n'a eu aucun effet , & la sanglante exécution de 1737 , dont nous venons de parler , n'a rien diminué de l'estime générale dont jouissent au Tonquin les Chrétiens reconnus

reconnus pour tels , à raison de la pureté de leur vie , de leur charité , de leur bienfaisance universelle , ainsi que nous l'exposerons dans la suite : ils jouissent à ces titres , de la confiance & de la considération même des Idolâtres.

Les Mandarins , le plus grand nombre des personnes en place , & ceux que l'on peut regarder comme l'élite de la Nation , les plaignent à cause des maux auxquels ils s'exposent ; mais ils ne les en estiment que plus , sur-tout lorsque leur constance & leur courage se soutiennent dans les supplices auxquels ils sont condamnés. L'oncle du Roi qui présida à l'exécution du Missionnaire & des Chrétiens dont nous avons fait le récit , ne put soutenir la vue de leur supplice ; il détourna la tête , avec toutes les marques de la douleur dont il étoit pénétré , ne doutant pas que leur mémoire ne fût assez en vénération aux Chrétiens , pour les dé-

terminer à enlever leurs corps , & à leur donner une sépulture honorable ; il avoit fait préparer une fosse , où il donna ordre qu'ils fussent enterrés séparément , ne voulant pas qu'ils fussent confondus avec les malfaiteurs , qui furent exécutés le même jour.



CHAPITRE VI.

Persecutions locales ; résolution de quelques bourgs & villages Chrétiens ; peine de la cangue ; précautions à prendre pour la célébration des fêtes & des Mystères ; suites de la persécution de 1737 ; bourgs & villages entiers qui apostasient ; mort du Roi & de son Ministre , les Missions jouissent de quelque tranquillité.

Nous avons donné dans le chapitre précédent une idée de l'ordre qui s'observe dans les persécutions, lorsqu'elles

se font en vertu d'un Edit exprès du Roi, qui les autorise & les porte jusqu'à leur consommation.

Mais il s'élève fréquemment des persécutions locales, qui se font par des particuliers que l'on peut regarder comme autant de voleurs qui viennent attaquer les Chrétiens à main armée. Pour les intimider, ils feignent d'être envoyés par les Mandarins : ils prennent le vêtement noir, qui est la marque de leur état ; font la visite des maisons, & après y avoir trouvé quelques indices de la Religion Chrétienne, tels que livres ou images, que souvent ils y glissent, si on ne prend pas garde à eux, ils saisissent ces malheureux qui n'osent résister, dans la crainte qu'ils ne soient effectivement les satellites du Mandarin. Ensuite lorsqu'ils ont pillé tout ce qui leur convient, ils livrent leurs prisonniers aux Mandarins : mais ceux-ci leur font rendre gorge pour s'approprier ce qu'ils ont en-

H ij

levé aux Chrétiens , lesquels pour l'ordinaire sont renvoyés chez eux , ou en sont quittes pour payer quelque amende. Souvent encore les Mandarins , ou même des Idolâtres sans qualité , & jouissant de quelque crédit dans leur canton , font demander des sommes déterminées aux Chrétiens, les menaçant de les dénoncer, s'ils ne les leur accordent pas. Ces concussions sont devenues, pour plusieurs Infidèles , un métier dont ils vivent & entretiennent leurs familles : la douceur des Chrétiens , & la crainte où ils sont sans cesse d'être dénoncés, en fournissent les occasions. Le Gouvernement semble autoriser ces vexations, en ce qu'il ne les punit que rarement ; de sorte que c'est une manière de voler souvent des villages entiers , qui reste presque toujours impunie.

Il est vrai qu'il y a des cantons, où les Chrétiens sont assez nombreux , pour se soutenir les uns les autres , & se mettre même, par la force, à couvert de ces per-

secutions. Quand il se présente de ces espèces de brigands dans certains villages chrétiens , on les reçoit de manière qu'on les dégoûte de semblables tentatives : on leur demande s'ils ont la pancarte du Mandarin , & s'ils l'ont montrée au Chef de la Communauté ; & lorsqu'ils ne peuvent satisfaire à ces questions , on les lie , puis on leur pend au col une marmite , ou quelque autre meuble qu'on leur a laissé enlever , ou qu'on suppose qu'ils ont pris , & on les met à la *cangue* (1). Après les

(1) La *cangue* est une machine composée de deux pièces de bois , qui forment entr'elles un quarré long , que l'on met au col de celui que l'on a arrêté , & on l'assujettit par derrière , avec une clef de bois , ce qui tient celui qui la porte dans une attitude gênée , & lui ôte le moyen de s'enfuir : il y a des criminels qui la portent long-temps ; elle est de forme quarrée , assez large & assez épaisse , pour qu'ils ne puissent pas avancer la main jusqu'à la bouche : ils périroient de faim & de soif , si l'on

avoir bien battus dans cet état, on les conduit au Mandarin, comme voleurs, & pour le mieux persuader, on lui donne une somme honnête de deniers: de toutes les requêtes c'est la plus efficace, elle est entérinée sur le champ. Non seulement le dénonciateur n'est point écouté, mais il est puni comme voleur, & il reçoit la bastonade, à moins qu'il ne soit assez riche, pour offrir au Mandarin une somme plus considérable que celle que lui ont donnée les Chrétiens, & faire croire que son intention étoit bonne, mais qu'il a été malheureux dans l'exécution : alors le Ministre de la Justice qui a été payé des deux parties, pacifie les choses, & chacun en est quitte pour la dépense qu'il a faite. Il est rare que des Tonquinois un peu à

n'avoit pas la charité de leur donner à manger & à boire ; car il n'est pas permis de déranger la forme de la cangue, quand elle a été ordonnée par la Justice.

leur aise , s'exposent à de semblables avanies : il arrive tous les jours des aventures de ce genre , qui seroient comiques , si le sujet en étoit moins sérieux , & n'intéressoit pas autant le succès des Missions.

Souvent dans l'exercice des plus grandes solemnités de la Religion , les Chrétiens sont tout d'un coup interrompus & effrayés par des bruits de persécution : aussi pour assurer quelque tranquillité à ces saintes cérémonies , on prend les mêmes précautions que dans une ville menacée d'un siège , ou actuellement assiégée. Tout ce qu'il y a d'hommes & de garçons , en état de défense , dans les endroits où l'on administre les Sacremens & où on célèbre les fêtes & les mystères , sont en armes , c'est-à-dire , qu'ils ont chacun un gros bâton , qui est la seule arme permise aux Tonquinois ; encore il ne doit pas être ferré. Une troupe de ces hommes reste au corps-de-garde du

village , qui est comme le point d'appui de la sûreté publique. Il y a des sentinelles à toutes les portes de l'Eglise & aux chemins qui y conduisent ; ils sont chargés d'observer soigneusement ceux qui entrent & sortent : il y a des gardes avancées sur les grands chemins qui observent les passans ; pour peu qu'ils aient lieu de les soupçonner de mauvais desseins , ils envoient des avis aux corps-de-garde , pour que la troupe se tienne prête, en cas d'événement : si ce sont des gens sans aveu qui tentent quelque surprise , ils ne se retirent pas avantageusement , & la célébration des Mystères n'en est pas troublée.

: Il est plus difficile de se tirer d'affaire, lorsqu'il arrive des gens armés d'épées & de fusils , que l'on ne peut prendre que pour des soldats du Gouverneur , envoyés exprès. Si le village chrétien a un Chef résolu & ferme , il concilie ce qu'il doit à la Religion , avec les égards dus aux ordres du Souverain. Il inter-

roge les émissaires, les oblige de montrer les ordres du Mandarin, n'en laisse échapper aucun, & les arrête assez longtemps, pour que l'on puisse enlever de l'Eglise les ornemens & les meubles servant à la célébration des Mystères, pour faire cacher les Missionnaires, & dissiper l'assemblée. Si ce sont des gens qui viennent de leur propre mouvement, dans l'espérance de faire quelque profit, le Chef du village, peut leur résister & les obliger même, par la force, à se retirer, parce que ces gens ne sont jamais assez hardis, pour se servir de leurs armes contre ceux qu'ils prétendent intimider; il iroit de leur vie s'ils tuoient ou blessoient quelqu'un avec une épée ou un fusil; ils ne seroient plus regardés comme voleurs, mais comme assassins. Ainsi les accidens qui troublent les cérémonies des Chrétiens, ne deviennent funestes à la Religion, & n'arrivent jamais, que par la timidité des gardes ou par leur négligence; ce qui fait que les Missionnaires

s'attachent avec le plus grand soin à connoître ceux auxquels ils se font dans ces occasions.

Un Jésuite Tonquinois , appelé le P. Nghiem , célébroit la solennité des Pâques , dans un bourg chrétien , situé dans les forêts de la province d'Occident ; dont le Chef étoit homme d'esprit , & capable de résolution. Pendant la solennité , il vint chez lui des gens des Mandarins du second & du troisième ordre , & même du Gouverneur de la province , en apparence , pour le service de ces Officiers , mais effectivement attirés par l'appât du gain qu'ils comptoient faire dans cette occasion. Cet homme les reçut avec respect & politesse , les traita de son mieux : ensuite , accompagné d'une troupe de garçons forts & vigoureux , chargés d'avoir toujours les yeux sur les émissaires & même de les ferrer de près , il les conduisit à l'Eglise , pour qu'ils jugeassent par eux-mêmes de l'attention & du respect

que les Chrétiens apporteroient dans la célébration de leurs cérémonies : ils furent charmés du bel ordre de l'assemblée, de la parure de l'Eglise, de la propreté de la tenture, de la magnificence du luminaire ; ensuite il les fit reconduire chez lui toujours gardés à vue. Ainsi ils furent obligés de louer, malgré eux, ce dont ils avoient été témoins, & de s'en retourner sans avoir exécuté leur dessein. Ce qui rendoit le Chef du bourg si hardi, c'est qu'il savoit que le rapport de ces gens n'étoit cru qu'autant qu'il étoit certifié par quelques effets propres à la Religion Chrétienne, dont ils s'étoient saisis dans leur visite. Cette conduite hardie est bonne à citer en exemple ; mais on ne pourroit l'imiter souvent sans danger, & sans s'exposer à des persécutions ouvertes.

Ce n'est qu'avec les précautions, dont nous venons de parler, que les Missionnaires peuvent exercer leurs fonctions avec quelque sûreté ; aussi ne les négli-

gent-ils jamais ; elles auroient peu de succès dans des Etats policés à la manière de l'Europe , ou régis par la sévérité Japonoise ; mais l'expérience apprend qu'elles sont nécessaires au Tonquin. La Providence divine qui veille d'une manière spéciale sur la conservation des Missionnaires & des Chrétiens de ce pays, au milieu des dangers dont ils sont environnés de toutes parts , anime leur courage , leur suggere des ressources & des moyens de se soutenir contre les assauts qui leur sont continuellement livrés : ils ont tout à redouter des hommes , sans avoir rien à en attendre ; toute leur confiance est dans la puissance du Dieu qu'ils servent si de temps en temps il paroît les abandonner à la rigueur de la persécution ; ils sont persuadés , avec raison , que les épreuves auxquelles ils sont exposés , ne servent qu'à les rendre plus dignes des récompenses qui leur sont promises , & du bonheur auquel ils aspirent.

On sera étonné, qu'après la longue & violente persécution de 1737, la Religion ait pu se maintenir au Tonquin, & l'Eglise de ce pays rester aussi nombreuse & aussi fervente qu'elle l'étoit dans les temps les plus tranquilles : car le Roi & ses Ministres envoyèrent alors par-tout jusques dans les bourgs & villages les plus reculés, des Officiers, pour forcer tous ceux qui auroient embrassé la Religion Chrétienne, à y renoncer. On crût à la Cour le moyen immanquable pour réussir dans l'entreprise que l'on avoit formée; mais les intentions du Roi & de son principal Ministre, ne furent pas également secondées par-tout.

On fit des recherches générales; mais il y eut beaucoup d'endroits où les Idolâtres eux-mêmes, attendris sur le sort des Chrétiens qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'aimer, protestèrent aux émissaires du Roi, qu'il n'y avoit aucuns Chrétiens parmi eux; & donnant, pour caution de leur parole, une bonne somme

d'argent, on ne faisoit aucune difficulté de les croire.

Dans quelques bourgs ou villages entièrement peuplés de Chrétiens, un des Chefs de la Communauté se devoit, en quelque façon, pour les fêtes, sans leur en rien communiquer. Il alloit à la rencontre des Inquisiteurs, & leur répondoit qu'il n'y avoit aucun Chrétien dans tout son district : il accompagnoit sa réponse de présens ; moyens très-propres à lui donner toute l'authenticité suffisante ; car on ne faisoit pas venir les particuliers, pour les interroger sur leur croyance ; on auroit regardé cette précaution comme inutile, dans un pays où le coupable n'est pas obligé de se dénoncer lui-même, en convenant du délit dont on le soupçonne, & où le Christianisme est regardé comme un crime d'Etat. Quantité de Chrétiens se dispersèrent & prirent la fuite, passant d'un lieu à un autre, abandonnant leurs maisons, leurs meubles & tous leurs

biens (1). D'autres succombèrent à la crainte de la persécution & des supplices; mais se relevèrent promptement de leur chute, dans laquelle les circonstances seules les avoient précipités, ayant toujours conservé dans le cœur un attachement sincère à l'Évangile.

Quelques bourgs apostasièrent en entier, & retournèrent au culte des Idoles; dans des assemblées générales, ils résolurent d'obéir au Roi, & en conséquence, ils renvoyèrent aux Missionnaires les li-

(1) Cette conduite généreuse d'un grand nombre de Tonquinois, est bien la preuve de la vérité d'une maxime du célèbre Auteur de l'Esprit des Loix, Liv. 25, chap. 12....

» La Religion a de si grandes menaces, elle
» a de si grandes promesses, que lorsqu'elles
» sont présentes à notre esprit, quelque chose
» que le Magistrat puisse faire, pour nous
» contraindre à la quitter, il semble qu'on
» ne nous laisse rien quand on nous l'ôte,
» & qu'on ne nous ôte rien quand on nous
» la laisse ».

vres, les images & les meubles d'autel dont ils étoient dépositaires, sans leur faire aucun outrage, ni même dénoncer les Missionnaires auxquels ils ne pouvoient refuser de l'estime & de la reconnoissance ; mais ils défendirent, sous des peines rigoureuses, aux particuliers de professer davantage la Religion Chrétienne, & d'assister à ses assemblées qui se tiendroient ailleurs. Ces précautions locales étoient plus capables de nuire aux progrès des Missions, que les Edits du Roi, & les recherches les plus sévères des Mandarins ; parce que les Magistrats, ou Chefs de ces Communautés connoissoient tous les particuliers qu'ils étoient plus en état de contraindre à ce qu'ils exigeoient d'eux, que les Ministres principaux des provinces. On peut dire que le sort de la Religion dans les Communautés, dépendit alors de ceux qui étoient à leur tête. Quelques-unes se relevèrent assez promptement de leurs chûtes, & les expièrent par leurs regrets

& une ferveur plus vive ; d'autres persistèrent dans leur apostasie , & y vivent encore. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que dans le fort même de la persécution , des villages entiers renoncèrent à l'idolatrie , pour embrasser le Christianisme ; tant ils furent touchés de la constance & du courage de la plupart des Chrétiens , & indignés de la lâcheté de ceux qui renoncèrent leur foi. Cette démarche tenoit au caractère général de la Nation , que la contrariété irrite aisément , & qui regarde la constance , dans un parti une fois pris , comme une vertu dont il est honteux de se détacher ; & tous en général , ont toujours admiré & respecté la conduite des vrais Chrétiens.

Ajoutons à ces motifs , que le Roi n'étoit pas aimé de ses sujets ; que son principal Ministre en étoit détesté , à raison des impôts dont il avoit surchargé le Royaume : l'un & l'autre ne vécurent pas assez longtemps , pour exécuter le projet qu'ils avoient formé d'anéantir la Religion

Chrétienne. Le Roi qui aimoit beaucoup à faire des promenades de plusieurs jours hors de l'enceinte de son palais, fut attaqué d'apoplexie à la suite d'un repas qu'il venoit de faire en pleine campagne, dans la province du Midi. Celle de ses femmes qu'il aimoit le plus, s'apercevant qu'il pâlissoit, eut à peine le temps de demander pour lui du secours ; il expira dans le moment même , & seroit resté sans recevoir les premiers honneurs de la sépulture, si l'on n'eût trouvé le cercueil qu'un Mandarin avoit fait préparer pour lui, selon l'usage du pays. Cette mort inopinée , les circonstances dont elle fut accompagnée , passèrent généralement pour un châtiment exercé par le Dieu du ciel sur la personne du Roi , qui avoit injustement persécuté les Chrétiens innocens.

Quelques années après , le Ministre dont nous avons parlé , toujours en horreur aux peuples & à toute la Cour , fut accusé d'entreprise sur l'autorité royale ;

& même de méditer une révolte. D'abord il fut dépouillé de ses dignités & de ses trésors , & envoyé en exil dans le pays des forêts où il fut enfermé. Ses crimes ayant été constatés , il fut condamné à la mort , qu'il subit dans le lieu de son exil ; ce qui fut exécuté , à la grande satisfaction de tout le Royaume. Pour déshonorer jusqu'à sa mémoire , il fut ordonné qu'il seroit enterré secrètement dans un lieu inconnu , & que , par ignominie , on rempliroit sa fosse de pierres & d'épines ; ce qui , au Tonquin , est le plus grand outrage que l'on puisse faire , & y est plus redouté , que le supplice le plus cruel : les suites , dans la façon de penser commune , devant s'étendre sur l'ame même , & dans une espèce d'éternité.



C H A P I T R E V.

Recherches générales contre les Chrétiens ; suspendues ; effet des loix portées contre eux ; manière de constater les accusations faites au Roi, ou à ses Officiers, & d'exécuter les ordres donnés en conséquence ; sort de ceux qui sont arrêtés ; guerres civiles dans le Royaume ; état des Missions pendant ce temps ; événement qui donne aux Missionnaires quelques espérances d'être autorisés.

A la suite de tous ces orages, il vint quelque calme, c'est-à-dire que l'on ne fit plus de recherches générales contre ceux qui professoient la Religion Chrétienne. Plusieurs Officiers représentèrent qu'elles occasionnoient un désordre qu'ils n'étoient pas les maîtres d'arrêter, & qui étoit également funeste à tous les sujets du Roi, en ce que, dans le tumulte, il y avoit autant d'Idolâtres exposés au

pillage de leurs biens , que de Chrétiens qui en fussent dépouillés.

Cependant la tranquillité n'a jamais été si bien établie , que les Chrétiens n'aient été toujours exposés à toutes les rigueurs des loix portées contr'eux, & qui sont regardées comme les plus essentielles à la sûreté de l'Etat. Dans les Edits qui ont été publiés contre la Religion , il n'y a jamais eu de peine prononcée nommément contre les Missionnaires Européens que l'on ignore , ou que l'on veut ignorer être dans le Royaume. Si l'on en arrête quelque part , ceux chez lesquels on les trouve, sont traités comme rebelles à l'autorité royale. Il paroît, par plusieurs exemples, que les Missionnaires reconnus pour tels, sont irrémissiblement condamnés à mort ; à moins qu'à force d'argent , on ne parvienne à les faire passer pour autres qu'ils ne sont, c'est-à-dire , pour Chefs de comptoir , ou Agens de commerce. Quant aux Prêtres, & au Catéchistes du pays ; si l'état des

premiers est constaté, ils sont condamnés à perdre la tête : les seconds, dont les fonctions paroissent moins importantes, sont regardés comme moins criminels, & condamnés au service des éléphants, ou à une prison perpétuelle, où plusieurs finissent leurs jours ; indépendamment des amendes pécuniaires que l'on commence par leur faire payer. Ces sortes de recherches se font avec des préparatifs qui donnent ordinairement aux Catéchistes, aux Prêtres du pays, & sur tout aux Missionnaires Européens, le temps de s'échapper & de se mettre en lieu de sûreté, pour peu qu'ils puissent être prévenus.

S'il se fait une accusation contre une ville, un bourg, quelque partie considérable d'une Communauté, ou un simple particulier, le délateur doit s'engager à subir une peine, si son accusation est fautive. Si c'est au Roi qu'il s'adresse, il répond sur sa tête de la vérité de la délation. Quand l'accusation

est reçue , le Roi , ou les Mandarins envoient secrètement des soldats , ou des Ministres subalternes de la Justice , porter l'ordre aux bourgs & villages voisins , de tenir prêts à marcher un certain nombre d'hommes en âge de porter les armes , lesquels doivent être munis d'un gros bâton , d'une corde & d'un flambeau de canne d'Inde : on ne déclare point l'endroit où l'on doit aller. Environ le milieu de la nuit , les gens des Mandarins ordonnent à la troupe de marcher , ce qui se fait dans le plus grand silence , & le plus souvent , sans savoir où l'on doit s'arrêter. Par ce moyen , les accusés se trouvent environnés & comme assiégés , sans avoir eu aucune connoissance de ce qui se tramoit contr'eux. Au signal que donnent les Chefs de la troupe , on allume les flambeaux , qui éclairent assez tous les environs , pour que personne ne puisse s'échapper sans qu'on l'apperçoive de loin : on tire sans cesse des coups de fusil

vers les endroits couverts , par où les accusés pourroient s'enfuir. Cette manœuvre se fait jusqu'au grand jour ; car il n'est pas permis de faire aucune perquisition pendant l'obscurité de la nuit. On garde l'accusateur à vue , afin que , s'il ne se trouve rien qui constate sa dénonciation , on le mette aux fers , & qu'il subisse la peine à laquelle il s'est soumis.

Ces préparatifs bruyans tiennent alertes les habitans des villages voisins , parce que , si l'on trouve dans l'endroit assiégé des preuves convaincantes de l'exercice de la Religion Chrétienne , les satellites ont droit de se jeter indifféremment dans toutes les maisons , & de les piller , à peu près comme s'ils étoient dans une ville prise d'assaut. On arrête les principaux habitans , & sur-tout les Prêtres & les Catéchistes , si on les reconnoît : on les met à la cangue , & on les conduit aux prisons du Mandarin qui a envoyé faire la recherche , ou à celles

celles de la ville Royale , si elle a été faite par un ordre exprès du Roi. Les Mandarins de province n'ont droit que de commencer l'instruction des procès qui regardent la Religion Chrétienne : ils ne peuvent être Juges , en dernier ressort , qu'au Tribunal souverain , qui a son siège dans la Capitale du Royaume : si la délation n'a pour objet qu'un particulier ; on n'entoure que sa maison , après cependant que les gens du Mandarin ont communiqué leurs ordres aux Chefs de la Communauté. On voit que , malgré cet appareil imposant , les Chrétiens ont mille moyens de s'échapper , & de soustraire à leurs persécuteurs , non-seulement les Ministres de la Religion qu'ils professent , mais encore tous les livres , images , meubles , ornemens d'Autel , qui sont les seules preuves de conviction que l'on puisse apporter contre eux. L'usage de n'arrêter personne , de ne faire aucune recherche pendant la nuit , annonce un sentiment naturel

Partie II.

I

d'humanité & de justice , qui paroît inné chez la plus grande partie des Indiens orientaux, & qui se développeroit toujours à l'avantage des peuples, si les prétentions injustes & toujours absurdes du despotisme ne l'obscurcissoient au point , que l'on a souvent peine à le reconnoître dans la conduite ordinaire des Princes & de leurs sujets.

Les coupables une fois arrêtés , sont conduits aux prisons , où on les laisse long-temps avant que de les interroger : nous avons donné ailleurs une idée des peines qu'ils y endurent. La politique des Juges est de les retenir dans cet état de misère, afin de les dégoûter de la vie, & de leur faire regarder la mort comme un bienfait ; ils espèrent en tirer la vérité plus aisément par ce moyen. Tant que la détention dure , les parens ou amis du prisonnier sont obligés de fournir à son entretien , & à faire de grandes dépenses , pour engager le geolier à les traiter avec humanité, & pour obtenir

des Mandarins un jugement. Il faut encore gagner les Officiers subalternes & souvent même les principaux personnages de la Cour , en sorte qu'avant la décision du procès, il en coûte quelquefois le quadruple de l'amende à laquelle on est condamné; ce qui met le prisonnier hors d'état de la payer. Alors il est forcé de demeurer en prison , au risque d'y passer ses jours, si la charité de ses frères ne vient pas à son secours , pour racheter sa liberté. Ainsi un bourgeois convaincu d'avoir professé le Christianisme, est ordinairement ruiné pour longtemps : la plupart même des anciens habitans sont dans la nécessité d'abandonner leurs maisons & leurs biens à des créanciers avides qui profitent de l'occasion , pour faire des acquisitions à vil prix.

A la suite de la violente persécution de 1737 , & après la mort du Chova , qui régnoit pour lors , le Royaume fut désolé par des guerres civiles pendant

plus de huit années consécutives : la Religion Chrétienne & les Missionnaires n'eurent rien à redouter alors des intrigues des délateurs. A qui se feroient-ils adressés , dans les différens partis répandus par toutes les provinces , & qui prétendoient tous à l'autorité souveraine ? Les Chrétiens Tonquinois n'eurent qu'à souffrir des fléaux qui affligeoient tout le reste de la Nation , de la guerre , de la peste & de la famine qui dévastoiient en même temps le Royaume. Cependant les Missionnaires continuoient leurs pénibles fonctions , & lorsque les troubles cessèrent vers 1751 , ils eurent un moment de faveur qui leur fit espérer d'obtenir du Roi la permission d'avoir des établissemens fixes.

Ce Prince, en faisant la visite de l'Arсенal de *Ten-hoa* , y vit des canons sur lesquels il y avoit des inscriptions gravées en caractères étrangers , qui excitèrent sa curiosité. Personne de sa Cour, ni les Lettrés du pays ne purent lui donner

la moindre satisfaction à ce sujet. Il n'y eut qu'un Jésuite Tonquinois , qui ayant été élevé à Macao , & sachant un peu de Latin & de Portugais , put au moins dire au Roi que les caractères étoient Européens ; mais dans une langue qui lui étoit inconnue. Il en tira une copie qu'il communiqua au P. Paleceuk , Jésuite Européen , né en Bohême , alors Supérieur de la Mission du second ordre au Tonquin. Il expliqua les inscriptions qui étoient en caractères Hollandois , & marquoient le nom du Fondateur , la qualité du calibre , & l'année où le canon avoit été fondu. Cette petite aventure fit le plus grand honneur au P. Paleceuk : le Roi le regarda comme un homme duquel il pouvoit tirer de grands services , sur-tout pour la conduite de l'artillerie. Plusieurs Mandarins furent dépêchés pour aller chercher ce Jésuite , qui fut amené à la Cour , & présenté au Roi , avec lequel il eut une conférence sans le voir ; car le Prince étoit placé de façon

à tout entendre & à tout voir , sans être vu lui-même. Cette entrevue fut terminée par un grand souper , servi par ordre du Roi , au Missionnaire. Ce Souverain conçut que des Mathématiciens d'Europe pouvoient lui être d'un grand secours ; il en demanda , & en conséquence le P. Paleceuk fit venir de Macao quatre Jésuites Européens , conduits par le P. Simonelli , comptant qu'ils alloient s'établir à la Cour , gagner , par leurs talens , la confiance du Roi , & mériter , par leurs services , sa protection pour les Missionnaires & les Chrétiens de ses Etats. Mais avant leur arrivée le Roi avoit changé d'idée , ou peut-être avoit-il oublié qu'il avoit demandé des Missionnaires Mathématiciens : il reçut les présens qu'ils lui apportèrent , & ne permit pas qu'ils pénétrassent jusqu'à son palais ; il leur accorda pour toute faveur , la permission de faire bâtir une maison dans la province du Midi , sur le bord de la mer. On attribua le peu

de succès de cette affaire à la jalousie des Ministres, que le Jésuite Paleceuk avoit négligé de consulter, avant que de faire venir ses confreres au Tonquin. Le bien qui en résulta, au moins pour quelque temps, c'est qu'ils furent autorisés par le Roi lui-même à se former un établissement, comme Mathématiciens, & non comme Missionnaires : ainsi les Edits portés contre les Chrétiens, ou les Sectateurs de la loi Portugaise subsistoient dans toute leur force, & ils n'en étoient pas moins exposés à la méchanceté des délateurs & des Juges iniques. Il y a même apparence que les choses sont restées, jusqu'en 1773, dans les mêmes alternatives de calme & d'orages, où elles ont toujours été depuis le premier moment où l'Evangile a été annoncé au Tonquin ; c'est ce que l'on en doit juger, par le supplice des deux Chrétiens dénoncés qui ont versé leur sang pour la foi, dans la ville Royale, au

mois de Novembre de 1773 ; & les Missions ne jouiront pas d'un sort plus heureux & plus tranquille , tant que les vues politiques du Gouvernement ne changeront pas.





CHAPITRE VI.

Missionnaires Européens & Prêtres Tonquinois ; éducation de la jeunesse chrétienne ; ses premiers emplois ; Catéchistes ; leurs fonctions ; vertus des Prêtres Tonquinois ; jeunesse qu'ils élèvent ; état de la Mission conduite par les Prêtres du Séminaire des Missions Etrangères ; idée de leur gouvernement & de celui des Missionnaires des Ordres religieux ; pouvoirs qui leur sont accordés par le S. Siège ; Bulle ex illa die ; comment les Jésuites gouvernent leurs Missions.

L y a trente ou quarante ans que le nombre des Chrétiens au Tonquin , montoit au moins à deux cent cinquante mille : ils étoient instruits & gouvernés par cinquante Prêtres environ de différens Ordres religieux de l'Europe , dont quatre étoient du Séminaire des Missions

Etrangères de Paris, & plus de quatre cents Catéchistes Tonquinois.

Chaque corps de Missionnaires a ses usages particuliers, qui le distinguent des autres, à peu près comme les différentes Eglises de France ont leurs coutumes propres; mais tous ces Corps n'ont qu'une même foi, une même doctrine, & l'union entr'eux est parfaite.

L'usage des Missionnaires François, est de laisser aux Prêtres du Tonquin le soin particulier des Chrétiens de chaque district, ou Paroisse confiée à leurs soins: ils se réservent seulement quelques maisons où ils sont censés faire leur résidence. Il n'est pas nécessaire que ces Ecclésiastiques, qui font les fonctions de Curés, soient instruits de la langue Latine: les Vicaires-Apostoliques sont autorisés par les Papes à les en dispenser, & ils célèbrent les Mystères, dans la langue vulgaire du pays; mais ils savent bien lire, & communément écrire. Long-

temps avant que d'être promus aux Ordres sacrés, on leur enseigne tout ce qui concerne la Religion, dont ils sont en état de parler pertinemment : ils connoissent assez bien les principes de la morale chrétienne, pour décider tous les cas de conscience qui leur sont déferés, & même dans ce qui regarde les coutumes de leur pays ; communément ils donnent des décisions plus justes que les Missionnaires Européens.

Ces Prêtres ont chacun le gouvernement d'une Paroisse ou district, qui a ordinairement beaucoup d'étendue : ils ont une ou plusieurs maisons, situées, autant qu'il se peut, dans des villages tout Chrétiens, afin qu'ils y soient plus en sûreté. Leur famille est composée de jeunes Etudiants, auxquels les plus anciens d'entr'eux & les Catéchistes apprennent à connoître les caractères de la langue du pays, à lire, à écrire, & en même temps les principes de la Religion Chrétienne ; de sorte que ces maisons

peuvent être regardées comme autant de petits Colléges institués pour l'éducation de la jeunesse.

On n'y reçoit que les enfans offerts par leurs parens , à l'âge de sept à huit ans : les parens sont obligés de les habiller la première année ; ils sont nourris en commun dans la maison. Les exercices en feroient très-réguliers , si la persécution n'obligeoit pas de temps en temps de quitter ces maisons , & de se cacher ; mais au premier moment de calme , on se rassemble , & les exercices se reprennent ; la journée des jeunes Néophytes est partagée entre la prière & l'étude , le compte qu'ils sont obligés de rendre des leçons qu'ils ont reçues , le temps des repas, & le travail des mains qui sert de récréation ; ces jeunes gens , le Catéchiste à leur tête, font tout le service de la maison ; la plupart même s'exercent à différens ouvrages utiles à la société.

Quoiqu'il ne résulte aucun intérêt

temporel de cette éducation , la ferveur des parens Chrétiens est telle , qu'ils offrent plus de leurs enfans , que l'on ne peut en recevoir & en nourrir , quoique la discipline dans laquelle ils sont élevés , soit fort rigoureuse , & semblable à celle des maisons religieuses les plus sévères. Grands & petits sont entretenus dans une grande pureté de mœurs ; ils sont soumis à des punitions qui ne peuvent pas être arbitraires ; car un jeune Tonquinois ne les souffre qu'autant qu'il est persuadé qu'il les mérite : s'il est convaincu , il se soumet sans répugnance.

Pour les habituer au plus grand désintéressement, on ne permet pas qu'ils possèdent rien au delà du simple nécessaire ; à peine souffre-t-on que les Catéchistes les plus âgés conservent quelque argent de ce qu'ils reçoivent en présent des Chrétiens.

Après que les jeunes Etudiens ont demeuré un certain temps dans la maison presbytérale , les Catéchistes les prennent

pour compagnons , lorsqu'ils vont visiter les Chrétiens , & les emploient aux instructions qu'ils ont coutume de faire dans ces circonstances. On voit par-là que ces jeunes gens sont l'élite des Chrétiens du pays , les Catéchistes les plus distingués d'entr'eux , & les Prêtres ce que l'on croit de plus parfait entre tous.

Les Catéchistes arrivent par degrés au rang qu'ils occupent ; non-seulement il faut qu'ils soient déjà anciens dans le Collège , mais les Supérieurs des Missions doivent les garder un certain temps avec eux pour juger de leur capacité , & en connoître les mœurs , autant qu'il est possible. Leurs occupations , après avoir été élevés à ce poste , sont d'aider les Prêtres dans leurs fonctions , en instruisant les Chrétiens , & les disposant à recevoir les Sacremens ; ils consolent & exhortent les malades , visitent les bourgs chrétiens , & préparent les voies aux Missionnaires Européens. Ils baptisent dans les cas de nécessité , fréquens

dans un pays où il y a si peu de Prêtres; enfin ils gouvernent les maisons des Missionnaires, & ont soin de leurs affaires temporelles.

Les Prêtres Tonquinois ont presque tous été Catéchistes avant que d'être promus aux Ordres sacrés : aucun ne s'est jamais présenté de lui-même pour le saint Ministère : ils attendent que les Supérieurs les appellent, s'ils le jugent à propos. Si le Clergé d'Europe est plus instruit que ces Prêtres Indiens, ils ne lui cèdent en rien pour la bonté du jugement, & la solidité de penser : la plupart d'entr'eux seroient cités parmi nous comme des modèles de sainteté : ce sont des hommes dignes des temps apostoliques, laborieux, adonnés à la prière, désintéressés, soumis en tout à leurs Supérieurs, qui disposent absolument de leurs personnes & de leurs possessions. De temps en temps, on les change de Paroisse, afin qu'ils ne deviennent pas suspects aux Idolâtres, & que

les Officiers publics ne puissent pas acquérir une connoissance distincte de leur état : dans ces changemens , ils cèdent tout , meubles , maisons , terres à celui qui les remplace : les établissemens ne peuvent pas être égaux , ni aussi utiles les uns que les autres ; cependant ils font par-tout une dépense égale. Ce qui surprend , c'est que sans revenus fixes , car les Missionnaires d'Europe ne leur fournissent rien , avec les seules aumônes des Chrétiens , ils ont tous de très-beaux meubles d'Autel ; on peut même dire qu'ils célèbrent les fêtes avec une sorte de magnificence , malgré le danger qu'il y a que cet appareil ne les fasse découvrir aux Infidèles. La plus petite de leurs familles est composée de quinze à vingt personnes qu'ils nourrissent & entretiennent : il y en a de trente à quarante ; & pour fournir à toutes ces dépenses , ils n'ont d'autre revenu que les secours volontaires des Fidèles , & le produit de quelques terres qu'ils achè-

tent de ces aumônes bien ménagées. Il est vrai qu'aucun de ces Prêtres ne songe à thésauriser : ils se regardent tous comme des économes, dont la fidélité doit être la première vertu ; ils sont d'un désintéressement personnel que l'on ne peut trop admirer. Lorsque l'âge ou les infirmités les mettent hors d'état de continuer leurs services, le Supérieur de la Mission leur assigne une retraite, où ils sont sûrs d'être traités avec une charité toujours égale. Les meubles particuliers qu'ils possèdent, appartiennent au Supérieur ; mais celui-ci se charge de payer leurs dettes, s'ils en ont contracté pour les besoins de l'Eglise, de leur entretien, & de leur fournir tout ce qui est nécessaire à une honnête subsistance : ils trouvent encore dans le Supérieur toutes les consolations spirituelles & les secours qu'ils doivent en attendre.

Au milieu de ce Clergé Tonquinois, il n'y avoit de 1730 à 1740, que quatre Prêtres François des Missions Etrangères,

dont le Supérieur étoit M. Néez. Chacun d'eux avoit l'inspection & la conduite d'un district de trente à quarante lieues d'étendue. De l'aveu de tous les Missionnaires de différens Ordres , répandus au Tonquin , personne n'a mieux réussi à former , dans ce pays , des sujets dignes pour le Ministère , que les François : c'est même leur objet principal ; aussi prennent-ils le plus grand soin de l'éducation de la jeunesse. On leur comptoit , au temps dont je parle , au moins cent soixante Disciples , dont plusieurs étudioient la langue latine. M. Cordier , des Missions Etrangères , étoit à la tête de cette éducation , & visitoit de temps en temps les différentes maisons où elle se faisoit.

Dès qu'un sujet est assez formé , on l'envoie aux Prêtres du pays , afin de les soulager dans les instructions & dans toutes les fonctions subalternes du Ministère. Il faut encore que chaque Missionnaire principal en ait quelques-uns à sa suite

chargés des messages nécessaires pour porter les avis d'une Paroisse à l'autre ; car on doit toujours être prêt à fuir , les persécutions des Mandarins s'élevant, lorsque l'on y pense le moins : c'est pour cela que les Missionnaires ont toujours à leur portée des bateaux qui leur appartiennent , au moyen desquels ils peuvent s'échapper , sans bruit & sans être aperçus.

Les Missionnaires Etrangers , & surtout ceux envoyés du Séminaire de Paris, doivent donc être considérés comme autant d'Inspecteurs de la Chrétienté du Tonquin , qui passent de temps en temps d'une Paroisse à l'autre , pour exercer les Prêtres du pays , dans la pratique des cérémonies de l'Eglise Catholique ; leur demander compte de leur administration ; s'assurer de la manière dont ils se conduisent dans le Gouvernement de leurs Paroisses ; décider les cas de conscience qui les embarrasseroient, & visiter les Chrétiens du pays , dont ils sont

l'exemple , & qu'ils affermissent dans la foi : car quoiqu'ils soient fort attachés à leurs Prêtres, ils ont une bien plus grande confiance aux Missionnaires Européens , dont ils admirent le courage & le zèle. Ceux-ci , pendant le séjour qu'ils font dans les différentes Paroisses , passent les journées à instruire dans les maisons qu'ils habitent ; la nuit ils visitent tous les malades , administrent les Sacremens , & donnent par-tout des consolations & des conseils aux Chrétiens : ils n'en négligent aucun ; tous sont empressés de les voir , de les consulter : ce sont les soins de ces hommes vraiment Apostoliques , qui conservent la Religion Chrétienne dans ces régions idolâtres. On pourroit espérer difficilement des Prêtres du pays , la constance & l'ardeur nécessaires pour soutenir seuls les travaux de leur état, s'ils n'étoient instruits & encouragés par les Missionnaires.

Le Supérieur de chaque Mission dispose du spirituel & du temporel dans

son département : il assigne aux Missionnaires, aux Prêtres de la Nation, & aux Catéchistes, la résidence qu'ils doivent occuper, & ordonne les changemens nécessaires. C'est à lui que l'on s'adresse de toutes parts, & il est continuellement occupé à répondre aux messages qu'on lui envoie ; cependant il ne fait rien arbitrairement & sans consulter. Telle est la manière dont les Prêtres du Séminaire des Missions Etrangères se conduisent au Tonquin. Les Dominicains & les Augustins ont adopté à peu près la même police extérieure : ils ont de même des maisons où ils élèvent & forment la jeunesse ; mais ils n'assignent aucune résidence particulière aux Prêtres Tonquinois, ils les emploient seulement à les soulager dans les travaux de l'administration, ou ils les envoient dans quelques parties de leurs Missions, où il leur seroit difficile de pénétrer eux-mêmes. Le désintéressement personnel est entier parmi les Missionnaires Fran-

çois & les Augustins. Les pensions assignées à ceux-ci, par la Congrégation de la Propagande, qui sont de deux cent cinquante livres par tête, & celles que les Missionnaires François tirent annuellement du Séminaire de Paris, qui sont de cinq cents livres par tête, sont de part & d'autre mises en commun. On fournit à chacun ce qui lui est nécessaire, & rien au delà. Les Dominicains ont chacun leur revenu particulier, dont ils disposent à leur gré; ils ne sont obligés qu'à donner une somme aux Supérieurs pour les frais communs, parmi lesquels est compté le prix du vin que chaque Supérieur doit envoyer pour la célébration des Mystères, par-tout où il est nécessaire.

Les Supérieurs des différens Missionnaires sont nommés & institués par les Chapitres généraux de leurs Ordres : ceux qui meurent en exercice, sont remplacés par le plus ancien des Missionnaires, jusqu'à ce qu'il soit arrivé d'Europe

un nouveau Supérieur, ou que l'un de ceux qui se trouvent dans la Mission, ait été nommé par le Chapitre.

C'est au Supérieur à assigner à chacun le district où il exercera le Ministère ; sa destination doit être approuvée du Vicaire-Apostolique résident sur les lieux, ou par son Vice-Gérant : ce sont eux qui donnent les approbations aux Missionnaires des différens Ordres ; ainsi aucun Supérieur n'a le pouvoir absolu de changer le district de ses inférieurs, D'ordinaire l'harmonie la plus parfaite regne entr'eux, & tout se passe d'un commun accord. Le Supérieur ne peut renvoyer un Missionnaire en Europe, sans justifier des causes pour lesquelles il l'a fait partir. Les Prêtres Tonquinois sont seuls à l'entière disposition des Supérieurs de chaque Mission, qui changent le lieu de leur résidence, autant qu'ils le jugent convenable, aux intérêts de la Religion, & à la sûreté personnelle de ces Prêtres.

Le Saint Siège accorde à tous les Missionnaires Européens les pouvoirs les plus amples , relativement à l'administration des Sacremens & à l'exercice de la discipline ; ils sont plus étendus en beaucoup de points , même que ceux des Evêques en Europe : l'éloignement où ils sont de Rome , & le petit nombre d'ouvriers employés dans une très-grande étendue de pays , a déterminé à laisser une liberté presque entière aux Missionnaires , qui cependant sont tous obligés , avant que d'entrer en fonctions , de signer un Formulaire , par lequel ils se soumettent à la Bulle *ex illa die* (1).

(1) Il y avoit au moins soixante ans que les Missionnaires de différens Ordres , répandus à la Chine , de même que les Jésuites , disputoient entr'eux très-vivement , s'il étoit permis ou non de mêler l'observation de quelques rites du culte Chinois , avec les cérémonies du Christianisme : les Jésuites se prévalaient des bons effets de la restriction

Les

Les Jésuites, lorsqu'ils étoient employés aux Missions du Tonquin, avoient

mentale; les autres vouloient des procédés plus simples & plus francs; & il y avoit guerre ouverte entre les différens partis, lorsqu'enfin le Pape Clément XI publia, le 19 Mars 1715, la Bulle qui commence par ces mots, *Ex illa die*, dans laquelle il déclare vains & illusoires les prétextes & les subterfuges dont les Jésuites se servoient pour couvrir leur désobéissance aux décrets du S. Siège, notamment à ceux de 1704 & 1710; en disant que le Pape avoit suspendu l'effet de ces décisions, ou qu'elles n'avoient pas la notoriété nécessaire pour faire loi, ou qu'elles avoient été données sur des faits obscurs, douteux & incertains, & qu'il falloit attendre une déclaration, qui est portée par la Bulle, *Ex illa die*. Pour que l'affaire fût finie d'une manière fixe & irrévocable, Clément XI joignit à cette Bulle, un formulaire que devoient signer tous les Missionnaires envoyés à la Chine. Ce formulaire étoit conçu dans les termes suivans.

» Je N. Missionnaire, envoyé à la Chine par
» le Saint Siège, ou par mes Supérieurs,

Partie II.

K

une manière de gouverner différente de celle des autres Ordres. Ils distri-

« suivant le pouvoir à eux accordé par le
 « Saint Siège, obéirai pleinement & fidèle-
 « ment au précepte ou commandement apos-
 « tolique touchant les cultes ou cérémonies
 « de la Chine, renfermé dans la Constitu-
 « tion que notre Saint Père le Pape Clé-
 « ment XI a faite à ce sujet, où la forme du
 « présent serment est prescrite & à moi par-
 « faitement connue, par la lecture que j'ai
 « faite en entier de ladite Constitution, &
 « l'observerai absolument & inviolablement,
 « & l'accomplirai sans aucune tergiversa-
 « tion, &c. &c. «....,

Comme le culte est à peu près le même au Tonquin qu'à la Chine, sur-tout relativement aux honneurs rendus à Confucius & à la Mémoire des ancêtres; cette Bulle doit y être suivie de même qu'à la Chine : les Vicaires-Apostoliques François ont toujours tenu la main à son exécution, attendu qu'elle avoit été rendue, autant sur leurs instances, que sur celles des autres Missionnaires. Il ne nous convient pas du juger de l'utilité d'une pareille Constitution, que nous devons respecter

buoient aux Catéchistes le soin des Chrétiens soumis à leur conduite , & de ceux dont ils avoient fait la conversion. Chacun de ces Catéchistes avoit son district , à peu près comme nous avons dit que l'avoient les Prêtres François des Missions Etrangères , où ils faisoient les mêmes fonctions , excepté celles qui sont spécialement réservées aux Prêtres : ils étoient distribués en vingt ou trente districts ; ils exerçoient tous la Médecine , profession fort estimée dans le pays , qui leur donnoit entrée par-tout , intéressoit les Idolâtres même à leur sûreté , & leur inspiroit de l'amitié & de la confiance pour les Chrétiens. Ces Catéchistes étoient choisis par le Supérieur de la Compagnie , qui les changeoit ou

dès qu'elle est émanée du Saint Siège : mais nous observerons que les Jésuites qui semblent avoir toujours mis à l'écart , au moins dans la pratique , ces sortes de préceptes , ont eu constamment les Missions les plus florissantes & les plus nombreuses.

les destituoit à son gré : il les assembloit tous les ans pour délibérer avec eux des affaires communes ; car ils faisoient toute la dépense des différens districts , dont ils rendoient compte à ces assemblées , ainsi que du montant des aumônes qu'ils avoient reçues des Chrétiens , ou des avances qu'ils avoient faites : quelques-uns devenoient fort riches dans cette administration ; mais dès que le Supérieur s'en appercevoit , il leur faisoit déposer chez le Procureur de la Mission , tout ce qu'il jugeoit leur être superflu , parce qu'ils ne devoient rien avoir en propre ; tout ce qu'ils possédoient étoit censé appartenir à la caisse commune , dont le seul Supérieur dispoisoit à son gré.

On voit par là que ces Catéchistes étoient dans la dépendance la plus entière , quoiqu'ils fussent de la plus grande utilité aux Prêtres Missionnaires , dont ils administroient le spirituel & le temporel , de manière qu'ils n'avoient aucun

autre soin que celui de remplir les fonctions réservées à leur état personnel : ils trouvoient par-tout les voies préparées ; ils étoient plus en sûreté que tous les autres Missionnaires, à raison de la quantité de personnes qui veilloient à leur conservation.

Cette manière de gouverner n'avoit rien de flatteur pour les particuliers ; les Catéchistes Tonquinois, ainsi que les Chrétiens étoient soumis en tout aux Jésuites , supérieurs des Missions : cependant c'étoit ceux qui faisoient le plus de progrès , qui avoient le plus grand nombre de Chrétiens dans leur dépendance , parce que les Catéchistes travailloient à l'envi les uns des autres à se faire des Profélytes , & à augmenter , par ce moyen , leur crédit auprès du Supérieur. Ils avoient sous leur direction, il y a environ trente ans , cent mille Chrétiens, auxquels les Sacremens étoient administrés seulement par cinq Missionnaires Européens. Sans le secours de ces

Catéchistes , il eût été impossible que si peu d'ouvriers eussent suffi à une Mission aussi nombreuse. Les Missionnaires des autres Ordres se feroient emparés de la conduite d'une partie de ces Chrétiens ; un grand nombre abandonné sans instruction & sans encouragement, auroit apostasié : ce qui n'est pas arrivé par le zèle des Catéchistes qui parcouroient sans cesse tout le Royaume , pénétroient jusques dans les parties les plus reculées des forêts , & distribuoient par-tout quelques-uns de leurs élèves, qui enseignoient aux peuples, qu'ils pouvoient gagner, les élémens de la Religion Chrétienne , & les dispoient de manière que les Missionnaires arrivans les trouvoient instruits & préparés à recevoir le baptême , & à être initiés aux Mystères. Ce sont ces Catéchistes , qui , dans les différens arrêts de proscription portés contre les Jésuites au Tonquin , leur ont toujours conservé la plus grande partie de leurs Chrétiens. Ce zèle est d'autant plus ad-

mirable , que ces Catéchistes , dans la dépendance la plus entière du Supérieur de la Mission , n'osoient pas espérer de jouir de leur état plus long-temps qu'il ne lui plairoit , quelques services qu'ils eussent rendus à la Religion & à la Compagnie : la moindre prétention marquée à cet égard , devenoit la cause de leur destitution. Cette conduite absolue des Jésuites , supérieurs des Missions , est bien propre à donner une idée du gouvernement général de la Société , & de l'empire qu'elle exerçoit sur les esprits.





CHAPITRE VII.

Devoirs des Missionnaires ; idée de leurs premiers travaux ; conduite des Chrétiens envers les Idolâtres ; occasions favorables pour annoncer l'Evangile , & célébrer les Mystères ; précautions à garder avec les Infidèles qui se présentent pour être initiés ; ferveur admirable des Néophytes ; travaux personnels des Missionnaires ; ordre de leur marche ; administration des Sacremens ; comment les procès se terminent entre les Chrétiens ; occupations des Missionnaires dans leurs courses ; registres d'administration envoyés chaque année aux Supérieurs.

LE travail des Missionnaires au Tonquin , ainsi que dans les autres régions orientales , où il n'est pas permis d'annoncer publiquement la Religion Chrétienne , a deux objets principaux : la

Civile & Politique du Tonquin. 225
conversion des Idolâtres , & l'adminis-
tration des Sacremens aux Fideles déjà
formés & initiés aux Mystères de la foi.

Il n'y a que les Missionnaires qui ont
été employés dans l'Orient, qui puissent
donner une idée juste de la manière d'y
prêcher l'Evangile , & de celle dont les
conversions s'opèrent. La Religion a fait
des progrès surprenans à la naissance de
la nouvelle Eglise du Tonquin : on peut
comparer les travaux des premiers Mis-
sionnaires qui y passèrent, à ceux des pre-
miers Disciples des Apôtres qui répan-
dirent, en Occident, les lumières de
l'Evangile. N'éprouvant aucune contra-
diction sensible , n'ayant d'autres diffi-
cultés à vaincre que celles que leur op-
posoient un climat nouveau, des peuples
dont les mœurs & les usages leur étoient
peu connus, n'étant point proscrits par
les loix de l'Etat , ils agissoient avec une
sorte de liberté, que leur zèle , leur
qualité d'Etrangers , d'hommes extraor-
dinaires , d'une vertu sans exemple dans

K v

ces régions, rendoient du plus grand effet : par-tout on les admiroit , & de ce sentiment à la persuasion , il n'y avoit pas loin. Si cette heureuse indifférence du Ministère public sur leurs démarches eût duré, bien-tôt le Tonquin auroit entièrement été peuplé de Chrétiens ; mais quantité de causes se réunirent pour ôter toute liberté aux Missionnaires. D'abord ils furent proscrits & obligés de sortir du Royaume : l'exercice de la Religion fut interdit aux sujets sous des peines sévères, & quelquefois capitales. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit du Gouvernement, on jugera que l'intérêt personnel des Mandarins, & les passions particulières des Favoris & des gens en place, ont dû faire naître, dès le commencement, des persécutions, soit générales, soit locales, que les Edits des Rois raniment de temps en temps, & malgré lesquels il reste encore, dans ce pays, un nombre considérable de Chrétiens fervens.

Quoique depuis une longue suite d'années , aucun Missionnaire n'ose se montrer en public pour ce qu'il est , qu'il ne soit aussi-tôt saisi & livré aux Mandarins , & que ce ne soit plus eux qui annoncent le Christianisme , mais la beauté de la loi Evangélique & la pureté de la morale qui se prêchent elles-mêmes ; on croit , comme nous l'avons avancé sur de bons mémoires , que les Chrétiens forment , dans cet état , un corps d'environ trois cent mille personnes répandues par-tout , dans tous les états & toutes les professions ; ce qui ne doit pas paroître bien considérable , eu égard à l'immense population du Tonquin , & ne fait , tout au plus , que la centième partie de ses habitans. Mais ce qui est admirable , c'est que , malgré le petit nombre des Missionnaires qui ont osé pénétrer dans ce pays , & l'opposition , que les mœurs dominantes apportent à la propagation de l'Evangile , on trouve des Chrétiens dans le Corps des Militaires,

dans les Tribunaux de Justice , dans l'Ordre des Mandarins & des Lettrés : il y en a jusques parmi les femmes du palais du Roi.

Ils ont tous la plus grande attention de ne pas se faire connoître aux Idolâtres, avec lesquels ils n'ont aucune liaison : mais ils ne déguisent pas leur foi avec leurs parens & leurs amis ; la conversation tombe souvent sur la Religion Chrétienne : les Tonquinois qui la professent sont d'ordinaire plus instruits que les Idolâtres , & ils les persuadent aisément de la vérité de la doctrine qu'ils suivent ; souvent ils leur inspirent les premières idées d'embrasser la même croyance. La pureté de vie de la part de ces Chrétiens , leur bonne foi dans leur commerce , leur charité soutenue envers tous les hommes , donne à beaucoup d'Idolâtres le desir de connoître une Religion qui rend les hommes si parfaits & si utiles à la société. C'est ainsi que leur conduite occasionne des

conversions. La pieuse industrie des Catéchistes & la profession de Médecins qu'ils exercent presque tous , est un moyen pour eux d'avancer les intérêts du Christianisme. Nous avons vu plus haut que les Idolâtres du Tonquin sont, en général , persuadés que la plupart des maladies sont occasionnées par les mauvais génies qui s'emparent des corps , & y causent des ravages extraordinaires. Les Catéchistes qui sont appelés pour traiter ces malades , joignent la prière aux remèdes qu'ils administrent ; ils font des cures heureuses , qu'ils attribuent plutôt à la protection de Dieu , qu'aux secrets de leur art : ces succès sont regardés , avec raison , comme autant de victoires sur l'ennemi du genre humain , dont les assauts rendus inutiles par les prières ferventes des Chrétiens , accélèrent la propagation de la foi. C'est ce qui a donné lieu aux Tonquinois convertis , de dire parmi eux , en proverbe , que le Diable est un bon prédicateur :

c'est d'après cette conduite générale des Chrétiens , que nous avons dit que la Religion se prêchoit elle-même.

Ces Catéchistes ne perdent aucune occasion d'annoncer l'Évangile , ce qui leur est beaucoup plus facile qu'aux Missionnaires ; ils se trouvent comme parens & amis aux assemblées qui se font pour les festins publics & les mariages : la circonstance des enterremens leur est très favorable ; ils sont regardés comme sacrés ; en sorte qu'on n'ose inquiéter ceux qui y assistent , ou qui sont employés aux cérémonies qui y sont pratiquées : c'est pourquoi , s'il se trouve une sépulture à faire aux jours marqués pour les fêtes & les cérémonies les plus solennelles du Christianisme , on les célèbre alors avec quelque sûreté : c'est une sorte de crime au Tonquin de troubler , par quelque exécution que ce soit , même pour les intérêts de la Religion dominante , ou les ordres du Roi , le respect que l'on doit aux funérailles.

On ne permet pas aisément aux Idolâtres de voir les Missionnaires, à moins qu'ils n'aient donné des preuves sincères du desir qu'ils ont de se convertir : on les éprouve long-temps avant que de les leur présenter, à cause des suites fâcheuses qui pourroient en résulter : ainsi les conversions se commencent & s'avancent beaucoup, sans que le Missionnaire, dans le district duquel elles se font, y contribue autrement que par une direction générale : elles s'affermissent par les exhortations des Catéchistes, qui, étant Tonquinois, risquent moins que des étrangers, & échapperoient plus aisément à la persécution, s'il arrivoit qu'un faux frère les dénonçât.

Ceux auxquels Dieu a inspiré le desir d'embrasser le Christianisme, sont présentés aux Catéchistes par leurs parens & amis déjà Chrétiens, qui répondent de la sincérité de leurs intentions, & desquels ils ont reçu quelques instructions domestiques. Les Catéchistes les

continuent ; & quand ils ont éprouvé leur ferveur , ils les présentent au Missionnaire , qui achève l'œuvre de la conversion en leur donnant le baptême ; ce qui ne se fait pas toujours à la première entrevue. Il arrive souvent que cette grace est différée de plusieurs mois , surtout quand il y a quelque apparence de tranquillité de la part du Gouvernement. La ferveur des Néophytes ne fait qu'augmenter ; ils s'exercent avec plus d'attention & de zèle dans la pratique des vertus chrétiennes : lorsque l'épreuve paroît consommée , on leur administre le baptême , avec toutes les cérémonies d'usage dans l'Eglise Catholique , qu'on leur explique à mesure qu'on les pratique. L'attendrissement , la piété de la plupart de ces Chrétiens offriroit alors le spectacle le plus touchant & le plus capable de multiplier les conversions , s'il étoit public. On les voit , pénétrés de reconnoissance pour la grace qu'ils reçoivent du Ciel , fondre en larmes au

souvenir de leurs iniquités passées , former les plus généreux projets de mener désormais une vie conforme à la sainte Doctrine dont ils sont instruits : le plus grand nombre y persiste avec une ferveur digne des premiers siècles de l'Eglise.

Nous avons à parler actuellement de ce qui fait l'essence du travail des Missions , de la visite des Paroisses , & de l'administration des Sacremens , qui exigent que les Missionnaires Européens passent successivement d'un endroit à un autre ; ce qu'ils ne peuvent faire qu'avec les plus grands risques. Leur proscription est une loi du pays : non-seulement il y a des peines prononcées contre ceux qui les reçoivent & les cachent chez eux , mais des récompenses promises à ceux qui peuvent les arrêter , ou les dénoncer à temps pour qu'ils le soient. Il est aussi aisé de reconnoître un Européen au Tonquin , qu'un Nègre en Europe ; aussi les Missionnaires ne marchent que pendant la nuit , & sous la conduite

de leurs Profélytes. Rarement il est nécessaire d'avertir les Chrétiens de leur arrivée, ils la devinent en quelque sorte par l'empressement qu'ils ont de les voir. Les principaux d'entr'eux, quand ils prévoient le temps où le Missionnaire doit passer, envoient au devant de lui des personnes fidèles, pour l'inviter à venir chez eux ; il désigne le jour auquel il les satisfera. Ce terme arrivé, ils dépêchent à sa rencontre un nombre suffisant de Chrétiens, pour se charger de ses meubles d'Autel, l'écarter & le porter, en cas de besoin : cette marche se fait avec les plus grandes précautions, par la défiance où l'on est des Idolâtres, & dans le silence, quoique souvent le Missionnaire soit accompagné de plus de trente ou quarante personnes. L'étendue des districts à parcourir, l'oblige souvent à passer sept ou huit mois dans ces courses ; il n'en faut pas moins pour faire la visite de la province d'Occident, & y administrer les Sacremens.

Quand le Missionnaire est arrivé au lieu où il doit s'arrêter, on le loge ordinairement dans la maison la plus obscure, & la moins exposée à la curiosité des Infidèles. Il est difficile de se faire une idée de l'empressement des Chrétiens Tonquinois, pour visiter le Missionnaire Européen, pour avoir la satisfaction de le saluer, de l'entendre, de lui parler : mais leur zèle n'est point inconsidéré ; s'ils accourent de toutes parts, c'est avec les plus grandes précautions, & toujours pendant l'obscurité. Ceux qui viennent de loin, dirigent leur marche de façon qu'ils n'arrivent qu'à la nuit tombante : ces gens servent Dieu, & travaillent à leur salut, toujours avec crainte & tremblement. Les assemblées se tiennent dans les lieux destinés à la célébration des saints Mystères, & que l'on peut appeler les Eglises du pays, s'il y a sûreté à le faire : mais le plus souvent elles se font dans des maisons particulières.

Lorsque tous les Chrétiens sont rassemblés , un Catéchiste fait une exhortation sur le Sacrement de Pénitence , & les dispositions que l'on doit y apporter : elle est suivie d'un examen général de conscience sur les préceptes du Décalogue. Les discours que les Catéchistes font dans ces occasions , ont été composés par les Missionnaires , qui les leur donnent à apprendre par cœur ; il y en a cependant d'assez habiles , pour n'avoir pas besoin de ce secours , ils sont en état de parler d'eux-mêmes. L'exhortation finie , tous ceux qui ont l'intention de se confesser , se présentent au Catéchiste , & reçoivent de lui une marque ou signal qu'ils doivent remettre au Confesseur , qui reconnoît par-là qu'ils sont dans les dispositions convenables , & assez instruits. S'il se trouve quelqu'un parmi eux qui ait un cas extraordinaire à proposer , il est renvoyé au Missionnaire , qui lui en donne la solution , & juge si rien ne s'oppose à ce qu'il s'ap-

proche du tribunal de la Pénitence. Les sujets ainsi disposés, il est aisé à un Missionnaire d'en confesser un grand nombre en peu temps, parce qu'on peut regarder l'examen général, fait par le Catéchiste, comme la préparation la plus prochaine à la confession; chacun y fait la revue de ses actions sous la direction du Catéchiste, & d'après ses avis, il ne porte au Tribunal que ce qu'il est nécessaire de soumettre au jugement du Ministre de l'Eglise; car il faut ménager le temps avec le plus grand soin. A mesure que le Prêtre confesse, il donne, à ceux qui doivent recevoir la sainte Eucharistie, un autre signal, sans lequel ils ne pourroient s'approcher de la table de la Communion. On voit, qu'avec ces précautions, tout se passe dans le plus grand ordre. Les Catéchistes ont l'œil à tout : pendant le temps destiné aux confessions, on fait des discours édifiants, des pieuses lectures pour soutenir l'attention des Chrétiens. Ceux qui sont

venus de loin , ont la permission de se reposer , & même de prendre quelque sommeil sur des nattes qu'ils étendent à terre. Les instructions préparatoires & les confessions , emportent une partie de la nuit : on célèbre ensuite les saints Mystères ; & l'on doit s'arranger de façon que tout soit fini avant que le jour paroisse , que l'assemblée soit séparée , & qu'il ne reste dans l'endroit où elle s'est tenue , aucun vestige de ce qui s'y est passé. C'est dans ces circonstances que l'on donne les dernières instructions aux Néophytes , qui se disposent au baptême , & qu'ils reçoivent ce Sacrement par les mains du Missionnaire.

Toutes ces cérémonies sont absolument terminées environ cinq heures du matin : le Missionnaire qui a passé toute la nuit dans les fonctions de son ministère , se repose quelque temps , s'acquitte des devoirs qui lui sont personnels , & prend ensuite un repas frugal : le reste de la journée est employé à recevoir les

visites & les consultations des Chrétiens, qui peuvent le venir trouver sans risque, à examiner ceux qui desirent d'être admis à la participation des Sacremens, à terminer les procès qui se sont élevés entr'eux; car les graces attachées à la profession du Christianisme, n'ôrent point aux Tonquinois le goût qu'ils ont pour plaider. Mais comme leurs Juges ordinaires sont presque tous vendus à l'iniquité, & toujours guidés par leur intérêt propre, plutôt que par les regles de la Justice, ils préfèrent de s'en rapporter aux décisions du Missionnaire, dont le désintéressement est entier, & qui fait en sorte que les parties soient aussi satisfaites de son jugement qu'il est possible: souvent encore ce sont les Plaideurs qui transigent ensemble, & qui se jugent eux-mêmes en présence du Missionnaire: c'est ainsi que se terminent une multitude de procès. Ceux que l'esprit de chicane, ou une avidité manifeste dominant au point de les éloigner de

tout accommodement , sont exclus de la participation des Sacremens. La crainte de cette peine inspire à plusieurs des sentimens de conciliation , auxquels ils ne céderoient pas sans ce motif.

On voit par ce détail , que les jours des Missionnaires Européens , dans le cours de leurs visites , sont très-remplis , qu'il faut de la force & de l'activité pour soutenir toutes les fatigues inséparables de leur état. Il ne reste dans chaque endroit que le temps qu'exige la quantité de Chrétiens qu'ils ont à recevoir , & les affaires qu'ils y ont à terminer. Souvent leur séjour est interrompu par l'arrivée des Satellites des Mandarins , par des bruits de persécutions , par des visites à faire à des malades , qu'il faut aller trouver à cinq ou six lieues de distance. Quelque desir qu'aient les Missionnaires de les secourir tous , il arrive souvent que plusieurs Chrétiens sont privés des Sacremens à la mort ; ils n'osent marcher qu'avec des précautions infinies ,

infinies , par des chemins détournés : il faut quelquefois un jour entier pour faire une route , qu'un homme du pays acheveroit en moins de deux heures : le Missionnaire , dans ces circonstances , a moins égard à sa propre conservation , qu'au salut de tout un peuple qui seroit exposé aux vexations les plus cruelles de la part des Mandarins , si on arrêtoit un Prêtre Européen dans son territoire. C'est pourquoi plusieurs malades , à quelque extrémité qu'ils soient , préfèrent de se faire apporter au séjour du Missionnaire : il semble que la vivacité de leur foi soutienne leurs forces ; il arrive rarement que quelqu'un d'eux meure de la fatigue , au moins avant que d'avoir reçu les derniers Sacremens de la main du Missionnaire. Les Prêtres Tonquinois ont beaucoup plus de facilité à secourir les malades , pour lesquels ils sont appelés : ils vont librement par-tout , & toujours par le chemin le plus court , sans crainte d'être reconnus pour ce qu'ils sont.

Partie II.

L

Lorsque le Missionnaire est prêt de quitter l'endroit où il a séjourné quelque temps , pour continuer la visite de son district , tous les Chrétiens des environs s'assemblent & viennent lui faire les plus tendres & les plus sincères remerciemens des soins qu'il prend d'eux ; ils lui font quelques présens , avec tant d'affection , de reconnoissance , que le sentiment qui donne , plaît beaucoup plus que la chose qui est offerte : ils l'accompagnent ensuite jusqu'à l'endroit où il doit s'arrêter ; à moins que les Chrétiens d'un autre canton ne viennent au devant de lui pour l'escorter & lui rendre les services dont nous avons parlé.

Rien n'est moins réglé que le travail auquel les Missionnaires doivent s'attendre dans le cours de leurs fonctions ; souvent appelés pour un malade , ils en trouvent d'autres dans leur chemin , qui n'ont pas moins besoin de leurs secours ; ils rencontrent des enfans à baptiser ; ils sont , en quelque sorte , enlevés de leurs

bateaux par des Chrétiens Tonquinois, qui les font passer dans les leurs, où ils sont en effet plus en sûreté ; & ceux-ci profitent de ces momens pour recevoir les avis du Missionnaire, & se confesser à lui : c'est ainsi que, même dans leurs routes, ils opèrent une multitude de conversions, administrent les Sacremens, & ne cessent d'augmenter le nombre de leurs Prosélytes ; il n'y a pas un instant perdu pour les intérêts de la Religion, dans des jours si bien employés : c'est ce qui a beaucoup multiplié le nombre des Chrétiens au Tonquin, & c'est ce qui l'augmentera tant que cette nouvelle Eglise aura besoin du secours des Missionnaires Européens, & n'aura pas acquis assez de solidité, pour se soutenir par elle-même ; ce qu'elle ne peut espérer que de la protection du Gouvernement.

Ces récits nous remettent sous les yeux les premiers siècles de l'Eglise naissante : le Christianisme s'est établi en

Europe de même qu'au Tonquin , par le zèle des hommes apostoliques qui y annoncèrent la doctrine Evangélique ; par la ferveur & la constance des premiers Fidèles au milieu des persécutions ; par le généreux désintéressement des uns & des autres ; le sacrifice de tous les avantages temporels , de la vie même , à l'attachement qu'ils concurent pour la beauté de la Morale Chrétienne , & aux récompenses éternelles qu'ils espèrent de leur fidélité à la pratiquer.

Il est certain que , si les conversions multipliées qui s'opèrent au Tonquin étoient constantes ; si les Edits des Rois portés contre la Religion , & les peines prononcées contre les Chrétiens , ne forçoient pas la plupart des nouveaux Convertis à retourner au culte des Idoles ; plus de la moitié de ce Royaume feroit une profession ouverte du Christianisme. On en peut juger par ce que nous allons dire.

C'est une regle établie que chaque

Missionnaire envoie au Supérieur, duquel il dépend, le registre de son administration pendant l'année, c'est-à-dire le nombre de ceux auxquels il a conféré les Sacremens. On n'ose pas en spécifier les noms, ce qui seroit trop dangereux, si les registres venoient à tomber dans les mains des Persécuteurs. Mais en mettant les choses au plus bas, il n'y a aucun Missionnaire qui ne baptise, chaque année, au moins deux cent cinquante, tant enfans, qu'adultes. Il y a eu des Missionnaires François, qui, en sept mois d'administration, en ont baptisé jusqu'à six cents : si l'on ajoute à ce nombre ceux auxquels les Catéchistes administrent ce Sacrement, dans le cas de nécessité ; on peut porter à six mille au moins, le nombre des Fidèles, dont s'accroît tous les ans la Chrétienté du Tonquin, non compris les enfans qui naissent de parens Chrétiens. Ce dénombrement est prouvé, par la quantité de ceux qui se présentent tous les ans au tribunal de la Pénitence

& à la Table Eucharistique : il y a des Missionnaires qui en entendent tous les ans plus de huit mille en confession ; ce nombre n'étonnera pas, si l'on se rappelle l'ordre qui est observé dans l'administration des Sacremens, l'attention avec laquelle les Catéchistes disposent les Chrétiens de leur district, & le temps que les Missionnaires emploient à leurs fonctions : on peut dire que toutes les nuits y sont destinées, & on fait qu'entre les tropiques, elles sont presque toute l'année aussi longues que les jours.





CHAPITRE VIII.

Chrétiens orientaux , comparés à ceux de l'Europe ; caractère & courage de ceux du Tonquin ; comment ils coopèrent à la conversion les uns des autres ; ils sont tous obligés à un travail habituel ; leur ferveur admirable ; empressement à recevoir les Sacremens ; tranquillité avec laquelle ils envisagent la mort ; solennité de la prière générale pour les morts ; idée que l'on a des Chrétiens à la Cour ; foiblesse & inconstance de quelques-uns d'entr'eux ; zèle des nouveaux Convertis.

SI on ne faisoit aucune attention à l'influence du climat sur les caractères ; au génie propre à chaque Nation ; à la constitution de leur tempérament ; aux mœurs dominantes ; aux habitudes & à la manière générale de vivre ; en un mot , si on comparoit les Asiatiques

orientaux aux Européens ; il est certain que les Chrétiens d'Europe paroîtroient beaucoup plus fermes dans leur foi, & dans leurs sentimens, plus courageux à défendre la Doctrine qu'ils professent, plus actifs, plus laborieux. Mais avant que d'être Chrétien, on est né soumis à un climat déterminé ; & c'est d'après cette considération qu'il ne faut pas perdre de vue, que l'on doit juger des affections des hommes, de leurs inclinations, de leurs forces. C'est pour avoir comparé les hommes avec les hommes, les Européens avec les Asiatiques, les Tonquinois avec les François, sans faire attention à leurs positions respectives, que quelques Missionnaires & plusieurs Européens, qui ont voyagé au Tonquin, à la Cochinchine, & dans les autres parties méridionales de l'Orient, prétendent que les nouvelles Eglises de ces régions, ne sont pas dignes d'être du grand corps de l'Eglise de Jésus-Christ, parce qu'ils ne

les ont considérées que d'après la comparaison qu'ils en ont faite avec l'état de l'Eglise en Europe, & peut-être en France. Mais s'ils avoient un peu étendu leurs spéculations ; s'ils avoient plutôt comparé les Chrétiens des régions les plus méridionales de l'Europe, ceux d'une partie de l'Espagne, du Royaume de Naples, de la Sicile ; ils n'auroient pas trouvé la différence si grande, surtout s'ils avoient envisagé les uns & les autres dans la même position, relativement au Gouvernement politique.

Ils disent donc que les Tonquinois sont des Chrétiens de riz (1) ; c'est-à-dire des mercenaires qui ne sont attachés qu'aux biens de ce monde. Ce jugement n'est point conforme à la vérité : les Missionnaires ne sont pas en état de se faire des Prosélytes, par l'appât des

(1) On ne doit pas oublier que le riz est la denrée de première nécessité pour les Tonquinois, comme le pain l'est pour nous.

richesses. On verra même que leur administration est tout-à-fait opposée à ce préjugé.

En comparant les Chrétiens des deux climats, on peut dire que, s'il y a plus de solidité & de perfection dans ceux de l'Europe, il y a plus de ferveur dans l'Asie : l'esprit de l'Européen est plus élevé; celui du Tonquinois plus souple, & souvent plus simple : les sentimens & les affections sont plus fermes & plus décidés en Europe; au Tonquin, ils sont plus tendres & plus timides. Parmi nous, tout contribue à soutenir la Religion, à en assurer la gloire & les avantages; les vaines attaques que lui livrent les passions, ne servent qu'à relever la beauté de sa Morale : elle est la gloire des loix qui la protègent, & des Princes qui la suivent; par-tout elle a droit au respect & à la confiance des peuples dont elle est le plus ferme appui (1). Il n'en

(1) Le Prince Chrétien compte sur ses su-

est pas de même au Tonquin; les charges y sont dans l'état où elles étoient en Europe, lorsqu'elle étoit encore idolâtre; le Christianisme, jusqu'à présent, n'a pas cessé d'y être persécuté; on ne peut pas dire qu'il y ait d'autre soutien, que la foi timide de ceux qui l'embrassent, & le zèle de quelques Missionnaires, qui sont toujours en danger de sceller de leur sang les vérités qu'ils annoncent, ou de passer une partie de leurs jours dans les prisons, privés de tous moyens de suivre leur destination.

Cependant on peut assûrer que les Chrétiens Tonquinois sont vrais Croyans. Tous ceux qui sont convertis, ont en horreur les superstitions de l'idolâtre: ils vivent au milieu d'une nation per-

jets, & ses sujets sur le Prince; chose admirable! La Religion Chrétienne qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. *L'Esprit des Loix, Liv. 24, chap. 3.*

verse , livrée à toutes ses passions : ils n'ont sous les yeux que des exemples très-propres à les corrompre & à les séduire ; ils sont entourés de parens & d'amis , qui tournent leur conduite en dérision , & souvent les insultent vivement ; néanmoins on n'en voit aucuns rougir de l'Évangile ; ils y tiennent avec une constance qui attire dans leur parti ceux qui en paroissent les plus éloignés. La pureté de leurs mœurs , leur désintéressement , leur modestie ; cette bienfaisance générale dont ils sont animés , & qui est la source des vertus sociales les plus parfaites , étonne les Idolâtres , & leur donne le desir d'aspirer à cette perfection , dont ils ont peine à se croire capables.

Le caractère des Orientaux porte à la réflexion : l'habitude de s'occuper d'une idée , donne pour elle une sorte d'attachement ; de là à la pratique , le chemin est court , & il n'est pas rare de trouver au Tonquin de nouveaux Chrétiens bien

pénétrés de la justice de la cause qu'ils ont embrassée & de la vérité qu'ils annoncent , soutenir d'abord avec une insensibilité apparente les insultes & le mépris de leur famille encore idolâtre , & devenir bientôt l'instrument & la cause de la conversion de cette même famille , des voisins , des amis , qui tous embrassent la Religion Chrétienne , entraînés par l'exemple des vertus qu'ils admirent , & qu'ils pratiquent ensuite avec autant de ferveur & de succès que leurs modèles.

Ce qu'il y a de merveilleux dans ces conversions , c'est qu'on ne peut pas dire qu'aucune se fasse dans l'espérance des biens temporels ; ceux qui prennent la résolution de se soumettre à la loi Evangelique , ne doivent s'attendre qu'à des peines de toutes parts ; à la prison , aux supplices , à la perte de leurs biens & de la vie même : les persécutions qui se renouvellent de temps en temps , leur en fournissent des exemples frappans , &

les Missionnaires ont grand soin de les en avertir , lorsqu'ils se présentent pour recevoir le baptême.

Une des maximes des Missions du Tonquin, est de répandre peu d'aumônes parmi les Chrétiens , pour conserver en eux l'esprit de désintéressement & l'amour du travail , qui , dans ce pays , plus que dans tout autre , leur fournit aisément le nécessaire , dès qu'ils n'en perdent pas l'habitude. Il y a plus de sagesse & de charité dans une telle conduite , que si on verfoit les aumônes à pleines mains, sur des gens , que l'indolence , qui leur est naturelle , porteroit à regarder l'état de Chrétien , comme une profession qui doit leur procurer , sans peine , tout ce dont ils ont besoin pour leur subsistance. Trop de générosité , dans les Missionnaires , seroit donc opposé à la propagation de la foi ; l'inaction des nouveaux Chrétiens les feroit bientôt connoître pour ce qu'ils sont , & les exposerait à être persécutés ; au lieu que restant soumis aux travaux ordinaires de leur état ,

on est plus assuré de la pureté de leur foi & de la solidité de leur attachement au Christianisme.

La simplicité de ces peuples, ou plutôt l'ignorance entière de la vérité & de tout principe de raison & de vertu dans laquelle ils croupissent, doit faire regarder leur ame comme une terre neuve, où la semence Evangélique fructifie avec facilité & grand profit : on ne peut regarder que comme un miracle continuél, la multitude de conversions qui s'opèrent par les voies les plus simples. Un Néophyte élevé dans la pratique de la Médecine, réussit-il à faire quelques guérisons heureuses ? il les attribue, non à ses connoissances, mais à la vertu toute puissante du Dieu dont il veut embrasser la Religion : il parle de cette Religion au malade qu'il a guéri, aux parens qui l'entourent, aux voisins qui connoissent le malade ; il inspire de la confiance à ceux qui l'entendent. Une nouvelle guérison, à laquelle il contri-

bue ; augmente son crédit ; insensiblement des bourgs entiers se trouvent animés du même esprit , & profitent du premier instant où le Missionnaire passe , pour demander le baptême , le recevoir & former une société de Chrétiens , qui sont d'autant plus en sûreté , qu'ils sont certains de leur discrétion réciproque , & qu'il est rare que le Gouvernement entende assez peu ses intérêts , pour faire tomber le poids de la proscription sur des Communautés nombreuses , dont les habitations seroient tout d'un coup dépeuplées , les terres incultes , & , par ce moyen , hors d'état de payer les tributs accoutumés.

C'est dans ces sociétés , qui acquièrent une sorte de liberté , par l'union & la confiance qui y regnent , que la lumière se communique & se répand : les Chrétiens s'instruisent les uns les autres ; les anciens sont les guides des nouveaux : ceux qui ont passé quelque temps aux écoles des Missionnaires , deviennent les

instituteurs de la jeunesse , qui ne sort pas du lieu de sa naissance. Il n'est pas rare de voir des jeunes gens reprendre à propos la négligence des plus âgés , & les ramener à leurs obligations : tous sont assez instruits des Mystères & des vérités de la Religion , pour rendre raison de leur conduite. Un telle émulation ne peut être produite dans les uns & dans les autres , que par une foi vive , accompagnée des œuvres , qui dès-lors est la preuve la plus légitime d'un vrai Christianisme. Ils semblent, dans certaines occasions , oublier le soin de leur propre sûreté , tant est grande la confiance au Dieu qu'ils servent : on les entend quelquefois , pendant la nuit , réciter en commun leurs prières , dans les maisons où ils se rassemblent , sans crainte d'être reconnus par les Idolâtres , & d'être dénoncés comme Chrétiens : cette généreuse assurance leur fait souvent des Prosélytes de ceux qu'ils redoutoient comme persécuteurs. Ainsi que dans les premiers

siècles de l'Eglise, ils passent les nuits qui précèdent les jours de fêtes, à louer Dieu & à le prier, lorsqu'ils ont un Prêtre avec eux, pour célébrer les saints Mystères; ou ils se rassemblent sous la conduite des Catéchistes, pour assister ensemble à des instructions & à des prières communes. Ils ont la plus grande ardeur pour se trouver à la célébration des solennités principales de la Religion; en vain on leur cache la marche du Missionnaire & le lieu où il doit les célébrer, pour empêcher qu'ils ne s'y rendent en foule, & qu'un concours extraordinaire de peuple ne les fasse découvrir par les Idolâtres; en vain on les traite avec dureté, jusqu'à leur refuser la porte du lieu des assemblées; rien ne les rebute: ils prennent d'eux-mêmes toutes les précautions nécessaires pour n'être pas découverts. Ils s'éloignent des chemins ordinaires, ils passent à travers des marais impraticables: ils ne craignent pas de

traverser les forêts , au risque d'être dévorés par les Tigres , dont elles sont remplies , pour avoir le bonheur d'assister à la Messe , de se confesser & d'être admis à la sainte Communion. Ceux qui n'ont à marcher qu'une journée , se croient heureux ; il y en a qui font des voyages de trente & quarante lieues , pour se trouver à ces solemnités. On en voit de tout âge & de tout sexe s'exposer aux fatigues de ces routes dangereuses & pénibles ; quelques - uns même succombent à la fatigue , & meurent , sans que ces accidens ralentissent la ferveur des autres. Les Infidèles en prennent l'occasion de calomnier les Chrétiens ; ils ne connoissent pas l'empire qu'exerce sur les cœurs l'amour des devoirs aussi chers que ceux d'une Religion toute spirituelle. La pauvreté de la plupart d'entre eux rend encore plus admirable leur ferveur ; il faut qu'ils pourvoient à leur nourriture : quelques livres de riz , dont ils se chargent , leur suffi-

sent : ils tâchent aussi de rassembler quelques centaines de deniers , encore les destinent-ils plutôt pour être offerts à l'Eglise , que pour se procurer des soulagemens : ils prennent ces précautions , parce qu'ils savent que les Missionnaires ne sont pas en état de nourrir la foule de Chrétiens qui les suivent par-tout.

Leur empressement à recevoir les Sacremens n'est jamais plus marqué que dans les grandes solennités , sur-tout celle de Pâques : jour & nuit ils entourent le Tribunal de la Pénitence : plusieurs attendent plus d'un jour le moment d'y être admis , & ils passent tout le temps à l'Eglise : on leur permet d'y prendre quelques heures de repos. On ne voit pas , sans attendrissement , une multitude de Fidèles assemblés pour chanter les louanges du Seigneur au milieu d'une terre étrangère , trouver que le temps que l'on y emploie est toujours trop court ; ne se rappeler

qu'avec larmes le souvenir des souffrances qu'un Dieu fait Homme a éprouvées, pour consommer l'œuvre de la Rédemption; se soumettre avec une docilité admirable à toutes les épreuves auxquelles les Missionnaires jugent à propos de mettre leur foi; accepter les satisfactions qu'on leur donne à remplir, comme des grâces; profiter du délai de l'absolution pour se corriger de leurs défauts, se rendre plus dignes de la réconciliation & de participer au plus saint de nos Mystères; c'est ce que l'on admire dans l'Histoire de la primitive Eglise, & ce qui se renouvelle toujours dans les assemblées des Chrétiens du Tonquin.

Une preuve non équivoque de leur zèle pour la Religion Catholique, & de leur confiance à la grace attachée aux Sacremens, sont les heureuses dispositions où ils finissent leurs jours: ils demandent alors les secours spirituels avec l'empressement le plus marqué. Les parens & les voisins se rendent mutuelle-

ment le service d'aller chercher le Missionnaire, ou le Prêtre établi dans le district, ce qui n'est pas une légère marque d'amitié, eu égard aux difficultés qui se trouvent à remplir ce devoir de charité. Dans beaucoup d'endroits ils se sont associés pour procurer aux malades ces secours si importants. Dans un pays où l'exercice de la Religion Chrétienne est si rigoureusement défendu, il n'y a point d'Eglise où l'on conserve le saint Viatique; ainsi le Prêtre célèbre la Messe dans la chambre même du malade, sur un autel que l'on arrange tout de suite, & il administre : si le cas le requiert, il passe de là chez un autre malade, & porte le Saint Sacrement dans une Custode suspendue sur la poitrine. Il faut, dans ces circonstances, que le Missionnaire & ses guides usent des plus grandes précautions, pour n'être pas découverts par les Idolâtres : combien de fois ne s'exposent-ils pas au danger de se perdre eux-mêmes ! Ils le bravent avec cou-

rage. Pourvu que la Chrétienté du pays ne courre pas les risques de la persécution, ils sont dédommagés de toutes les peines, par la satisfaction de reconnoître dans ces ames pieuses, les effets salutaires de la Religion qu'ils ont enseignée : les malades meurent dans les sentimens de la confiance la plus parfaite aux mérites de Jésus-Christ, avec la foi la plus vive ; l'espérance la plus consolante au bonheur d'une vie à venir. D'ordinaire, la mort est peu redoutée au Tonquin : mais combien ce sentiment naturel n'est-il pas relevé & affermi en eux, par les motifs surnaturels que leur donne la Religion, sur-tout dans ces derniers instans ? Dans les Idolâtres, au contraire, la machine seule agit, le sentiment cesse par son affaïssement ; le cœur ni l'esprit n'ont aucune part à ces dispositions : s'ils conservent encore quelque connoissance, elles ne peuvent avoir pour objet une vie future plus heureuse ; ils n'ont de l'avenir qu'une connoissance fort embrouillée ; l'état des

ames, tel qu'ils se le représentent, d'après les notions qu'ils tirent de leur culte, n'a rien de satisfaisant pour eux; quoiqu'ils rendent aux morts des devoirs religieux, ils ne sont pas assurés si les ames survivent long-temps à la destruction des corps, ni quel est leur état final.

La foi de la plupart de ces Chrétiens mourans, est si vive, qu'elle opère des prodiges sur quelques-uns d'eux, en les animant d'une ardeur assez forte, pour opérer des crises qui emportent la cause de la maladie; ils sont guéris tout d'un coup. D'autres ayant perdu l'usage de la parole, semblent tirer une nouvelle existence de l'arrivée du Missionnaire, au point qu'ils se trouvent en état de recevoir les Sacremens avec une entière connoissance: ils meurent ensuite avec la plus grande tranquillité, sans répugnance & sans frayeur. Ces sortes d'événemens frappant les Chrétiens qui en sont témoins, les affermissent dans leur

leur foi , & procurent la conversion de beaucoup d'Infidèles qui les entendent raconter.

Le respect , si bien établi au Tonquin , pour la mémoire des morts , a conduit aisément les Chrétiens de ce pays , à recevoir la croyance de l'Eglise Romaine , au sujet du Purgatoire , & à employer tous les moyens reçus par la piété , pour soulager les ames qui y sont retenues. Une fois instruits & persuadés des principes de la Religion Chrétienne , ils ont conçu facilement , que la négligence à observer ses préceptes , méritoit quelques peines à expier , soit dans cette vie , soit dans l'autre ; aussi ont-ils substitué avec la plus grande confiance , aux offrandes & aux sacrifices que l'on fait dans le pays aux ames des morts , les prières , les aumônes , & l'oblation du sacrifice de la Messe.

La commémoration solennelle des morts s'y célèbre avec la plus grande affluence. On choisit pour l'assemblée ,

Partie II.

M

qui est toujours très-nombreuse, l'endroit le moins exposé du canton aux recherches des Idolâtres & à la persécution des Mandarins. La veille de la solemnité, on écrit les noms des défunts par ordre des bourgs & villages : les parens qui les indiquent ne manquent pas, dans ces occasions, de faire des aumônes. Après la célébration de la Messe, un Catéchiste lit les noms des Evêques, des Prêtres, des Catéchistes, & de tous les Chrétiens défunts qui sont inscrits sur la liste. Après cette lecture, on parle à l'assemblée des peines du Purgatoire, de la nécessité de secourir les ames qui y sont détenues, de l'effet des prières & des aumônes des vivans pour leur soulagement : ce récit touche de la compassion la plus vive l'assemblée, qui fond en larmes : on fait ensuite pour les défunts les prières solemnelles, qui sont terminées par les encensemens, & les aspersions d'eau bénite, suivant le rit Romain. De toutes nos cérémonies religieuses, c'est celle

qui plaît le plus aux Infidèles , & qui attire à notre Religion des louanges , même de la part des Idolâtres les plus obstinés.

On demandera peut-être comment ils ont quelque connoissance des Mystères & des cérémonies de la Religion Chrétienne qu'on leur cache avec tant de soin ? La réponse est aisée. 1°. Les mœurs des Chrétiens sont si différentes des leurs, qu'il ne faut pas les voir long-temps, pour les reconnoître , & ils sont en assez grand nombre au Tonquin pour y faire une sensation marquée. 2°. Quelque soin que l'on ait d'empêcher que les Idolâtres n'entrent dans les assemblées des Chrétiens ; il s'en glisse toujours quelques-uns que la curiosité du spectacle y attire. Ils paroissent charmés de voir les ornemens & la parure des Eglises ; la célébration des Mystères les intéresse ; ils sont pénétrés de respect, en voyant avec quelle piété les Chrétiens y assistent ; la ferveur , le recueillement , la

modestie ; qui accompagnent toutes leurs actions , les étonnent autant que l'ordre qui y est observé (1). Ceux qui ne peu-

(1) Les usages de l'Eglise Catholique , qui par - tout - accompagnent le culte extérieur d'une certaine magnificence , sont très-propres à donner aux Orientaux de l'attachement pour le Christianisme. Le dogme d'un Être Souverain , juste Vengeur du crime & Rémunérateur de la vertu , la pureté de la morale , qui tire sa source de cette première idée , plaisent en général à tous les hommes qui ont un penchant naturel pour l'honnêteté & la vertu , quelque opposées que paroissent leurs mœurs dominantes à ces sentimens. Mais comme ils ont en même temps de l'inclination & du goût pour les choses sensibles , il est évident qu'un culte , accompagné de cérémonies & d'une pompe extérieure , qui leur annoncent la grandeur de la Divinité qu'ils adorent , ne peut que les attacher davantage aux principes de la Religion qu'ils ont embrassée , & les rendre plus fidèles à ses préceptes. C'est ce qui fait que les Catholiques sont beaucoup plus attachés au Christianisme que les Protestans , & sont plus zélés pour

vent pas jouir de ce spectacle , s'informent des Chrétiens leurs amis , de nos pratiques ; enfin les meubles d'autel , les livres , les images destinées au culte des Chrétiens , sont souvent tombés entre leurs mains : il y a dans le palais du Roi un dépôt marqué , pour conserver les effets saisis sur les Ministres de la

la propagation de la Foi. Plus ils sont occupés des devoirs de la Religion , plus ils l'aiment. La magnificence du culte extérieur ; les richesses des Temples & leurs parures , sont un bien commun , auquel ils sont tous intéressés , & qu'ils se plaisent à augmenter , quelque pauvres qu'ils soient. Ce goût général n'est nulle part mieux établi que dans l'Italie , où le peuple n'est pas riche. Il n'en est pas de même des pays septentrionaux , où l'indifférence des Protestans des différentes sectes , l'économie qu'ils mettent dans la décoration des lieux qu'ils destinent à leur culte , diminue dans les Catholiques cette émulation religieuse qui les distingue dans les régions méridionales , où l'hérésie n'a jamais eu d'établissements fixes.

Religion Chrétienne ; on brûle ce qui paroît de peu de conséquence ; on conserve ce qu'il y a de plus précieux en ornemens , livres ou tableaux , & par ce moyen les Infidèles prennent quelque connoissance de la Religion. La curiosité de la connoître davantage s'allume en eux d'autant plus aisément , qu'ils sont tous persuadés qu'on ne peut rien lui reprocher , que d'être opposée au culte établi dans le pays.

La Cour même qui la proscriit par des loix si dures , reconnoît qu'elle n'enseigne que des maximes conformes à la raison : elle n'est persécutée qu'à cause de l'attachement à l'ancien culte , de l'intérêt des Mandarins & des principaux Officiers de l'Etat , de l'ignorance & du caprice de quelques-uns d'entr'eux , & sur-tout de l'opiniâtreté du grand nombre des femmes de la Cour , à maintenir les Idoles en honneur. Le Chova qui régnoit au commencement de ce siècle , quoiqu'ennemi déclaré des Chré-

tiens , ne consentoit qu'avec peine que les Edits portés contre eux fussent exécutés à la rigueur , & que l'on punit de mort les Prêtres & les Catéchistes surpris & arrêtés dans l'exercice de leurs fonctions : il disoit que c'étoient de bonnes gens , qui n'avoient jamais causé de mal ni de trouble dans l'Etat. Cette opinion est si bien établie , que si , parmi les troupes de voleurs que l'on arrête fréquemment , quelques-uns sont accusés d'être Chrétiens , les Mandarins n'en veulent rien croire , tant ils sont persuadés qu'un Chrétien est incapable de s'abandonner au crime , & de faire quelque tort à son prochain.

Quelque avantageux que paroisse le portrait que nous faisons ici des Chrétiens du Tonquin , il ne faut pas croire que l'Eglise , ou la société des Fidèles de ce pays , ne soit composée que de gens courageux , constans & prêts à tout faire pour la défense & l'honneur de la Religion : ils conservent la foi dans leur

cœur ; mais ils manquent de courage pour la confesser publiquement : en cela ils suivent le sort ordinaire de l'humanité, le nombre des foibles est toujours le plus grand. A la naissance de l'Eglise , en Europe , sous les persécutions déclarées des Empereurs Romains , il y a eu beaucoup de Martyrs ; mais il y avoit beaucoup plus de Chrétiens cachés qui peuplèrent tout d'un coup l'Eglise d'une multitude de Fidèles , lorsque les Princes qui persécutoient le Christianisme l'eurent embrassé , & en furent devenus les protecteurs. La persécution est moins cruelle au Tonquin ; mais elle n'en est que plus dangereuse pour les progrès de la Religion ; la peine de mort n'est pas générale contre tous ceux qui la professent , elle n'est prononcée que contre les Ministres qui l'enseignent : mais combien de Chrétiens de tout état passent leur vie dans les prisons , que l'on peut regarder comme un supplice prolongé ? Combien sont dépouillés de leurs

biens, envoyés en exil, condamnés à des travaux publics, que l'on ne regarde pas comme des Martyrs, quoique la plupart meurent des peines qu'ils endurent, de la misère à laquelle ils sont réduits, par le constant attachement au Christianisme : ils l'aiment donc véritablement ? leurs vertus & leurs exemples le soutiennent dans un Royaume idolâtre, où les progrès de la Religion seront toujours d'autant plus surprenans, qu'ils ne sont appuyés que sur le zèle de quelques Missionnaires Européens, toujours pros crits & persécutés, dont les travaux incroyables n'ont pour but que la propagation de l'Evangile & le salut des ames qui y est attaché.

Cependant les Chrétiens Tonquinois les plus fervens ne sont pas ceux qui naissent des parens Chrétiens, mais ceux qui le deviennent par choix. On voit que la Religion ne se perpétue pas, dans les mêmes familles, les mêmes bourgs & villages. Les plus spirituels & les plus

M v

instruits des Chrétiens du pays ; ceux même qui ont fait profession dans quelques-uns des Ordres Religieux , qui ont été promus au Sacerdoce & associés aux travaux des Missionnaires au même titre que les Prêtres ou Religieux Européens , conviennent qu'il y a très-peu de Bourgs & de Communautés qui embrassèrent le Christianisme il y a cent ans , ou environ , qui y persistent encore. La persécution les a attaqués les uns après les autres , & les a successivement dispersés. La durée des souffrances , la perte des biens , a rendu leurs descendans plus timides : s'ils conservent encore la Foi , c'est dans le cœur ; ils n'osent l'avouer publiquement. Mais ceux qui se sont convertis de l'idolâtrie au Christianisme , sont toujours prêts à sacrifier leur vie même , pour la défense de la Foi qu'ils ont embrassée. S'il leur arrive de tomber , par foiblesse , dans quelque faute publique , opposée à leur croyance , ils s'en relèvent avec un courage étonnant , & ne se montrent ,

par la suite , que plus fervens & plus zélés : c'est ce que rapportent unanimement les Missionnaires des différens Ordres , qui seuls sont capables de rendre compte de l'état du Christianisme dans ce pays : ils parcourent , les uns & les autres , le Royaume dans toute son étendue , parce qu'ils ne peuvent long-temps rester dans le même endroit pour remplir leurs fonctions. Ils sont tous autant de témoins irréprochables du désintéressement de ces nouveaux Chrétiens : ils assurent que l'on voit encore des Communautés nombreuses , des Bourgs entiers , se soumettre au joug de J. C. & faire profession du Christianisme , dans les temps même où la persécution s'est renouvelée , & dure depuis plusieurs années. Ils ne négligent rien pour transmettre à leur postérité les sentimens dont ils sont animés : ils regardent la Religion Chrétienne comme l'héritage le plus précieux qu'ils puissent lui laisser.



CHAPITRE IX.

Caractère général des Tonquinois ; mœurs des Chrétiens ; leur bienfaisance ; ils sont recherchés à raison de leur fidélité ; défaut dominant de ces Chrétiens ; tolérance de l'Eglise à leur égard ; leur grande affection pour les Missionnaires ; respect & honneurs qu'ils leur rendent ; quelle doit être la prudence des Missionnaires dans ces occasions.

LES mœurs devant être considérées comme la preuve la plus convaincante des sentimens , la pureté de celles du plus grand nombre des Chrétiens Tonquinois , doit persuader qu'ils sont véritablement attachés à l'Evangile & aux loix de sa sainte Morale , qu'ils suivent avec une exactitude qui les fait admirer , même des Idolâtres. Nous avons parlé ailleurs du caractère général de la nation : elle est fourbe , dissimulée , vin-

dicative : le vol y est en quelque sorte toléré (1). Des superstitions abominables autorisent les empoisonnemens publics , en certains temps de l'année : la volupté la plus licencieuse y a passé en coutume ;

(1) Si l'on peut reconnoître à quelque marque l'origine commune des Chinois & des Tonquinois , c'est à la plupart des vices dont nous parlons , qui sont presque tous les mêmes chez les deux nations. Il est étonnant que , dans un pays aussi fertile , où l'on peut se procurer la subsistance à si peu de frais , le vol soit un vice national. On ne peut l'attribuer qu'à la paresse ou à l'excès de la population ; car les Tonquinois ne sont pas méchans. Les Siamois , leurs voisins , qui ne sont pas mieux policés qu'eux , attachent tant d'opprobre au vol , que les plus proches parens d'un voleur n'osent pas prendre sa défense. Il n'est pas étonnant , dit Laloubera , que le vol soit réputé infame dans un pays où l'on peut vivre à si bon marché. La mendicité même y est honteuse : les François , dans leur séjour à Siam , n'y virent que trois mendiants , gens fort âgés , & sans parens. *Hist. Gén. des Voyages* , tom. 9 , pag. 272.

la jeunesse y vit dans le désordre ; les obligations du mariage n'y sont pas respectées ; le divorce autorise la licence la plus effrénée dans les mœurs. Les Infidèles eux-mêmes sentent combien ces abus sont crians & contraires au bien général de la société : mais l'intérêt des passions qui dominent le plus grand nombre , les y tient attachés. Cependant ils admirent , ils estiment les Chrétiens , qu'ils savent par expérience être doux & patiens , & agir avec droiture & bonne foi dans les affaires de commerce ; ils aiment beaucoup mieux traiter avec eux , qu'avec les Idolâtres , leurs semblables. La charité des Chrétiens envers les pauvres , est si bien connue , que les Infidèles les leur adressent : ils leur indiquent les maisons qu'ils occupent , comme des lieux d'asyle & de soulagement pour eux.

Ce n'est pas que les Chrétiens ne mettent toute leur attention à se cacher aux Infidèles : mais leur extérieur honnête

& modeste les trahit & les fait reconnoître par-tout. La bonne foi dans le commerce , si rare dans le pays , est une de leurs qualités distinctives : la pureté de leurs mœurs est si connue , que les femmes de mauvaise vie ne les sollicitent jamais de s'abandonner à la débauche. C'est à ces caractères , qu'ils doivent à la Religion , qu'ils se reconnoissent aisément les uns les autres , sans s'être jamais vus : les Missionnaires l'éprouvent dans leurs courses , soit à pied , soit dans la navigation des rivières : quoique éloignés de leur district , & dans des cantons où les gens de leur suite sont tout-à-fait inconnus , ils se voyent avec étonnement , & lorsqu'ils s'y attendent le moins , environnés de bateaux , conduits par des Chrétiens , qui ne les quitteroient pas aisément , s'ils ne craignoient de se découvrir eux-mêmes , par trop d'empressement.

Ils sont de la plus grande charité les uns à l'égard des autres ; la fidélité , sur-

tout , les met en réputation dans un pays où cette qualité n'est pas commune : aussi les Mandarins eux - mêmes souhaitent-ils d'en avoir au nombre de leurs domestiques ; ce sont ceux auxquels ils ont le plus de confiance. Etant plus éclairés que le peuple , & que cette foule d'eunuques, qui ont la plus grande part à la faveur du Souverain , ils jugent plus sainement de la Religion Chrétienne : ils ne la persécuteroient jamais par zèle pour l'idolâtrie , s'ils n'y étoient forcés par les ordres du Roi , ou par l'intérêt qui les domine presque tous. Lorsque les Anglois commerçoient au Tonquin , ils leur demandoient des Chrétiens du pays , de préférence aux Idolâtres , qu'ils pussent employer dans le service de leur commerce. Cette qualité remarquable , sur-tout dans ceux qui sont attachés aux Missionnaires , permet à ceux-ci de se livrer absolument aux exercices de leur état : ils sont persuadés , par expérience , que le soin des affai-

res temporelles est mieux entre les mains de ces fidèles économes , que dans les leurs propres. C'est entr'eux qu'ils dispersent toutes les caisses qui contiennent les meubles & les ornemens d'Eglise : quoiqu'il y en ait de précieux , ils n'ont aucune inquiétude à ce sujet ; ils se retrouvent au besoin : les Chrétiens qui en sont dépositaires , étant instruits du temps des solemnités principales & des lieux où elles doivent se célébrer. Cette conduite est un effet de la sage défiance inspirée par les malheurs qui arrivent de temps en temps aux Missionnaires. On saisit , vers 1730 , dans la Maison principale des PP. Dominicains , plus de cent coffres remplis de meubles , tant à leur usage , qu'à ceux de l'Eglise & des Missions. Il est certain qu'un si grand amas ne peut que tenter la cupidité d'un Mandarin , ou d'un Gouverneur de Province , qui , excité par un appât aussi séduisant , écoute la dénonciation , & fait exécuter les Edits dans toute leur rigueur.

Le défaut dominant , parmi ces Chrétiens , est un goût souvent trop licencieux pour les femmes : les mœurs du pays , l'effet du climat , la liberté qui règne entre les sexes , leur fournissent une multitude d'occasions de pécher contre le sixième précepte du Décalogue. Cependant ils font des efforts , & prennent des précautions , pour vaincre l'habitude qui les entraîne à ce péché , & fermer les yeux aux mauvais exemples qui les y sollicitent : plusieurs , dégagés des liens du mariage , vivent dans une continence exacte. On ne peut reprocher à aucun d'eux ces vices abominables , outrageant la Nature , & qui ne sont que trop communs , dans les climats aussi chauds que le Tonquin.

La situation des peuples qui l'habitent , la pauvreté de la plupart de ceux qui professent la Religion Chrétienne , la nécessité où ils sont de travailler continuellement , ont déterminé les Papes à réduire les jours de jeûnes ordonnés par

l'Eglise , pendant le cours de l'année , à un très-petit nombre. Ils ne sont obligés à la célébration des Fêtes , & à la cessation du travail , qu'autant qu'ils peuvent se trouver aux assemblées de Religion où se célèbrent les mysteres. Les plus instruits d'entre eux , observent les loix prescrites par les Canons , dans la célébration des mariages ; c'est-à-dire , qu'ils ne prennent point de femmes qui leur soient parentes aux degrés prohibés : l'observation de ces loix est d'autant plus louable en eux , qu'aucune Puissance ne les contraint à s'y conformer , & qu'ils sont eux mêmes leurs Juges en ces occasions.

Tous ont le plus grand attachement pour les Missionnaires Européens ; il s'en faut beaucoup qu'ils aient autant de confiance & d'estime pour les Prêtres du pays. Ils croient les premiers plus habiles dans la connoissance de leurs besoins spirituels , & dans la conduite des ames ; ils trouvent en eux plus de dou-

ceur & de complaisance. La vertu des Prêtres Tonquinois est plus austère ; ils traiteroient les Chrétiens , qui leur sont soumis , avec une rigueur extrême , s'ils n'étoient pas sous la direction des Missionnaires , qui ont soin de les ramener à des sentimens plus humains , plus propres à rendre la Religion aimable. Cette conduite plaît si fort aux Néophytes Tonquinois , qu'ils n'échappent aucune occasion de donner des preuves de leur attachement aux Missionnaires , en tâchant de leur procurer ce qu'ils savent leur être agréable. Ils n'en voient aucun s'embarquer pour l'Europe , sans être pénétrés du plus vif chagrin : ils les regardent comme autant de pères , de consolateurs , de maîtres spirituels , qui se sacrifient pour leurs intérêts les plus chers : car ils ne cessent d'admirer le zèle qui amène les Missionnaires de l'Europe dans leurs pays , pour y exercer les fonctions pénibles de leur ministère , au péril même de la vie. Dans l'occasion ils n'épargnent

rien pour leur rendre la pareille , en s'exposant à toutes les rigueurs de la persécution , pour dérober un Missionnaire à la poursuite des Satellites , & le conserver libre à son état.

Cette affection se fait remarquer même dans les enfans , qui , dès qu'ils commencent à avoir les premières notions du Christianisme , ont une subtilité , une prudence même , lorsqu'il est question de cacher les Missionnaires , qui est au-dessus de leur âge. Lors de la terrible persécution de 1722 , on envoya partout des espions pour s'informer de leur retraite. L'orage fut long , & cependant ils n'en purent découvrir aucun , même par le moyen des enfans qu'ils interrogeoient. Quelques-uns de ces émissaires leur ayant demandé où étoit l'Eglise des Chrétiens , ils les conduisirent au Temple des Idoles ; leur disant , si ce n'étoit pas là ce qu'ils cherchoient. Une réponse aussi simple les rendit confus ;

ils se retirèrent sans faire d'autres perquisitions. On peut juger par-là des progrès rapides que feroit le Christianisme dans ce pays , s'il étoit toléré par les Loix de l'Etat. En général , tous les Tonquinois ont le plus grand respect pour les Missionnaires , les Prêtres , & tout ce qui appartient à la Maison de Dieu : c'est ainsi qu'ils qualifient la demeure des Prêtres Européens. Non-seulement ils les regardent comme leurs pères & leurs maîtres , qualités si respectées dans le Royaume ; mais ils les mettent au rang des Mandarins les plus qualifiés, & leur rendent les mêmes honneurs. Quand ils abordent un Missionnaire, ils le saluent , en se prosternant trois fois devant lui , battant la terre de leur front. Il ne se leve point de sa place ; il se contente de leur dire , Dieu vous bénisse , je vous remercie , en voilà assez. Les Mandarins Chrétiens eux-mêmes se mettent en devoir de rendre des politesses aussi marquées ;

mais en pareille circonstance , le Missionnaire doit être très-attentif à prévenir le Mandarin , & à l'empêcher de se prosterner : il pourroit être dangereux de mettre sa déférence à une pareille épreuve.

Lorsque les Vicaires Apostoliques avoient la liberté d'aller à la ville Royale, une Dame Chrétienne, dont le fils étoit revêtu d'une Charge considérable , étant accompagnée d'un de ces Evêques , l'obligeoit de rester assis auprès d'elle , sans permettre qu'il se levât , afin que son fils se prosternât devant lui , & lui rendît les plus grands respects. Cette complaisance du Prélat pour la Dame , eut des suites funestes pour la Religion. Ce Seigneur n'osa s'en prendre à sa mère, de l'espèce d'humiliation où elle l'avoit engagé envers un Missionnaire Européen ; mais il sollicita avec ardeur son exclusion hors du Royaume , & contribua beaucoup à faire proscrire de nouveau la Re-

ligion Chrétienne (1). Les Missionnaires du Tonquin ménagent avec la plus grande

(1) Les Missionnaires ne doivent jamais oublier, que ce n'est que par la modestie & l'humilité Chrétienne, qu'ils viendront à bout de fléchir la vanité des Idolâtres, sur-tout celle des Princes & des Grands. Jamais l'Evangile n'a eu de plus beaux établissemens en aucune terre infidèle, qu'au Japon : ils étoient portés, au point que l'on avoit tout lieu d'espérer la conversion entière de cette nation superbe & féroce : les Empereurs eux-mêmes favorisoient, par une tolérance déclarée, la Religion de J. C. & les Missionnaires. En 1587, un vaisseau Portugais, de la plus belle construction, aborda à Firando. L'Empereur en fut informé, & fut curieux de le voir : il manda au Supérieur des Jésuites, établi au Japon, d'ordonner de sa part au Capitaine Portugais, de faire monter le vaisseau à Facata où le Prince se trouvoit. Le Jésuite, au lieu d'obéir, alla promptement à la Cour, & représenta à l'Empereur le dommage qu'il y auroit à exposer un si beau vaisseau à périr entre les écueils qui se trouvent de Firando à Facata. Le Souverain peu satisfait d'une telle
attention

attention la vanité des Mandarins sur cet article : ils savent que la hauteur des

réponse , ne dit rien dans le moment : mais le lendemain , il fit publier un Edit , qui ordonnoit à tous les Religieux Missionnaires , de quitter ses Etats dans vingt jours , ainsi qu'à ceux qui professoient la Religion qu'ils prêchoient , d'y renoncer : Edit qui fut suivi d'une violente persécution deux ans après , parce que les Missionnaires & les Chrétiens n'en firent aucun cas , se croyant trop bien appuyés pour qu'on osât les attaquer à force ouverte. *Ambassades mémor. des Hollandois*, pag. 153. Vingt ou trente ans après , un Jésuite Portugais , Evêque dans le Japon , rencontra sur le grand chemin un Conseiller d'Etat qui alloit à la Cour ; non-seulement il ne descendit pas de la chaise où il se faisoit porter , pour saluer ce Grand , suivant l'usage du pays , mais il ordonna à ses gens de prendre le haut du chemin , affectant des airs de hauteur & de mépris , qui irritèrent le fier Japonais au point qu'il jura de se venger de l'orgueil de cet étranger , sur lui & tous les Sectateurs de la Religion qu'il annonçoit. Une partie des grands Seigneurs se liguerent , & dès lors les Portugais , les Jésuites , & tous les

Partie II.

N

prétentions des Missionnaires Jésuites au

Missionnaires , eussent été bannis du Japon , si l'Empereur , & la plupart des Grands de la Cour , n'eussent été trop attachés aux marchandises & aux curiosités qu'ils tiroient de l'Europe pour s'en priver, n'imaginant pas pouvoir se les procurer autrement que par le moyen des Portugais. Mais les Hollandois s'étant présentés dans cet intervalle dans les Ports du Japon , ayant promis de fournir aux Japonois toutes les marchandises qu'ils tiroient des Portugais , qu'ils décrierent & représenterent , ainsi que les Missionnaires Jésuites , comme des gens hautains & violens , qui changeroient insensiblement la forme du Gouvernement pour s'en emparer , & réduire les Naturels du pays sous leur esclavage & celui de la Religion Romaine ; leur renvoi absolu fut décidé. Peu après , les Hollandois revinrent avec des marchandises d'Europe ; & dirent que , dans le cours de leur voyage , ils s'étoient emparés d'un vaisseau Portugais en doublant le Cap de Bonne-Espérance , dans les papiers duquel ils assurèrent avoir trouvé une Lettre du Capitaine Moro , Japonois , grand partisan de la Religion Catholique Romaine , adressée au Roi de Portugal , & qui contenoit le plan d'une

Japon , furent la première cause des per-

conspiration formée par les Chrétiens contre la vie de l'Empereur & de la plupart des Princes & Grands , pour s'emparer de l'Etat , & le soumettre au Pape & au Roi de Portugal. Les Hollandois ayant fait remettre cette Lettre au Gouverneur de Firando , la proscription générale contre les Missionnaires & les Chrétiens fut prononcée , & suivie du plus horrible massacre dont il soit parlé dans aucune Histoire. Les Ports du Japon furent absolument fermés aux étrangers en 1637. Il est certain que la prétendue conspiration , annoncée par les Hollandois , fut la dernière cause de la destruction du Christianisme au Japon : peut-être cette accusation n'auroit-elle pas eu tant de poids , si les Chefs des Missionnaires n'eussent donné quelque apparence à ce projet par leur orgueil & leurs entreprises : il semble que l'on peut former quelques doutes sur la réalité de cette conspiration , qui n'a jamais été bien connue que par les Hollandois , ennemis déclarés de l'Eglise Catholique , & sur-tout des Portugais dont ils avoient à redouter les forces navales , alors très-respectées dans l'Orient , & la rivalité dans le commerce : l'intérêt ne leur permit pas d'hésiter sur l'usage qu'ils devoient

N ij

secutions terribles , qui anéantirent la

faire dans les circonstances de la prétendue Lettre du Capitaine Moro. Les Hollandois acquirent à ce prix le titre d'alliés & d'amis de l'Empereur : ils firent plus , ils contribuerent personnellement au massacre de quarante mille malheureux Chrétiens , qui s'étoient retirés dans une vieille forteresse près de Simabara , résolus de vendre chèrement leur vie en se défendant jusqu'à l'extrémité. On étoit fort embarrassé pour les réduire , & peut-être auroient-ils conservé la vie , & la liberté de se retirer , lorsque les Hollandois , à la requi-sition de l'Empereur , vinrent battre cette forteresse avec l'artillerie d'un de leurs vais-seaux , & même établirent à terre une batte-rie de six canons , dont ils firent présent aux assiégeans , par le secours de laquelle les dé-fenses de la place furent ruinées ; une partie des malheureux assiégés furent tués , & le reste ne pouvant plus se défendre , fut massacré jusqu'au dernier. C'est ainsi que l'on peut dire que les Hollandois ont consommé la destruc-tion & le massacre des Chrétiens au Japon , & qu'ils ont sacrifié l'humanité , la religion & l'honneur à l'intérêt. Conduite qui parut odieuse à tous les Grands de la Cour & de

florissante & nombreuse Eglise qui s'y étoit formée.

l'Empire , qui inspira de la défiance sur leur fidélité , & les fit paroître si méprisables , que quatre ans après , tous les Ports du Japon leur furent interdits , à l'exception de celui de Nangasaki où ils continuent leur commerce , dans une sorte de prison où ils sont toujours enfermés , & exposés à toutes sortes d'humiliations & d'avanies , que l'amour du gain leur fait dévorer patiemment. *Hist. du Japon , par Kempfer , tome 2.*



CHAPITRE X.

Charité & bienfaisance des Chrétiens du Tonquin ; manière de vivre des Missionnaires ; aumônes & leur emploi ; en quoi elles consistent ; dépenses à la charge des Missionnaires ; singularité remarquable de la végétation ; charité des Missionnaires , comparée aux vexations des Mandarins ; comment les Chrétiens y répondent ; Sociétés Religieuses ; Filles de la Croix , leurs exercices & travaux ; principes de la ferveur des Chrétiens Orientaux ; vertus & courage admirable des Filles de la Croix ; causes de la propagation de la Foi.

RIEN n'est plus propre à donner une juste idée de la ferveur des Chrétiens du Tonquin , que la peinture de leur charité bienfaisante envers les Missionnaires & les pauvres. Le plus grand désintéresse-

ment régné par-tout dans les Missions ; les travaux de ceux qui les dirigent, n'ont pas certainement pour objet de s'approprier les aumônes ou les présens des Chrétiens : ce qu'ils reçoivent est distribué libéralement , & tout employé au service de la Religion & au secours des pauvres. Les Tonquinois n'embrassent pas le Christianisme , pour s'attirer des secours temporels de la part des Missionnaires ; ils n'y ont recours qu'autant qu'ils y sont forcés ; il faut, en quelque sorte , deviner leurs besoins , qu'ils cachent à leurs pères spirituels , dans la crainte de leur être à charge.

Nous avons parlé plus haut de la modique pension accordée à chaque Missionnaire Européen par le Corps dont il dépend : elle ne peut suffire à son entretien, encore moins à celui du service dont il est chargé , à la nombreuse suite qu'il nourrit & défraye de tout. Il trouve des ressources dans les présens & les aumônes volontaires des Fidèles , dans une sage

économie, & dans une administration exacte du temporel dont il peut disposer.

Tous, en général, menent la vie la plus frugale; chaque Missionnaire mange à la même table que sa famille ou ses disciples; il en est considéré comme le père, & agit de même. Dans le cours de ses fonctions, il est nourri & entretenu, lui & ses gens, par les différentes Sociétés Chrétiennes, chez lesquelles il s'arrête. Chaque Membre de cette Société, quelque pauvre qu'il soit, se fait honneur de contribuer à cette dépense. On apporte du riz, des légumes, du poisson, de la volaille, quelques pièces de monnaie; il faut recevoir de tous indistinctement; le plus pauvre tiendrait à déshonneur d'éprouver un refus de la part du Missionnaire, ou quelque remontrance sur son état que l'on connoîtroit ne pas lui permettre de rien offrir. Les plus aisés d'entre les Chrétiens donnent quelques repas à leurs frais seuls, avec tout l'empressement de l'amitié la plus

tendre ; & comme le Missionnaire n'a souvent pas le temps d'accepter tous les repas auxquels il est invité , il a besoin de toute sa prudence , pour ne pas s'attirer l'inimitié de ceux qu'il est obligé de refuser.

L'usage est que les Chrétiens de chaque endroit , où le Missionnaire a exercé ses fonctions , lui présentent ensemble , avant son départ , un porc , dont la chair est regardée comme la viande la plus ordinaire du pays ; il est tué aussi - tôt & mangé dans un repas commun ; ce qui en reste est distribué aux pauvres : outre cela , ils apportent du riz , des ligatures de casjes , ou de deniers de cuivre ; la somme en est réglée pour ce qui se donne au nom de la Communauté. Quelques-uns font des aumônes volontaires ; elles ne sont pas considérables ; mais la quantité fait un objet de quelque prix. Il est vrai que le Missionnaire , avant que de quitter chaque endroit , partage entre les pauvres toutes les denrées superflues.

N v

pour le moment , une partie du riz , & même de la monnoie ; mais il en reste encore au profit de la Mission. Ces aumônes se renouvellent au commencement de l'année , aux fêtes principales , au jour destiné à la mémoire générale des morts ; ce sont les temps où le produit en est le plus abondant : la rétribution des Messes est encore un objet considérable , relativement au prix des denrées dans ce pays : c'est avec ces secours que les Missionnaires peuvent fournir à l'entretien d'une jeunesse nombreuse qu'ils élèvent , à celui d'un nombre considérable de Catéchistes , & souvent même à arrêter la persécution , en gagnant à propos un Gouverneur ou un grand Mandarin.

Il ne faut pas , au reste , s'imaginer que ces pieuses contributions puissent s'estimer beaucoup ; on en jugera par le détail qui suit , tiré exactement des Mémoires originaux que j'ai entre les mains. Un Missionnaire du Séminaire de Paris ,

commença ses fonctions dans un district du pays des forêts , le plus pauvre du Tonquin : la course fut de près d'un mois ; il étoit accompagné de huit Catéchistes ou Disciples. Le Supérieur sachant qu'il n'alloit visiter que des indigens , avoit eu soin de charger le bateau de riz & d'autres denrées : non-seulement il n'en eut pas besoin , mais il ramena son bateau plein de riz , de bois & d'autres provisions , avec la valeur de soixante livres en monnoie de cuivre , qu'à son retour il remit au Supérieur. Dans une visite de la Province d'Occident , qui dura sept mois , pendant lesquels les fonctions du ministère furent très-pénibles , par la quantité de Chrétiens qui se présentèrent au Tribunal de la Pénitence , & qui montoit à plus de sept mille , indépendamment de dix ou douze Frères , & souvent plus de trente ou quarante Chrétiens qu'il nourrissoit , & à la plupart desquels il donnoit quelque monnoie de cuivre pour les défrayer.

à leur retour dans leur habitation : quoi-
qu'il eût pourvu dans ce voyage au besoin
de tous les pauvres , tant de ceux des en-
droits où il séjournoit , que de ceux qu'il
rencontroit sur la route , il rapporta plus
de cent quans , qui reviennent à trois
cents livres de notre monnoie , beaucoup
de riz , de la cire , & d'autres provisions ,
qui furent déposées dans la Maison prin-
cipale de la Mission , & qui restèrent à
la disposition du Supérieur (1).

On voit , par ce détail , que la bonne
volonté des Chrétiens , & l'administra-
tion économique tout-à-fait désinté-
ressée des Missionnaires , sont le trésor
de l'Eglise & des pauvres de ce pays. Les

(1) Il faut estimer ce produit , relativement
au prix des denrées au Tonquin où elles sont
à si bon marché , qu'un homme peut se pro-
curer sa subsistance pour trente sols par mois :
les habits ne doivent pas être beaucoup plus
chers dans un climat aussi chaud : on peut
donc dans ce pays faire autant avec trois cents
livres , qu'en France avec trois mille.

Fidèles contribuent de leur bien & de leur travail à l'entretien des Maisons de la Mission ; la main-d'œuvre n'y coûte jamais rien ; ils aident les Missionnaires dans l'exercice de leurs fonctions , les portent dans les chemins les plus difficiles , ou lorsqu'ils sont fatigués des marches ; ils reçoivent les Disciples que l'on est obligé d'envoyer porter des avis & les nourrissent ; enfin ils contribuent de tout ce qu'ils peuvent au bien des Missions & à la propagation de l'Evangile. Mais on ne peut trop répéter que les précautions des Missionnaires , leur frugalité , leur intelligence , les mettent en état de faire des dépenses qui paroissent fort au dessus de ce qu'ils reçoivent. Il semble que les provisions de leurs maisons se multiplient en raison des besoins qui se présentent : très-souvent le Supérieur de la Mission a plus de soixante personnes à sa table ; il n'est pas rare d'y en avoir jusqu'à cent.

Chaque Missionnaire dans son district

a une , & quelquefois plusieurs Maisons à soutenir ; des bâtimens à construire ou à réparer ; une nombreuse famille à nourrir ; les Eglises à entretenir : les seuls Missionnaires François en avoient près de douze cents dans l'étendue du Vicariat occidental. Ces édifices, destinés aux assemblées des Chrétiens & à la célébration des mystères , sont , à la vérité , peu solides , mais ils durent peu & la dépense se renouvelle. Souvent on est obligé de les démolir , soit pour les agrandir , soit à cause des persécutions locales qui s'élèvent de temps en temps : on peut même dire qu'on les abat & qu'on les relève sans cesse ; ce qui est aujourd'hui une Eglise , n'est qu'un champ semé de légumes , & disposé de façon que l'on ne peut pas même soupçonner son premier usage. Un Bourg peuplé de Chrétiens , avoit une assez belle Eglise pour le pays : on sut que les Officiers principaux de la Province en avoient été instruits , & se dispoient à la saisir , comme

une preuve convaincante de la Religion des habitans : tout de suite elle fut démolie , le sol en fut labouré ; & par le moyen de secrets , connus au Tonquin , on y sema de la graine de moutarde , qui en quelques heures s'éleva à une hauteur assez considérable ; de sorte que le dénonciateur des Chrétiens ayant amené des Soldats qui devoient s'en emparer , ne trouva plus qu'une terre bien cultivée , qui poroit ensemencée depuis longtemps , au lieu de l'Eglise qu'il avoit annoncée ; & en conséquence il fut puni comme calomniateur.

Les Missionnaires sont encore chargés de la subsistance des Chrétiens prisonniers pour la Foi , dont le nombre est quelquefois considérable : non-seulement il faut les nourrir , mais encore gagner les Geoliers , à force de présens , pour adoucir la rigueur de leur sort. S'il s'élève quelque bruit de persécution , ils sont obligés d'envoyer des messagers de toutes parts , pour avertir les Chrétiens de se

tenir sur leurs gardes , & pour recevoir eux - mêmes les avis qui les mettent en état , non - seulement de veiller à leur sûreté personnelle , mais encore de pourvoir à celle des autres ; il faut fournir à tous ces messagers les frais de leurs voyages , & souvent envoyer à des Communautés entières, qui sont persécutées pour la Foi , les secours nécessaires.

Si l'on ajoute à ces dépenses celles des meubles d'autel , les tapis employés à la décoration des Eglises , le luminaire , les nombreuses familles à nourrir & à entretenir , on sera étonné qu'avec les ressources dont nous avons parlé, les Supérieurs des Missions puissent , non - seulement subvenir à tout, mais avoir des fonds en réserve pour les accidens imprévus , & être toujours prêts à donner des secours dans le moment même & par-tout où il est besoin. C'est par cette conduite , si propre à persuader les Tonquinois du zèle des Missionnaires pour le salut de leurs ames , à leur faire sentir les avan-

tages de cette charité universelle que la Religion Chrétienne établit dans les cœurs, que cette même Religion se conserve dans un pays où elle est proscrite & continuellement persécutée. Les Loix de l'Etat ne sont pour eux qu'un joug toujours dur à porter ; elles ne procurent jamais aucun adoucissement à leur misère ; le culte des idoles les engage à des dépenses continuelles qui sont en pure perte pour eux, & qui ne leur assurent aucune ressource dans les temps de calamités. Ils comparent la conduite de leurs Mandarins avec celle des Missionnaires Européens : les premiers ne songent qu'à leur intérêt , & à le satisfaire par toutes sortes de moyens , même les plus injustes ; les autres ne sont occupés qu'à procurer aux peuples , qui se sont volontairement soumis à leur conduite , non-seulement les secours spirituels , mais tous les soulagemens , toute l'aide qu'ils pouvoient espérer des pères les plus tendres & les plus intelligens : c'est ce qui

les intéresse tous à former entre leurs mains un trésor commun , sur lequel ils peuvent compter bien plus sûrement que s'ils le conservoient eux-mêmes.

On ne doit donc pas être surpris du zèle , même des plus pauvres Chrétiens , à faire des présens aux Missionnaires ; ils ont pris d'eux les vraies idées de la bienfaisance & du désintéressement ; quoique nés dans un climat , & sous un Gouvernement où l'intérêt du moment est presque toujours la règle des actions , ils se sont dépouillés de leurs anciennes habitudes , pour prendre d'autres mœurs & d'autres usages. La Religion Chrétienne a corrigé tous leurs défauts naturels ; & ce qui , dans les Tonquinois Idolâtres , est le germe du vice , s'est transformé en principe de vertu , dans les mêmes hommes convertis à la Religion Chrétienne.

C'est sur le rapport de témoins oculaires & de personnes dignes de foi , employées dans les fonctions pénibles des

Missions , que l'on doit juger de l'état de la Chrétienté au Tonquin , des moyens dont les Missionnaires se servent pour l'y conserver & l'étendre ; de cette charité admirable , qui régne entre tous les Membres qui la composent ; charité vraiment comparable à celle des temps apostoliques , où tous les biens étoient communs entre les Fidèles , où il n'y avoit d'autre distinction entre les riches & les pauvres , que l'avantage qu'avoient les premiers , de partager avec les autres ce qu'ils possédoient.

Ce sont encore ces sentimens qui animent la ferveur des Chrétiens Tonquinois ; & on doit dire à la louange des Missionnaires de l'Europe , qu'ils les ont inspirés à leurs Néophytes , par le zèle & le désintéressement qui les conduisent eux-mêmes : ce sont les vertus qui brillent dans toutes leurs actions , qui portent les nouveaux Chrétiens à suivre leurs exemples : ces pères spirituels n'enseignent aucun précepte de Morale , qu'ils

ne pratiquent constamment : dépositaires des bienfaits des Chrétiens , ils ne les rassemblent que pour les répandre ensuite avec tant d'abondance , qu'ils semblent beaucoup plus donner qu'ils n'ont reçu. Une sage économie des largesses , faites à chacun , suivant ses besoins , toujours promptement & à propos , prévenant même les demandes , sont le sujet de l'admiration continuelle de ces Chrétiens , & remplissent le trésor commun , à mesure que se font les distributions & les dépenses.

C'est ainsi que , non - seulement les préceptes Evangéliques se sont établis dans ces Missions , mais que les conseils même de perfection y ont pris assez de force , pour donner lieu à des établissemens Religieux , qui par - tout ailleurs seroient l'honneur & la gloire de la Religion , si les vertus qui les soutiennent pouvoient paroître au grand jour.

Ce que nous avons déjà dit des Maisons des Missionnaires , doit les faire

regarder comme des Ecoles de vertu , où les loix de la chasteté sont en honneur , & où la plus grande partie des Catéchistes , & sur-tout de ceux que l'on destine au ministère Ecclésiastique , observent la continence la plus exacte. Le nombre en est considérable ; leur exemple détermine plusieurs Chrétiens , qui ne sont pas encore engagés dans les liens du mariage , à ce genre de perfection. Il y a peu de Bourgs & de Communautés nombreuses où l'on n'en compte plusieurs ; ce qui est d'autant plus à remarquer , qu'il est plus rare dans ces régions , & plus difficile d'observer la continence. Les Bonzes eux-mêmes , & les Maisons de femmes de leur Ordre , dont il y a peu au Tonquin , mais qui sont si multipliées dans le reste des Indes Orientales , quoiqu'ils fassent profession à l'extérieur d'une continence scrupuleuse , se livrent dans le secret à la vie la plus licencieuse & la plus impure : ils ne se parent des apparences d'une

fausse vertu , que pour en imposer aux peuples , & se procurer des aumônes assez abondantes , pour les mettre en état de satisfaire tous les desirs inspirés par des passions , d'autant plus vives , qu'ils sont contraints de les déguiser soigneusement. Il n'en est pas de même des Tonquinois , qui ont embrassé un genre de vie plus parfait que le commun des Chrétiens.

Il n'y a point parmi eux de Communautés d'hommes de ce genre ; mais on peut regarder comme un prodige de la Grace , & le modèle de toutes les vertus , les Sœurs de la Croix , espèce de Religieuses établies par les Vicaires Apostoliques François , & approuvées par le saint Siège.

On conçoit que ces Filles pieuses portent l'habit ordinaire du pays , & n'observent point de clôture : si elles suivoient les mêmes Règles que les Religieuses de l'Europe , un genre de vie si extraordinaire dans le Royaume , dont

elles sont sujettes , les feroit reconnoître aussi-tôt : leurs Maisons seroient détruites , & elles seroient exposées à toutes les rigueurs de la persécution. Elles vivent en commun sous la conduite d'une Supérieure, qu'elles se choisissent elles-mêmes, & dont l'élection doit être approuvée par le Vicaire Apostolique , à la Jurisdiction duquel elles sont soumises. La pratique des Missionnaires François , est d'en admettre très-peu à faire des vœux solennels , encore n'est-ce qu'après avoir éprouvé leur constance pendant une longue suite d'années , & lorsqu'elles sont arrivées à un âge où l'on puisse compter sur la stabilité de leurs résolutions ; c'est dans ce nombre que l'on choisit les Supérieures.

Toutes tirent, du travail de leurs mains, de quoi fournir à leur subsistance & à leur entretien ; d'ordinaire elles font quelque commerce de riz , de toile , de soie : les Missionnaires leur prêtent les fonds nécessaires à ces entreprises. Les

plus intelligentes d'entre elles s'occupent du commerce, sous les ordres de la Supérieure : les autres sont employées, dans l'intérieur de la Maison, à cultiver le jardin, à la plantation & à la récolte du riz, à le battre, à le dépouiller de son écorce, soit pour l'usage de la Communauté, soit pour le vendre : ce travail est très-fatigant. D'autres fabriquent des toiles, des étoffes de soie, filent le coton & le mettent en œuvre ; toutes, en général, s'occupent utilement.

Quoique les exercices de piété semblent faire le capital de leurs occupations, cependant ils n'interrompent pas le travail des mains, à l'exception de quelque temps de la journée, destinés à l'Oraison, qu'elles font en commun, dans le lieu même où elles sont assemblées pour travailler. Le Rosaire leur tient lieu d'Office ; elles savent toutes lire ; ce qui n'est pas commun parmi les femmes au Tonquin : l'une d'elles fait, par tour, quelque lecture édifiante, que
les

les autres écoutent , en s'occupant de leurs ouvrages ; elles pratiquent la même chose pendant leur repas qu'elles prennent en commun. Chacune d'elles fait à son tour le service de la Maison , prépare la nourriture des autres , les sert ou fait la lecture. Les jours de Fêtes sont entièrement employés à la prière & à la méditation. A une vie si occupée & si laborieuse , elles joignent les plus grandes austérités , une abstinence continuelle , des jeûnes très-fréquens , des mortifications extraordinaires , & toujours une vie si frugale , qu'il est étonnant que le peu qu'elles mangent , suffise à les soutenir , sur-tout dans l'exercice d'un travail journalier & très-fatigant.

Les Communautés, soumises aux Ecclésiastiques François , ne mangent de la viande , que deux fois par an , à Pâques & à Noël : celles qui sont sous la conduite des Dominicains , & des autres Missionnaires , suivent une Règle plus mitigée ; mais toutes sont parfaitement

Partie II.



exercées dans la pratique des vertus intérieures, de l'obéissance, de l'humilité, du désintéressement, & de toutes les qualités propres à leur état; de sorte que, quoique exposées à tous les dangers du monde, au milieu duquel elles vivent dans une liberté nécessaire à leur sûreté, elles sont, pour cette nouvelle Eglise, & pour les Infidèles mêmes qui les connoissent, la bonne odeur de Jesus Christ. Leur ferveur est telle, que le plus sûr moyen de les attacher à leurs devoirs, est de les traiter durement : c'est la conduite que tiennent avec elles les Supérieurs. Jamais elles ne sont plus satisfaites, que lorsque, pour quelques fautes légères, elles sont soumises à de sévères pénitences.

Il y a dans tout le Royaume environ trente Communautés de ces filles, dont plusieurs sont composées de trente ou quarante personnes; les autres le sont de douze à quinze : il s'en présente beaucoup plus que la prudence ne permet

d'en recevoir ; & si l'exercice de la Religion étoit libre , elles se multiplieroient promptement. Il ne faut pas en être étonné ; l'imagination vive & profonde des Orientaux , une fois frappée de la beauté de la morale évangélique , & de l'espoir des récompenses ineffables , promises à ses fidèles observateurs , leur inspire , non de l'attachement , de l'amour pour la Religion , des sentimens tels que nous les connoissons , ou nous les pouvons éprouver dans nos climats tempérés ; mais un enthousiasme soutenu qui leur tient sans cesse présent l'objet de leurs desirs : on ne voit rien , on ne conçoit rien sur la terre , qui puisse entrer en comparaison avec le bonheur auquel on aspire ; le desir seul en est préférable à toutes les jouissances , & on lui sacrifie tout. Tels sont les Chrétiens Orientaux , moins assurés peut-être dans leur foi que les Européens ; ils sont capables d'une plus grande ferveur , de concevoir une idée plus vive des biens réservés

aux élus , dans une autre vie : c'est une suite naturelle de leur manière de concevoir & de méditer les vérités de la Religion Chrétienne. Toute leur conduite en est la preuve ; on en peut juger par ce que nous avons déjà raconté de leur zèle soutenu , & de leur ferveur.

La manière de vivre des Filles de la Croix , leurs occupations, leurs travaux en feront la confirmation. Elles rendent les plus grands services à la Religion & aux Missionnaires. Par l'objet de leur institution , elles étoient destinées à instruire les personnes de leur sexe , & à les retirer du désordre ; mais comme elles n'ont aucun revenu fixe pour leur entretien , & que d'ailleurs elles n'ont jamais pu se former en corps de Communauté stable , à cause des persécutions qui les obligent à se séparer de temps à autres , il ne leur a pas été permis jusqu'à présent de se livrer à ces bonnes œuvres , qu'elles regardent cependant comme l'objet principal de leur institu-

tion , & qu'elles exercent autant qu'il leur est possible. Ce sont elles qui font les ornemens des Eglises , & les habits de ceux qui sont attachés aux Missionnaires , & qui demeurent avec eux. C'est chez elles qu'ils déposent leurs effets les plus précieux , & la provision de ris destinée à la nourriture de leurs maisons. Non-seulement elles l'achètent , mais elles le mondent ; ouvrage pénible qui occupe plusieurs de ces Filles pendant toute l'année , ainsi que le soin de tout ce qui est nécessaire à l'entretien des Missionnaires. La fidélité reconnue , la probité , le désintéressement , la discrétion de ces Filles sont en quelque sorte l'appui des Missions ; & ce qu'il y a d'admirable dans leur conduite , c'est que tout leur travail est volontaire & gratuit : elles n'ont rien à en espérer que la satisfaction de servir la Religion , & de contribuer à son avancement par les soins qu'elles prennent pour le soutien des Missionnaires : elles sont dans l'usage de

faire de grandes aumônes aux pauvres , & de donner des secours particuliers aux Tonquinois prisonniers pour la Foi. Les Loix du Royaume laissent leur sexe dans une sorte d'indépendance & de liberté , dont elles font l'usage le plus édifiant.

Une preuve sensible que par-tout l'intelligence , l'économie & l'amour du travail , sont une source certaine d'aifance & même de richesses ; c'est que malgré tant d'occupations qui remplissent une partie considérable du temps des Filles de la Croix , non-seulement elles vivent du travail de leurs mains , & ne sont à charge à personne ; mais plusieurs Communautés amassent insensiblement des biens superflus , au point qu'elles deviendroient fort riches , si les Supérieurs de la Mission n'y mettoient ordre , en empêchant qu'elles ne continuent un commerce aussi considérable ; en les exhortant à contribuer de leurs facultés au soutien des Communautés

de leur Ordre, qui ne réussissent pas aussi heureusement dans leurs entreprises , à multiplier leurs aumônes envers les pauvres de la Nation , & sur-tout les Chrétiens. Par ces sages précautions , on conserve parmi elles l'esprit de régularité & de dépendance , qui est fondé sur la pauvreté volontaire & le désintéressement , qu'il seroit à craindre que de trop grands biens ne leur fissent perdre : on les soustrait aux vexations des Mandarins , dont des richesses trop connues exciteroient la cupidité , & occasionneroient les persécutions ; tant on est persuadé qu'une juste médiocrité est plus favorable à la conservation de la vertu & à l'accroissement de la Religion , que l'opulence.

On ne peut citer presque aucun exemple de foiblesse dans les filles qui composent ces Communautés : Dieu les conserve pures & sans tache au milieu de l'incontinence générale de la Nation. Il arrive souvent que plusieurs d'entre elles sont arrêtées à cause de la Religion ,

renfermées dans les prisons , exposées aux tentations les plus violentes & réduites à l'état le plus affreux, où une personne du sexe puisse se trouver : c'est alors que leur courage & leur constance redoublent ; au milieu de toutes ces horreurs elles conservent leur corps sans tache , leur foi pure & entière : elles s'élèvent au dessus de la timidité de leur sexe , pour confesser l'Évangile devant les Gouverneurs de Province & les grands Mandarins , avec une intrépidité accompagnée d'une modestie qui pénètre les Infidèles d'admiration & de respect. L'esprit de Dieu , qui les anime , leur inspire ce qu'elles doivent dire , & se fait rendre , en elles , les hommages qui lui sont dus par toute créature raisonnable.

Un Chrétien apostat ayant pillé une petite Communauté des ces Filles ; pour couvrir son vol , il en lia deux , qu'il traîna devant les Mandarins , & qu'il dénonça comme Chétiennes , espérant que

son zèle apparent pour la Religion du pays, lui attireroit des louanges, & tout, au moins la propriété tranquille de ce qu'il avoit volé. Ces Filles déclarèrent hautement qu'elles étoient Chrétiennes, & disposées à mourir plutôt que de renoncer à la Religion qu'elles professoient. Leur courage, la manière dont elles s'exprimoient, leur gagnèrent tellement l'esprit & le cœur des Mandarins, qu'ils ne purent s'empêcher de convenir que jamais ils n'avoient entendu des filles parler si bien, avec autant de fermeté & de modestie. Cet accueil les rassûra, elles accusèrent leur dénonciateur du vol qu'il avoit fait dans leur maison, firent remarquer aux Juges que ce méchant homme étoit couvert d'une étoffe qu'il leur avoit enlevée. Par les questions qu'elles lui firent, elles l'amenèrent au point de tomber en contradiction avec lui-même; sa propre conscience le trahit; il fut au moment d'être convaincu d'avoir abandonné le Christianisme, que d'abord

il avoit embrassé ; & il resta si peu de doute sur le vol dont elles l'accusèrent , qu'il fut obligé de restituer tout ce qu'il avoit pris , & condamné à des peines corporelles , en qualité de voleur. Mais comme les Mandarins ne sont pas les maîtres de changer ou d'abroger les peines portées contre les Chrétiens , ils condamnèrent les Religieuses à recevoir la houpade , châtiment qui ne leur fut infligé que pour la forme ; car il y a manière de faire mourir par ce genre de supplice , & manière de le donner sans causer presque aucune douleur. Ainsi ces saintes Filles furent renvoyées avec la double gloire d'avoir confessé hautement Jésus-Christ , & d'avoir été exposées à des peines publiques pour la Foi.

Il semble que ces persécutions locales qui se raniment de temps en temps , servent plutôt à augmenter le nombre des fidèles , & à mettre dans tout son jour la vérité de la Religion Chrétienne , & son empire sur les cœurs , qu'à dimi-

nuer le nombre des profélytes. Il ne faut qu'une aventure telle que celle que je viens de rapporter , pour déterminer des villages entiers à embrasser le Christianisme. Les prodiges des temps apostoliques se renouvellent à chaque instant dans les régions infidèles ; en vain les puissances du siècle font d'inutiles efforts pour en arrêter l'effet ; la grace triomphe, & ceux qui ont le bonheur de présenter un cœur docile à ses impulsions, semblables aux lys qui s'élève au milieu des épines, gagnent par la force de l'exemple, par l'attrait des vertus une multitude de profélytes qui chercheroient en vain d'autres voies pour parvenir à la perfection qu'ils admirent dans les Chrétiens, & à laquelle ils aspirent comme au moyen le plus sûr d'arriver à un bonheur certain : c'est à cet ordre de Chrétiens que paroissent spécialement adressées ces paroles consolantes de l'Evangile : *Venez à moi, vous tous qui travaillez & qui êtes chargés ; & je vous soulagerai.* Pour répondre

O vj

à cette vocation céleste , il n'est besoin ni d'élévation de génie , ni d'efforts d'esprit , ni de connoissances distinguées ; il ne faut que de la douceur , de la droiture d'intention , de l'attachement à ses devoirs ; en un mot , il ne faut qu'écouter , obéir & agir : chacun est capable de ce degré de perfection, qui, considéré dans le silence des passions , & relativement à son véritable objet , est l'état le plus heureux auquel il soit permis à l'homme d'aspirer dans le monde.



CHAPITRE XI.

Obstacles à la propagation de la Foi au Tonquin : Edit donné à la Cochinchine en faveur des Chrétiens.

IL est certain que la rigueur des Loix , portées contre la Religion Chrétienne , retarde considérablement les progrès de l'Evangile au Tonquin , & que les Chrétiens trouvent de toutes parts des embarras , pour en observer les préceptes , & s'y conformer dans leur conduite.

Les femmes , les jeunes gens , jusqu'à l'âge de vingt ans , & les vieillards , au-dessus de soixante , ont plus de facilité , en ce qu'ils ne sont pas soumis aux charges publiques , qui se remplissent , soit en payant les taxes , soit en travaillant aux corvées : mais tous les hommes , en général , depuis vingt ans jusqu'à soixante , sont obligés , à payer les impôts au Roi & à l'Etat , les taxes particu-

lières , ou charges locales , & de Communautés , du nombre desquelles sont les contributions imposées pour l'entretien , la réparation des édifices destinés au culte des idoles , la subsistance de leurs Ministres , la célébration des Fêtes Payennes , auxquelles on satisfait en argent ou en denrées : les femmes mêmes y sont sujettes en beaucoup d'endroits. Souvent les hommes sont contraints de travailler à la construction de ces Temples , comme ouvrages publics , à leur décoration , d'assister même aux Fêtes idolâtres ; ce qui les expose sans cesse à pécher contre le premier précepte du Décalogue.

Dans ces circonstances embarrassantes , dans la direction des Chrétiens , plusieurs Missionnaires , sur-tout les Jésuites , dont la morale-pratique a toujours su se prêter à l'exigence des temps , étoient dans l'usage de permettre à leurs Chrétiens de payer les contributions imposées , non précisément dans l'intention qu'elles servissent aux Temples ou Fêtes des idoles ,

mais par obéissance à la Loi du Prince qui les y obligeoit, faisant abstraction de tout autre motif. Par-là on s'assûroit une sorte de liberté ; on ne se séparoit point du reste des Sujets, en refusant de payer un impôt, que les préposés à la perception auroient toujours enlevé de force ; on ne s'exposoit pas à être déferé aux Magistrats, comme Chrétiens, à être persécutés pour la Foi, & aux châtes si ordinaires à une nation foible, craintive, & peu assurée dans ses sentimens.

Cette conduite des Missionnaires avoit d'abord paru la seule qui convînt au pays où ils travailloient à établir la Religion Chrétienne, & réussissoit au point, que, malgré les Edits qui en défendoient l'exercice, & les persécutions qui en étoient la suite, il se faisoit quantité de conversions ; & tous les jours les Missionnaires donnoient le Baptême à plusieurs Néophytes. Le texte de la Bulle *Ex illa die*, n'empêchoit pas qu'ils ne l'expliquassent d'une manière favorable à leur pratique.

Les Chrétiens trouvoient une sorte de liberté, dans cette condescendance , qui les attachoit davantage à la Religion , en leur rendant l'exercice plus facile , sur-tout vis-à vis le Gouvernement auquel ils sont soumis. Cette conduite , d'abord approuvée par les Vicaires Apostoliques , soutenue des décisions de différentes Facultés de Théologie de l'Europe , fit naître des scrupules à un des Vicaires Apostoliques François , qui , croyant qu'il étoit défendu dans tous les cas , de donner aux Bulles des interprétations contraires à leur sens littéral , prit , de concert avec son Collègue , & les Missionnaires de différens Ordres, le parti de consulter la Cour de Rome , sur la conduite qu'ils devoient tenir : ils exposèrent les adoucissémens que l'on avoit cru convenable d'apporter aux différens rescrits donnés , jusqu'alors pour règle aux sentimens des Missionnaires , & à la conduite des nouveaux Chrétiens. La réponse de la Congrégation , tenue à Rome

cet effet, fut, que l'on devoit s'en tenir au texte formel de la Bulle, *Ex illa die*, aux différens rescrits qui l'avoient confirmée; & que l'on ne pouvoit, dans aucun cas, permettre aux Chrétiens du Tonquin, de contribuer, ni directement, ni indirectement, au Culte des idoles; de se trouver aux assemblées profanes destinées à les honorer, même en ne regardant leur présence que comme un devoir purement civil.

Les Ordres de la Congrégation de la Propagande, sont regardés par les Missionnaires, comme des Loix Dogmatiques: dès que Rome a parlé, il faut se conformer en tout à ses décisions. Les Jésuites seuls, à l'ombre du plus grand dévouement pour le S. Siège, savoient concilier les intérêts des Missions avec ceux de la Cour de Rome; c'est-à dire, que, pour ce qui les regardoit personnellement, ils ne faisoient aucune difficulté d'obéir; mais ayant à cœur d'entretenir leurs Missions dans un état flo-

rissant , ils se gardoient bien d'instruire les nouveaux Fidèles de toutes les décisions de la Cour de Rome , de l'obligation de s'y soumettre de cœur & d'esprit , & de s'y conformer dans la pratique ; ils ne leur faisoient connoître le Souverain Pontife , que comme le Chef visible de l'Eglise Chrétienne , & un père tendre , plein de sollicitude pour le bonheur de tous les hommes en général , qui , sachant dans quel abandon étoient les Peuples de l'Orient , leur envoyoit des Maîtres , destinés à les instruire de la véritable Religion , & les mettre dans les voies du salut.

Les autres Missionnaires , plus fidèles à l'obéissance due au S. Siège , plus exacts à se soumettre à ses décisions , n'ont pas cru pouvoir permettre aux Chrétiens de leurs districts ces mêmes adoucissmens : ils ont rendu la voie plus étroite & plus difficile à tenir , en privant les nouveaux Convertis des facilités dont ils jouissoient auparavant , de se cacher aux per-

secuteurs , & de se soustraire à la rigueur des Edits prononcés contre eux. Cette sévère exactitude n'a pu que diminuer le nombre des Chrétiens au Tonquin : ces peuples , quoique d'un heureux naturel , d'un esprit assez droit , & d'un cœur assez juste , pour reconnoître la vérité de l'Evangile , la beauté de la morale qu'il annonce , & le préférer aux superstitions monstrueuses , qui font l'objet du culte de la nation , n'ont pas communément assez de courage , pour braver la perte de leurs biens , de leur état , les supplices mêmes , en se déclarant trop hautement Chrétiens. Il faut éprouver plus longtemps les Sujets qui se présentent ; & avant que de les admettre au Baptême , & à la participation des Mystères , il faut en quelque sorte être assuré de leur courage & de leur constance à tout sacrifier à la Religion.

Il est à remarquer que le Christianisme est défendu par le Chova seul qui a en main la puissance législative & exé-

cutrice ; le Dova, ou légitime Souverain, ne s'est jamais opposé à son établissement ; il s'est même déclaré là-dessus ; & celui qui régnoit ; il y a quelques années, n'a pas trouvé mauvais qu'un de ses frères embrassât la Religion & se fit baptiser avec toute sa famille ; il est vrai qu'on ne l'a jamais regardé comme un Chrétien fort zélé ; mais son exemple ne pouvoit que donner lieu à beaucoup d'autres conversions. Le sixième fils du Chova s'étoit fait instruire des vérités de l'Evangile , & avoit demandé le baptême avec beaucoup d'instance , lorsque les nouvelles décisions de Rome arrivèrent ; mais on n'a osé répondre à ses vœux , parce que résidant à la Cour , & étant dans l'occasion continuelle de prendre quelque part aux superstitions de l'Idolâtrie , on n'a pu éprouver s'il seroit assez constant pour se sacrifier lui-même aux intérêts de la Foi , & soutenir au péril de sa tête le nom & la qualité de Chrétien.

Tel étoit l'état des choses, il y a environ trente ans ; il n'y a pas d'apparence qu'il ait changé depuis. Rome ne s'est relâchée en rien sur l'obéissance qu'elle exige pour ses décisions ; les Vicaires Apostoliques François, qui, d'accord avec les Dominicains, les avoient sollicitées, les ont certainement maintenues dans toute leur force. La suppression de l'Institut des Jésuites, qui s'est étendue jusques sur les Missionnaires répandus dans l'Orient, leur a interdit tout exercice du Ministère Apostolique, & les a obligés de se retirer des différentes Missions, porte à croire que les adoucissmens, au moyen desquels ils facilitoient aux Chrétiens l'exercice de la Religion & leur assûroient une sorte de tranquillité, ne sont plus d'usage. Ce n'est pas à nous à prononcer sur le parti qu'il seroit à prendre pour la propagation de la Foi dans ces régions infidèles. Il nous suffit de rapporter, en qualité d'Historien, ce que nous avons recueilli des Mémoires

que nous sommes fondés à regarder comme authentiques, & de dire, d'après un sage & zélé Missionnaire, que c'est à la Congrégation de la Propagande à voir, si sa sévérité n'est pas un obstacle à la persévérance de tant de milliers de Chrétiens, qui se croyoient auparavant dans la voie du salut; mais que le devoir des inférieurs est d'y aller par l'obéissance.

Ce que nous devons ajouter à ce sujet, c'est que malgré ces obstacles, le Christianisme se soutient au Tonquin; qu'il s'y trouve encore des Ministres de l'Evangile, & des Chrétiens assez fervens pour sceller de leur sang les vérités qu'ils annoncent & qu'ils professent. La mort glorieuse du Père Hyacinthe Castagueda, Dominicain Espagnol, du Royaume de Valence, & de Vincent de la Paix, Tonquinois, qui tous deux ont perdu la tête le 7 Septembre 1773, en font une preuve éclatante. La relation que l'on a donnée de leur supplice,

constate que les Idolâtres n'ont rien eu à leur reprocher , que d'avoir professé & prêché la Religion de J. C. Il y avoit long-temps que le Dominicain Espagnol remplissoit les pénibles fonctions de Missionnaire & qu'il édifioit les Chrétiens par une vie sainte ; il n'étonnoit pas moins les Idolâtres , par la constance de son zèle , la pureté de ses mœurs , le désintéressement de sa conduite , & sa bienfaisance universelle : c'est l'exemple que tous les Missionnaires en général ont donné à ces peuples ; celui qu'ont suivi les Prêtres de la Nation , & les Catéchistes , qui , tous animés du même zèle & doués des mêmes vertus , ont tant contribué à l'établissement du Christianisme , à la propagation & au soutien de la Foi dans les régions infidèles.

Un des grands embarras des Missionnaires , est de faire observer , aux nouveaux Chrétiens , les loix de l'Eglise , relatives aux mariages , dans un pays où

ils sont libres, & où les formalités n'obligent que civilement & pour le temps que jugent à propos les contractans , ainsi que nous l'avons expliqué dans la première partie de cette Histoire : il seroit difficile d'engager les Tonquinois à donner la préférence aux règles de l'Eglise sur leur intérêt & leur plaisir. Aussi Rome a-t-elle laissé cet article à la prudence des Missionnaires , au moins en usoient-ils ainsi lorsque la Chrétienté de ce Royaume étoit la plus florissante. Cependant ils n'ont jamais toléré la polygamie : un Idolâtre converti devoit choisir celles de ses femmes, à laquelle il jugeoit à propos de rester uni, & renvoyer les autres. On raconte, à ce sujet, qu'un Tonquinois, nouvellement converti, avoit deux femmes, l'une acariâtre, querelleuse, d'un âge mûr, sans aucune qualité naturelle qui compensât ces défauts ; l'autre, jeune, aimable, douce, de la figure la plus attrayante ; c'étoit celle qu'il vouloit conserver de préférence :
la

la première ayant su qu'il s'étoit fait Chrétien, sollicita d'être baptisée, & par ce moyen intéressa les Missionnaires à la faire conserver, & à engager le mari à se séparer de celle qui lui plaisoit le plus, mais qui ne paroissoit pas disposée à renoncer à l'Idolâtrie : un pareil sacrifice étoit une preuve non équivoque de son attachement au Christianisme.

Un grand obstacle à la propagation de la Foi, sont les Edits des Rois portés contre la Religion Chrétienne & ceux qui la professent. Comme le Gouvernement n'est pas sanguinaire, que les peuples en général sont doux & n'ont aucune aversion pour les Chrétiens ; ces Edits, quoique renouvelés de temps en temps, n'ont jamais occasionné de persécutions générales ; mais ils servent de prétexte aux vexations des Mandarins & des Gouverneurs des Provinces, pour s'enrichir tout d'un coup aux dépens des bourgs & villages qu'ils découvrent être attachés

au Christianisme & en faire profession, sur-tout quand ils peuvent les en convaincre. Ils ne manquent ni d'espions ni de délateurs qui participent à la confiscation, quand ils s'y sont pris de manière à appuyer leur accusation par des preuves de fait.

Ces sortes de troubles n'ont lieu que relativement aux dispositions de ceux qui sont à la tête des affaires dans les différens districts. Quand il se trouve des Officiers publics assez humains pour se laisser gagner par les présens des Chrétiens, c'est la preuve qu'ils les protègent & qu'ils peuvent compter sur quelque tranquillité pendant leur administration. Mais comme on les change souvent, il y a peu d'années, peu de mois, où la Religion n'ait à souffrir de la violence des persécutions, soit d'un côté, soit d'un autre; quelquefois même plusieurs persécutions locales s'élèvent dans une même Province, & sont poussées au point de ruiner des Communautés entières.

tant par le nombre de ceux qui sont arrêtés pour la Foi & condamnés à différentes peines , que par la multitude de ceux qui s'enfuyent & qui n'osent reparoitre qu'après un certain temps , & lorsqu'ils sont assurés de n'être pas dénoncés par les Chefs du Canton.

Le seul remède à tant de maux , seroit le changement de système dans la maniere de penser & d'agir des Princes régnans ; ce que l'on ne peut pas espérer. Les Cours de l'Orient tiennent à leurs systèmes politiques, quelque vicieux qu'ils soient ; elles craignent tout ce qui peut déranger l'ordre établi ; le successeur n'annule jamais aucun des Edits de son prédécesseur : il assure , par cette conduite , le respect qu'il attend de la postérité , pour les ordres qu'il lui plaît de donner. D'ailleurs les Missionnaires ne peuvent aborder que difficilement les Princes , & il leur est défendu , sous peine de la vie , d'ouvrir la bouche devant eux sur le fait de la Loi Portugaise ; depuis un

siècle & demi tous les Souverains de ce pays ont suivi exactement la même méthode. Il n'y a que leur intérêt qui puisse apporter quelque soulagement à l'état des Chrétiens. Il faudroit que les Vicaires Apostoliques fussent en état de se concilier la faveur des Ministres, des femmes de la Cour & du Roi lui-même, à force de présens & de curiosités de l'Europe. C'est par ces moyens & sous le prétexte du commerce, que le Christianisme a fait au Tonquin les progrès dont nous avons rendu compte. Mais ces moyens étant interrompus, le commerce des François & des Portugais n'ayant plus lieu, il n'est pas possible que les Missionnaires conservent quelque crédit à la Cour. Les Anglois que l'on y voit de temps en temps, viennent de leurs établissemens de Madras; les Hollandois partent de Batavia; ils apportent & les uns & les autres, sur des bâtimens légers, servis par des matelots Indiens qui leur coûtent beaucoup

moins que ceux de l'Europe, le peu de marchandises nécessaires à leur commerce avec le Tonquin : toutes les affaires avec les étrangers se bornent-là ; & ces Négocians ne prennent aucune espèce d'intérêt aux Missions. Quand même il s'y établiroit des peuples plus zélés pour la Foi Catholique, il n'y a pas d'apparence que jamais ils obtinssent du Gouvernement une permission expresse de prêcher l'Evangile & une liberté entière pour les Missionnaires & les Chrétiens. Il seroit même à craindre que, s'ils se hasardoient à la demander, on ne soupçonnât les Chrétiens d'avoir des intelligences avec les Puissances Etrangères, & de travailler, sous ce prétexte, à se rendre indépendans de l'autorité du Souverain. Cette seule idée suffiroit pour rendre toute l'activité aux Edits portés contr'eux, & peut-être exciter une persécution générale, & le bannissement réel de tous les Missionnaires. L'exécution n'en seroit

jamais aussi cruelle qu'elle le fut au Japon dans le dernier siècle ; car les mœurs Tonquinoises sont aussi douces , le Gouvernement y est aussi foible , que les caractères Japonois sont cruels , & l'autorité absolue & sévère. Mais si une fois d'attention du Prince se portoit constamment à empêcher tout exercice de la Religion Chrétienne , il n'est pas douteux que les difficultés n'augmentassent beaucoup , & qu'enfin le fruit des travaux des Missionnaires ne s'anéantît , s'il leur étoit impossible de continuer leurs soins au troupeau dispersé qu'ils conduisent & qu'ils éclairent.

C'est donc moins des ressources humaines que l'on peut espérer un établissement fixe pour le Christianisme au Tonquin , que des décrets du Souverain Etre & des dispositions de sa Providence , qui tient à ses ordres les cœurs des Rois de la terre , élève les uns , abaisse les autres , change la forme des Gouvernemens & en établit d'autres qui répon-

dent à ses vues : ce sont des possibilités qui font l'objet de nos vœux , mais dont nous ne pouvons prévoir ni assigner la réalité. En attendant, ce qui s'est passé jusqu'à présent nous donne lieu d'espérer que le caractère de divinité dont brille le Christianisme , qui seul est capable d'inspirer aux hommes une juste idée du culte qu'ils doivent à l'Être Suprême , d'assurer aux Souverains la soumission constante des Sujets , de fixer invariablement les règles des bonnes mœurs , de resserrer les liens de la société , d'établir le principe de toutes les vertus , se soutiendra par-tout où il sera annoncé , par la seule force de la vérité qu'il porte dans les cœurs.

Nous ne pouvons pas attribuer à d'autres causes la rapidité presque incroyable avec laquelle nous l'avons vu s'établir & s'accroître au Tonquin , malgré les obstacles sans cesse renaissans qu'il a toujours eu à surmonter , de la part des Prêtres de l'Idolâtrie , auxquels il enlève les respects

du peuple, le crédit & la fortune dont ils sont en possession ; de la part des Ministres d'un Gouvernement aveugle, dont il manifeste le despotisme odieux & les vexations cruelles : de tels ennemis sont & seront sans cesse armés contre la Loi sainte qui les condamne.

Quels moyens employent les Prédicateurs de cette Doctrine admirable ? la patience, des prodiges de constance & de désintéressement, une charité universelle qui fut d'abord & qui continue d'être l'étonnement des Idolâtres. Ils sont toujours prêts à donner leur vie pour prouver combien ils sont convaincus des vérités qu'ils annoncent ; en un mot, ils se montrent par leurs vertus animés de l'esprit du Dieu juste & bienfaisant, au nom duquel ils parlent ; c'est ainsi qu'ils portent la persuasion dans tous les cœurs. Les préjugés du Gouvernement engagent à les proscrire ; mais ils n'inspirent aucun sentiment d'aversion ; l'Idolâtre, sans intérêt per-

sonnel à leur éloignement , non-seulement ne les hait pas , mais il les respecte ; il les aime dès qu'ils les connoît : à peine lui ont-ils parlé des premiers élémens du Christianisme , qu'il se sent pénétré de leur vérité. Les superstitions auxquelles il est livré , sont-elles capables de lui donner quelques sentimens , quelques espérances comparables à ceux qu'inspire une Religion qu'il reconnoît au premier abord être la perfection même & le bonheur de l'humanité.

Nous ne pouvons pas terminer cette partie de l'Histoire du Tonquin d'une manière plus intéressante pour le Christianisme & le succès des Missions dans les Indes Orientales , qu'en rapportant l'Edit qui a été publié le 22 Avril 1774 , à la Cochinchine , en faveur des Chrétiens captifs à cause de leur Foi ; lequel leur rend la liberté , leur permet l'exercice de leur Religion , & semble annoncer qu'insensiblement elle deviendra dominante dans le Royaume.

La Traduction Françoisse de cet Edit , que l'on annonce avoir été faite sur le texte original , se trouve dans la Gazette d'Amsterdam du 13 Février 1776 , article de Rome du 24 Janvier , où il est dit que M. Borgia , Secrétaire de la Propagande , a remis au Pape cet Edit , conçu dans les termes qui suivent.

„ Bo-Siuh , Secrétaire du Roi & du
„ suprême Conseil du Royaume , annonce , par ordre du Roi , à tous &
„ chacun des habitans , l'Edit suivant.

„ Le Roi ordonne à tous les Com-
„ mandans & autres Chefs de son
„ Royaume , de remettre en liberté les
„ Chrétiens qui avoient été employés
„ à la garde des éléphans & autres offi-
„ ces bas dans ses armées , pour n'avoir
„ pas voulu abjurer la Religion Chrétienne , & fouler aux pieds les images , & que l'exercice de leur Religion leur soit accordé. C'est pourquoi il
„ enjoint au Conseil suprême de faire
„ publier cet Edit dans toutes ses Pro-

» vances , & de l'envoyer à tous les
» Gouverneurs & Commandans , pour,
» qu'il soit connu de tous les habitans,
» des villes , bourgs & villages. En
» outre il veut que ces mêmes Gouver-
» neurs des Provinces , & autres qui y
» ont quelque autorité , chacun dans
» son département , fasse , le plutôt qu'il
» sera possible , un dénombrement exact
» de ces mêmes captifs , & ait soin d'en
» présenter une liste au Roi , qui desire
» connoître par lui-même si ses ordres
» ont été exécutés. Voulant enfin que ces
» mêmes Chrétiens , remis en liberté ,
» comparoissent devant le Conseil su-
» prême , autant pour en témoigner
» leur reconnoissance au Roi , que pour
» constater si lesdits Gouverneurs de
» Province se sont conformés à ses vo-
» lontés «.

Le caractère de sagesse & de bonté qui
se fait remarquer dans cet Edit , les pré-
cautions prises pour qu'il soit fidèlement
exécuté , prouvent l'équité du Souverain.

actuel de la Cochinchine , & ses intentions favorables pour la Religion Chrétienne. Il y a long-temps que l'on parle avec éloge , non seulement de la beauté du climat , de la fertilité & des richesses propres à la Cochinchine , mais encore du naturel heureux de ses habitans , de l'équité de ses Souverains , & de la probité de ses Mandarins. Ce Royaume ayant fait , pendant une longue suite de siècles , partie du Tonquin , il a les mêmes Loix & la même forme de Gouvernement , que l'Etat dont il s'est séparé il y a un peu plus de deux cents ans. Nous avons parlé des causes de cette division dans l'Histoire du Tonquin , (*Ch. 12 de la première Partie*). Il est probable que le Général des Troupes qui y commandoit , cherchant à se rendre indépendant , ne négligea rien pour s'attirer la confiance & l'attachement des peuples , par la sagesse de son administration & par ses soins à les rendre heureux. Ses successeurs ont suivi

la même politique, & ce Royaume se présente sous l'aspect le plus favorable à l'humanité. Les Mandarins y répondent vraiment aux principes de leur institution, par leur fidélité à rendre la justice & leur désintéressement; les impôts y sont modérés, & toute la Nation vit dans une heureuse abondance & une honnête liberté, qui lui permet d'exercer l'hospitalité, avec une générosité qui n'est connue qu'à la Cochinchine. Les Etrangers, de quelque partie du monde qu'ils soient, sont assurés d'y trouver tous les secours dont ils ont besoin & même toutes les commodités de la vie, sans y être exposés à la moindre vexation. C'est le témoignage que rendent de ce pays les Européens qui y ont passé depuis plus de deux siècles. On peut s'en assurer dans les relations de Fernand Mendès Pinto, Portugais, qui a connu ce pays dans l'origine même de la révolution qui le sépara du Tonquin; du

P. Alexandre de Rhodes , qui y prêcha
l'Evangile environ un siècle après , & de
plusieurs autres Voyageurs & Mission-
naires qui ont fréquenté ce pays jusqu'au
temps présent. C'étoit le Royaume de
l'Orient où les Missionnaires exerçoient
leurs fonctions avec le plus de facilité.
Ils écrivoient , en 1750 , que depuis plus
de trente ans la Religion y étoit libre ,
au point que l'on comptoit plus de soi-
xante Eglises où l'on célébroit l'Office
Divin aussi publiquement que dans les
Etats les plus Catholiques. Mais peu
à près le Roi , excité par quelques Mi-
nistres , publia un Edit sévère contre la
Religion Chrétienne & ceux qui la pro-
fessoient ; les Missionnaires furent ar-
rêtés , & après deux mois d'une dure
prison , ils furent renvoyés à Macao.
Le Roi ordonna dans cette occasion ,
que les sujets accusés d'être Chrétiens
& qui le nieroient , fouleroient aux
pieds l'image du Crucifix. Quantité

de Fidèles se défilant de leurs forces, se cachèrent dans les montagnes : un grand nombre confessa courageusement la Religion de Jésus-Christ, & fut condamné au service des éléphants : les femmes reçurent une certaine quantité de coups de bâtons sur les épaules, & furent renvoyées libres : personne ne fut condamné à mort. Il y eut des Apostats, & parmi eux un Mandarin qui ne fit aucune difficulté de marcher sur le Crucifix. Le Roi fut tellement indigné de sa prompte obeissance, qu'il le traita comme un lâche, un sujet perfide, coupable pour avoir désobéi aux Loix de l'Etat, mais plus méprisable encore en ce qu'il outrageoit si basement le Dieu qu'il adoroit ; & après lui avoir dit que, de quelque côté qu'il le considérât, il ne méritoit que des châtimens, il le fit retirer, lui ordonnant d'aller subir la peine dont il étoit digne. Dès que le Roi eut cessé de parler, cet indigne Magistrat fut chargé de fers &

dépouillé pour toujours de ses dignités & de ses biens (1).

Il n'y a pas plus de vingt ans que ces choses se passoient à la Cochinchine : quelque évènement heureux a sans doute changé le cœur du Prince régnant, & l'a porté à traiter si favorablement les Chrétiens ; car on peut regarder l'Edit de 1774 , comme un consentement formel à l'établissement du Christianisme dans ses Etats. Il y a tout à présumer que le peuple , qui en connoît depuis long-temps les avantages , qui s'y est soumis de lui-même , n'a rien négligé pour déterminer le Prince à l'autoriser par une Déclaration solennelle qui lui laisât la liberté de l'exercer publiquement. Il faut encore que ce Souverain ait de l'inclination pour le Christianisme, & qu'il connoisse assez bien la constitution de son Royaume , pour être persuadé que les anciennes superstitions ne peu-

(1) Voy. le 32^e Tome des Lettres Edifiantes.

vent contribuer en rien à sa tranquillité ; qu'il pourra les abroger sans inconvénient, dès qu'il sera sûr que le gros de la Nation sera détrompée & ne mettra aucun obstacle à ses desseins. Car on a beau dire qu'un despote risque plus qu'un autre de changer la Religion dominante, qui s'accorde avec le climat ; mais la Loi Evangélique, dont la beauté & la sagesse sont généralement reconnues dans tous les climats, n'y convient-elle pas mieux qu'un amas de superstitions ridicules, qui n'ont aucune règle fixe, qui ne sont rien par elle-mêmes ! n'est-elle pas plus propre à régler les Loix des Souverains & des Peuples ? Si les Asiatiques sont faits pour obéir à un Gouvernement despotique, combien leur seroit-il plus avantageux de vivre sous l'empire des Prince absolus, mais assez éclairés, assez justes pour faire les Loix les plus convenables au bonheur des peuples & à la gloire de leur Couronne, qu'ils s'engageroient à observer parce qu'ils recon-

noïtroient enfin que la volonté du moment ne seroit pas la règle unique de leurs actions. Un Souverain , animé de ces sentimens , porteroit bientôt sa puissance à un degré de splendeur & de solidité , inconnu au despotisme Oriental. L'union & la confiance réciproque du Prince & des Sujets , feroient la sûreté commune ; la timidité cruelle & ombrageuse , ce caractère dominant de la tyrannie , le céderoit à la noblesse , à la franchise , à la bienfaisance d'un Prince conduit par la vérité & la raison ; la Nation deviendrait le plus ferme appui du Trône , parce qu'elle trouveroit dans sa protection la source de sa tranquillité & de son bien-être. Il peut arriver que toutes ces belles spéculations se réalisent à la Cochinchine , & excitent une heureuse révolution dans cette partie de l'Orient en faveur de la Religion Chrétienne. Mais il est à craindre que la jalousie d'Etat qui règne entre la Cochinchine & le Tonquin , ne porte le

Souverain de ce dernier Royaume à prendre un parti tout à-fait contraire, en proscrivant de sa domination la Religion Chrétienne, qui y étoit déjà si cruellement persécutée en 1773, quelque mois avant que le Roi de la Cochinchine n'eût publié l'Edit dont nous venons de parler.

F I N.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans cette seconde Partie.

A.

A <i>vus</i> du Gouvernement Chinois , p. 82	
<i>Ambassade</i> d'obédience que les Rois du Tonquin envient à la Chine ,	8
<i>Ambition</i> réputée criminelle ,	109
<i>Amende</i> contre les Chrétiens dénoncés ,	149
<i>Anglois & Hollandois</i> , leur commerce avec le Tonquin ,	340
<i>Apostat</i> , accuse les Missionnaires & les Chrétiens d'une conspiration ,	139
<i>Apostats</i> , conduite honnête de quelques uns envers les Missionnaires ,	184
<i>Armées</i> , comment recrutées au Tonquin ,	59
<i>Arsenaux</i> différens du Tonquin ,	63
<i>Asiatiques</i> , leur avantage de vivre sous des Princes Chrétiens ,	353
<i>Avilissement</i> des Tonquinois , sa cause physique ,	115
<i>Aumônes</i> , comment distribuées par les Missionnaires , 297 ; temps auxquels elles se font ,	298

B.

B <i>onzes</i> des deux sexes au Tonquin ; leur conduite ,	389
---	-----

TABLE DES MATIERES. 357

BULLE *ex illa die*, 217 ; formulaire qu'elle oblige de signer, *ibid.* ce que l'on en peut penser, 218 ; mouvemens qu'elle cause parmi les Missionnaires, 327

C.

CANGUE , espece de supplice,	173
Canja , ou sacrifice annuel au ciel,	22
Canons fondus en Hollande, trouvés à l'Arse- nal de Ten-hoa,	196
Caractere de divinité du Christianisme reconnu par les idolâtres,	343
Catéchistes , leurs fonctions, 206, exercent la Médecine, 219 ; sont très-utiles aux Prê- tres Missionnaires, 220, 229, comment ils sont élevés,	309
Chéchening , frere du Chova ; sa fin tragique,	31
Chinois : idée générale de leur morale,	84
Chrétiens Asiatiques comparés à ceux de l'Eu- rope,	247, 250
———— Tonquinois, leur zele prudent,	235
———— méprisés quand ils sont foibles,	164
———— constans, estimés,	169
———— leur nombre au Tonquin,	130, 201, 227
———— répandus dans tous les états,	228
———— comment ils se conduisent,	229
———— précautions qu'ils prennent pour l'administration des Sacremens & la célé- bration des mysteres, 175 ; conduite des chefs de Communauté dans ces occasions,	178
———— leur caractere réfléchi,	252
———— simplicité de la plupart,	255
———— comment ils font des Néophytes,	256

<i>Chrétiens</i> , désintéressement entretenu parmi eux,	p. 254
— émulation qui regne entr'eux,	257
— fervens dans les pratiques religieuses,	258
— prisonniers nourris par les Missionnaires,	303
— ne sont pas haïs au Tonquin,	337
— nouveaux sont les plus fervens,	273
— du Tonquin, leur défaut dominant,	282
<i>Chrétienté</i> du Tonquin, ses accroissemens,	245
<i>Chrystianisme</i> , sous quel nom il est pros crit au Tonquin,	151
— sert de prétexte aux Mandarins pour s'enrichir en pillant,	338
<i>Choya</i> ou Général des Troupes : sa puissance,	24
dispose de la succession au trône,	26
sa dignité est héréditaire,	29
sa Cour nombreuse & brillante,	33
à quelle heu- il la tient,	34
<i>Chura</i> , héritier présomptif du Général ou Roi,	30
<i>Cochinchine</i> , Edit du Roi (de la) en faveur des Chrétiens,	345
Sagesse du Gouvernement de ce Royaume,	348
Humanité de ses ha- bitans,	349
Liberté dont y jouissoient les Missionnaires, & persécutions qu'ils éprou- vent,	350
<i>Concussions</i> généralement établies à la Chine,	83
<i>Conseils</i> souverains établis dans la Capitale du Tonquin,	97
<i>Cours</i> de l'Orient attachées à leurs systèmes politiques,	339
<i>Culte</i> extérieur, sa beauté, gagne les Orien- taux,	268

D.

DÉLATEURS punis comme voleurs, 173 ; & s'ils ne prouvent pas qu'ils ont dit vrai,

p. 190

Despote oriental, sur quoi il fonde sa tranquillité, III

Despotisme au Tonquin, n'est point arbitraire, 101

Ding, premier Chef ou Souverain du Tonquin, 4

Dova, Roi ou Empereur du Tonquin, 17 ; n'a aucune puissance réelle, 22 ; comment logé & entretenu, 25 ; son éducation, 27 ; sa manière de vivre, 43

E.

ÉGLISES comment tenues au Tonquin, 279 ; leur nombre, 302

Éléphants destinés au service des armées, 48 ; leur soin regardé comme un supplice, 165 ; misère de ceux qui y sont condamnés, 166 ; comment ils obtiennent quelque soulagement, 167 ; avantage dont jouissent ceux qui ont subi cette peine, 168

Enterremens ne peuvent être troublés au Tonquin, 230

Eunuques multipliés dans les Gouvernemens Orientaux, 35

Eunuque assassine le Chova, 45 ; suites de cet attentat, 46

Europtéens redoutés au Tonquin, 112

F.

FEMMES chrétiennes, comment punies, 165

- Filles de la Croix Religieuses au Tonquin*,
 144 ; courage de l'une d'elles pour conser-
 ver un des Vicaires Apostoliques , 145 ;
 leur conduite & travaux , 310 ; exercices
 de Religion , 312 ; nombre de leurs Com-
 munautés , 314 ; leur maniere de vivre ,
 316 ; intelligence & économie source de
 leur richesse , 318 ; leur fermeté dans les
 persécutions , 320 ; comment elles firent
 punir un de leurs délateurs , 321
Foi des Chrétiens mourans au Tonquin , 264
Foi Chrétienne , obstacles à sa propagation ,
 337
Franciscains Espagnols entrent dans la mission
 sans succès , 149

G.

- GUERRE civile* , donne quelque repos aux Mis-
 sionnaires & aux Chrétiens , 196

H.

- HISTOIRE ancienne du Tonquin* est inconnue , 2
Hoaving se retire dans la Cochinchine & s'en
 rend maître , 13

I.

- JAPON* , comment la puissance y est partagée ,
 17. Causes de l'anéantissement du Christia-
 nisme dans ce pays , 282. Comment les Hol-
 landois y ont contribué , 292
Idolâtres qui se présentent aux Missionnaires ,
 comment éprouvés , 231
Jésuites , premiers Missionnaires du Tonquin ,
 121 ; leurs succès , 123 ; reçus à la Cour ,
 & présens qu'ils firent , 124 ; liberté qui
 leur fut accordée , 126 ; causes de leur pre-
 miere

miere disgrâce, 128 ; livres qu'ils composent pour les Néophytes , 149 ; renvoyés à Macao ,	p. 129
Jésuites Missionnaires & Chrétiens du Tonquin arrêtés, 158 ; condamnés à mort, 161 ; leur martyre ,	162
— Missionnaires ; leur maniere de gouverner ;	217
Imagination , son effet sur les Chrétiens Orientaux ,	315
Impôts , comment ils se payent & par qui, 66 ; faciles à percevoir. Le peuple en fait la régie ,	68
Indiens Orientaux , leur caractère général, 116	
Justice , son administration gratuite ,	79
Juges qui composent les Tribunaux ,	94
— subalternes , comment choisis ,	95

K.

KÉSAT , petite ville peuplée de Chrétiens ,	157
---	-----

L.

LEAM ou Taël , monnoie du Tonquin ,	149
Lédayang , premier Roi ,	4
Loix de la Chine , d'où elles dérivent , 75 ; sévèrement observées ;	76
Loix particulieres du Tonquin ,	91
Loi du Talion observée ,	106

M.

MACK , pêcheur , devient Roi , 10 ; détrôné ; sa conduite politique ,	11
Maison ou chef-lieu des Vicaires Apostoliques ,	134
II. Partie.	

Q.

<i>Maisons</i> des Missionnaires , comment elles doivent être regardées ,	p. 302
<i>Mandarins</i> ; d'où vient ce nom : leur rang en- tr'eux ,	92
— d'armes ou Officiers , comment on les éprouve ,	57
— leurs changemens fréquens , causes de persécutions ,	338
— comparés aux Missionnaires ,	305
<i>Mandarins</i> & autres charges vénales ,	72
<i>Marine</i> du Tonquin , comment composée ,	62
<i>Martyrs</i> Tonquinois ,	334
<i>Maximes</i> sages ou cris de la nuit à la Chine ,	89
<i>Missionnaires</i> , comment ils savent se souf- traire aux persécutions ,	155
— leurs usages , 202 ; comment ils élè- vent les jeunes Chrétiens , 203 , 210 ; à quel âge ils les reçoivent ,	204
<i>Missionnaires</i> françois , leur nombre & leurs travaux au Tonquin , 209 ; élèves qu'ils for- ment , 210 ; leurs occupations & désinté- ressement , 212 ; objets principaux de leur travail ,	224
— toujours obligés de se cacher , 233 ; temps qu'ils choisissent pour marcher , 234 ; manière dont ils administrent les Sacremens ; ils terminent les procès , 239 ; leurs travaux continuels , 243 ; présens qu'ils sont forcés de recevoir , 242 ; ne se soutiennent que par leur modestie , 287 ; comment ils vivent dans leurs maisons & le cours des missions , 296 ; comment se font leurs courses , & ce qu'elles produisent , 299 ; leur sage admi- nistration , 296 , 305 , 307 ; dépenses con- tinuelles qu'ils sont obligés de faire , 303 ; ils abordent difficilement les Princes idolâtres , 339 ; par quels moyens ils maintiennent leur crédit ,	340

<i>Mœurs</i> des Chrétiens différentes de celles des Idolâtres ,	p. 267
<i>Monarchie</i> qui dégénère en despotisme prépare sa ruine ,	81
<i>Monarques</i> Orientaux sont tolérans ,	135
<i>Morale</i> des Jésuites favorable à la propagation de l'Évangile ,	326, 330,

N.

<i>NAISSANCE</i> , ses droits sont nuls au Tonquin ,	19
<i>Négocians</i> étrangers ne peuvent s'intéresser pour les Missions ,	341

O.

<i>OBSTACLES</i> à la propagation du Christianisme au Tonquin ,	325
<i>Ong-ja-tuléa</i> , célèbre Eunuque ,	37

P.

<i>PALAIS</i> du Chova , sa description , 40 ; ses femmes ou concubines , leur rang entr'el- les , 42 , état de ses enfans ,	43
<i>Paleceuk</i> , Jésuite , présenté au Roi , 197 ; avan- tage momentané qui en résulte ,	198
<i>Pauvreté</i> générale du Tonquin , sa cause ,	72
<i>Persécution</i> contre le Christianisme , 150 ; de- vient générale , 154 , cause de celle de 1722 ,	156
<i>Persécutions</i> locales , 171 ; comment on s'y soustrait ,	172
———— multiplient les fidèles ,	322
<i>Places</i> fortes inutiles dans un Etat despotique ,	51
<i>Prédicateurs</i> de l'Évangile , par quels moyens ils réussissent ,	344

<i>Prêtres & Catéchistes du pays , peines portées</i>	p. 189
<i>contr'eux ,</i>	
<i>—— Tonquinois , leurs qualités & leurs</i>	
<i>districts ,</i>	287
<i>Prince vertueux , ses qualités ,</i>	78
<i>Princes orientaux reconnoissent la beauté de</i>	
<i>la morale chrétienne ,</i>	270
<i>Prisons du Tonquin , combien à redouter ,</i>	
107 ; les geoliers en font cruels ,	108

R.

<i>RECHERCHES contre les Chrétiens ; biens &</i>	
<i>maux qu'elles occasionnent , 181 ; arrêtées ,</i>	
<i>sous quel prétexte , 188 ; fracas qu'elles oc-</i>	
<i>casionnent ,</i>	191
<i>Religion du Tonquin , n'influe sur rien ,</i>	218
<i>—— effet de ses promesses ,</i>	283
<i>—— Chrétienne , appui du trône ,</i>	250
<i>Respect pour la mémoire des morts favorable</i>	
<i>au Christianisme ,</i>	265
<i>Revenus du Roi , comment ils se partagent ,</i>	70
<i>Revue générale des troupes ,</i>	55
<i>Roi persécuteur du Tonquin ; sa mort subite ,</i>	
	181

S.

<i>SENTIMENS d'humanité & de justice propres</i>	
<i>aux Orientaux ,</i>	194
<i>Serment renouvelé par les Mandarins & Offi-</i>	
<i>ciers ,</i>	39
<i>Soldats au Tonquin , leur état ,</i>	61
<i>Supérieurs des Missions , comment institués ,</i>	
214 ; leur gouvernement , 215 ; pouvoirs	
<i>qui leur sont accordés ,</i>	216
<i>Supplices en usage au Tonquin , 103 ; maniere</i>	
<i>dont on y donne la question ,</i>	105

T.

TABLE des Supérieurs des Missions toujours remplies	P. 301
Teckyda, cérémonie religieuse,	23
Terres & villages accordés aux Officiers & aux Soldats,	72
Tong & Xa, Sièges de juridictions,	96
Tonquin subjugué par les Chinois, 5; Vice-Rois chassés du pays, 6. Li, Roi qui leur succède,	9
— en sûreté de la part des Puissances voisines,	52
Tonquinois sont Indiens d'origine & non Chinois, 2; leur caractère général,	275
— Chrétiens, leur modération, 295; aumônes volontaires qu'ils font, 297; leur zèle à aider les Missionnaires, 300; leur caractère heureux, 331; comment ils observent les loix du mariage, 335; aventure remarquable à ce sujet,	336
Torture ou question cruelle au Tonquin,	139
Trésors du Roi, de quoi formés,	65
Tribunaux, leur ressort, 92; pour les affaires des Grands & les criminelles, 98; leur corruption,	99
Troupes du Tonquin, leur nombre, 48; Officiers de ces troupes, 49; leurs armes, 55; camps où elles sont exercées,	56

V.

VAISSEAU François, envoyé au Tonquin,	134
Végétation prompte & singulière,	103
Vertus dominantes des Chrétiens au Tonquin,	279

<i>Vicaires Apostoliques François au Tonquin,</i>	
131 ; titres qu'ils prennent pour y être souf-	
ferts , 134 , 153. Ils se partagent la Juris-	
diction , 137 ; la liberté qu'on leur laisse	
chez eux , 137 ; leur maison ou famille très-	
nombreuse , 138 ; ils sont arrêtés & ont or-	
dre de se retirer ,	143
<i>Vicaire Apostolique empoisonné ,</i>	141
<i>Villes , leur ordre entr'elles & leur ressort ,</i>	98

Fin de la Table du Tome II.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, intitulé *Histoire Naturelle, Civile & Politique du Tonquin*, par M. l'Abbé RICHARD; j'estime que la partie d'Histoire naturelle dans ce manuscrit, qui est uniquement soumise à mon examen, ne contient rien qui puisse en empêcher l'impression, & qu'elle fera plaisir à ses lecteurs. A Paris, ce cinq Avril 1777.

VALMONT DE BOMARE.

P E R M I S S I O N.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amés & fœux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT; notre amé le sieur Abbé RICHARD, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, l'*Histoire Naturelle, Civile & Politique du Tonquin*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défense à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance de la présente permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approuba-

51

sion y aura été donnée, de mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur. HUE DE MIROMESNIL, qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit ajoutée comme à l'original. COMMANDEONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris; le vingt-huitième jour du mois de Janvier l'an mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre règne le quatrième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 775, folio 517, conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Art. CVIII du Règlement de 1723. A Paris, ce 7 Avril 1778.

A. M. LOTTIN, Paîné, Syndic.

